Marie Saada

L'Autre rive

Marie Saada

46, rue des cottages, 92150 Suresnes

06.63.06.13.43 ; marie.saada@yahoo.fr

Je me suis levé sans précipitation. Le lit était très haut. Mes pieds pendaient dans le vide. Assis sur le bord, j'ai mis du temps avant de reconnaître la disposition des meubles de la chambre dans laquelle je me trouvais. Il faudrait faire un sérieux ménage dans cette piaule. Il y avait cet horrible tapis, immense et sans forme, qui s'en allait en vagues molles. Des motifs rouges et verts, du beige au centre... Il serait bon pour la benne.

Les armoires n'étaient pas mieux. Mastocs, elles occupaient le grand mur de la chambre, éclairé d'une simple porte-fenêtre donnant sur le jardin. Chacune arborait trois panneaux de bois sombre, au centre une glace au tain mité. Pour virer ça, il faudrait que je me creuse sérieusement les méninges. Je serais obligé d'y aller à la masse, ici, dans cette chambre. J'aurais du bois de chauffe pour trois hivers.

Et ces glaces, quand on tournait la serrure, elles s'ouvraient sur un mur de linge qui vous laissait K.O. En arrivant, je l'avais fait par erreur et j'avais tout de suite refermé. Ça puait une odeur suave – tu penses, après tout ce temps. C'était dû à la matière, au lin probablement.

Ce linge avait connu des jours de fête, des deuils. Il avait torché des lèvres pendantes, traîné dans le trèfle des prés. Il avait été foulé aux pieds par des robes blanches, par des spectres aux pieds menus courant dans l'herbe de la pente, celle qui tapissait le pré et qui montait dans la Vrille. Après c'était tout. Le ciel était immense. Les corneilles prenaient leur aise et planaient jusqu'à la fin du jour. On était chez elles. Enfin c'était le repos, la première rosée. Le départ des uns, l'effacement des autres.

Je m'en foutais. Je ne recevais pas. Je mettrais tout ça sur le trottoir et on verrait. J'ai enfilé un jean, un tee-shirt. J'ai regardé ma montre. Rien ne pressait. J'allais vivre dans cette baraque, c'était ma dernière planche de salut. J'ai regardé le ciel. Un temps maussade, Octobre. Pas envie de me raser et puis je vivais seul désormais.

Je suis allé chercher le courrier. Un réflexe de citadin. Ce silence, il fallait que je m'y habitue. J'allais peut-être crever dans ce trou. Pourtant je connaissais la maison depuis l'enfance, j'y passai une bonne partie de mes étés avec mes parents et mes grands-parents qui nous recevaient. Leur voisin, grand et maigre, m'avait souvent dit en me tenant par le bras : l'été, ça va, mais l'hiver, c'est à se tirer une balle.

J'avais emménagé hier soir avec trois valises et un sac à dos. L'une de linge, l'autre de disques. La troisième contenait mes notes et quelques manuscrits. Dix ans de tâtonnement, ça en faisait du papier. En me levant, ça m'a traversé l'esprit. Je me disais, quitte à être obligé de vivre dans ce trou, faute d'argent, faute de mieux, autant essayer de sortir quelque chose. Me replonger dans les foutus carnets. Reprendre du début. Tout ça tombait pile au bon moment. Je n'avais rien du génie, rien du beau mec qui faisait tomber les filles. J'étais plutôt introverti. Ma mère disait que ça faisait mon charme. Elle pensait que je m'en sortirais. Cette baraque pleine de trous, c'était son héritage. Ce n'était pas si mal. Qu'aurais-je à transmettre, moi ? Sa tante la lui avait léguée après quelques magouilles. Maintenant elle était morte. On s'était peu vus. Je n'avais pas honte. Je lui téléphonais. Ma vie était ailleurs, elle comprenait. Qu'est-ce qui l'avait tuée prématurément ? Peut-être pas son asthme comme ils avaient dit. Je penchais plutôt pour la solitude. Je pensais à ça.

J'ai traversé le salon. Le papier était dégueulasse, des motifs passés sur fond beige. Un buffet à colonnades occupait tout un mur. Une alcôve où personne n'avait dormi parce qu'un aïeul y était mort. Le couvre-lit était jaune. Les meubles étaient sombres. La grande fenêtre qui ouvrait au nord donnait à la pièce l'éclat des tableaux hollandais. Ça rendait mieux en peinture.

La maison était toute en longueur. La chambre où j'avais dormi, le salon et la cuisine bordaient la route départementale. Le terrain était en forte pente et un escalier de pierre menait à l'étage inférieur, c'était un rez-de-chaussée composé de plusieurs granges qui donnait sur la cour et le jardin. Après tout s'en allait vers l'eau. Jusqu'au canal et l'Armançon.

Ma mère avait habité cette maison pendant huit ans. Elle n'avait pas fait de frais, elle devait sentir la mort ou le manque d'espoir la tarauder. Elle n'avait plus d'argent à cause de sa tante. Et de moi aussi. J'étais parti sur la mauvaise pente. Il faudrait que je mette de l'ordre dans cette baraque – deux ans qu'elle n'était pas habitée –, que je m'attèle en priorité au trou béant qui séparait la chambre du salon.

À chaque fois que je passais d'une pièce à l'autre, il fallait que je mette les deux pieds dans la terre ou que je fasse une grande enjambée. Je devrais réparer ça avant de faire sauter les armoires.

Il était large, le trou, et profond de vingt centimètres. Quatre rangées de tomettes manquaient côté chambre et les six premières lattes du plancher côté salon avaient été arrachées. Les fibres de bois se tordaient comme de petits vers. Dans le fond, il y avait encore de la terre et les poutres du rez-de-chaussée étaient apparentes.

Si l'inspiration ne venait pas, je m'occuperais en priorité au trou, et puis des murs de cette pièce. Remettre un coup de blanc et changer les rideaux ne pourraient faire que du bien. Jeter un plaid sur la table sombre, astiquer le buffet à la cire d'abeille, changer les ampoules et faire de l'alcôve un cabinet de travail.... Enfin c'était pour me projeter.

J'ai mis mon blouson. J'ai descendu l'escalier. Les marches étaient gluantes. J'ai traversé la cour et je suis allé jusqu'au portail. Dans la boîte, il y avait deux lettres pour elle. Elles moisissaient depuis deux ans. Les cachets de la Poste indiquaient Paris. Je les ai lues en diagonale : « Néanmoins nous ne pouvons donner suite à votre roman qui a pourtant retenu toute notre attention... ». Fallait savoir, c'était bien ou non ? Rien d'autre. Trop tôt pour recevoir du courrier. J'oubliais. Je n'étais là que depuis hier. Je traversai la cour en sens inverse. Surtout ne pas regarder le jardin... J'aurais empoigné un sécateur.

Je comptais retourner dans la chambre au premier pour déballer mes affaires. J'étais sur le pas de la porte, prêt à entrer chez moi. Mais une sale odeur me fit cligner des yeux et reculer. De la fumée sortait par la porte entrouverte. Pas grand-chose, seulement quelques volutes qui planaient à l'horizontale avant de s'évaporer.

Je restais les bras ballants. Je n'avais pas fait de feu. Qu'est-ce que c'était que ce nouveau merdier ? Je poussai la porte avec deux doigts. Il y avait de la fumée dans toute la cage d'escalier.

J'attendis que mes yeux s'habituent. Ça venait de l'ancienne chambre à four, surnommée la chambre noire à cause de la couleur des murs. Cette pièce était l'ancienne cuisine, enfin si on remontait loin dans le temps, car elle était équipée d'une cheminée et d'un four à pain. Aujourd'hui c'était un vrai bouge, aux murs imprégnés de suie. La fumée venait de là. C'était peut-être un courant d'air qui balayait toute cette crasse ?

Je comptai jusqu'à cinq. J'avais au ventre une peur qui irradiait dans tout mon corps. Je savais qu'il se passait quelque chose de grave et que tout le temps que durerait ma retraite en ces murs, je devrais vivre avec.

Aucun nouveau nuage ne sortit. Alors j'entrai. La pièce était complètement noire, la fumée y demeurait. Je suffoquais. Il fallait faire demi-tour, sortir de cet enfer. Je n'allais pas crever sans rien dire ! Tiens, colmater la porte avec ces saletés de torchons en attendant l'arrivée des secours. Ils allaient me servir à quelque chose. Je me voyais en haut, en train de tourner frénétiquement la clé de l'armoire alors que j'étouffais dans cette geôle.

La fumée reprit de plus belle. Ça venait du plafond. Il fallait que je coure, au lieu de cela mes pieds restaient collés. Il y eut ce tout petit bruit, ce chuintement, comme un drap qui se déchire.

Une fine poudre noire se déposa sur mon visage, au goût un peu âcre. Cette fois j'étais cuit. Le plafond était en train de me tomber sur le citron. La fumée était mêlée à de la terre noire, celle qui se trouvait sous les lattes du plancher, à l'étage. Et toutes deux prirent leur temps pour tomber comme si, dans cet endroit du monde, leur pesanteur était amoindrie. C'était presque une danse, certains remous se dilatèrent avec élégance.

Peu à peu, la fumée, s'évacuant par la porte de la cour restée ouverte, quitta la chambre noire et la cage d'escalier retrouva sa luminosité.

À mes pieds brillait un rectangle de papier bleu, et d'un format reconnaissable. Je me baissai pour la ramasser, c'était une carte postale du lac d'Annecy. Au dos, l'écriture appliquée d'un jeune garçon délivrait un court message qui commençait ainsi : « Cher Papa, chère maman... ». Je n'en lus pas davantage. Je me rappelai être allé une ou deux fois en colonie de vacances. Je mis la carte dans ma poche arrière de mon jean et sortis.

Il fallait que l'air circule. J'ouvris en grand la porte d'entrée, celle qui donnait sur la cour. À l'étage aussi, je montai ouvrir les fenêtres. Des toiles d'araignées craquaient. Où que j'aie, la crasse était omniprésente.

J'étais sain et sauf. Au lieu d'en éprouver du soulagement, je me retrouvais submergé par un sentiment de malaise qui allait croissant. Quelque chose me manquait. Une fumée noire, un simple mot pouvaient-ils faire remonter des souvenirs auxquels je ne voulais pas penser ? Après la disparition de mon père et la mort de ma mère, j'aurais dû être affranchi de ces bêtises.

Après leur mort, j'aurais dû être libre.

Je roulai jusqu'au Leclerc. À huit kilomètres d'ici. J'avais une faim terrible. Du pain, du café. Un pack de bières, du saucisson. Des poireaux, encore du pain on ne sait jamais... Un fromage et des petits pois, pas de surgelés, je n'avais pas rebranché le congélateur. Du miel et des biscuits pour mon quatre heures. Tiens, des cacahuètes. Pistaches grillées non salées pour ma ligne, lot de trois pizzas sous vide. Des oranges, très important le matin.

La caissière me dévisagea dès le début. Elle devait me prendre pour un type célèbre ou c'était mon côté bad boy qui l'excitait. En passant mon saucisson, elle s'est carrément mise à me sourire alors je l'ai regardée droit dans les yeux, moi aussi. « Vous êtes pas du coin, vous, hein ? » « Ben non », « En visite ? », « Ben non. » « Ça vous fera quarante-huit euros et vingt-sept centimes. Vous avez la carte du magasin ? » Ma mère aurait été là, elle m'aurait poussé du coude. Elle aurait dit tout excitée : « Toi, partout où tu vas, tu as toujours le ticket avec une fille ! ».

En sortant sur le parking, le ciel était mauve, la lumière n'était pas loin. Peut-être que la journée ne serait pas si pourrie finalement. Je balançai tout dans le coffre et partis. La route, les huit kilomètres dans l'autre sens. Je me fis une belle frayeur en cherchant mes clés. Elles étaient dans la poche gauche de mon blouson. Il ne fallait pas compter sur un double maintenant qu'ils étaient tous allongés sous terre.

Une porte grinça de l'autre côté de la rue, un vieillard sortit. Il me héla. Son « Hé ! » finit coupé par le vrombissement d'une voiture – elle allait au moins à quatre-vingts ! « Hé bonjour ! Ça va t-y ? » m'a-t-il lancé d'un signe de main. J'allais répondre quand une autre voiture me coupa le sifflet. Alors je lui tournai le dos. J'en avais vraiment rien à foutre.

« Z'êtes arrivés dans la nuit, hein ? »

Nouvelle voiture.

– Z'êtes pas le fils de M. et Mme... par hasard ? Hein ? J'vous ai tout de suite reconnu, vous savez... Même tignasse !

Il voulait traverser. Il se hissait sur sa canne, progressant de quelques centimètres à chaque pas... La prochaine voiture aurait intérêt à avoir de bons freins. Je lui fis signe avec les deux

bras levés qui voulait dire « Danger ! » mais il comprit de travers. Plutôt comme un « Rapprochez-vous, on va causer. »

Alors je fonçai, en regardant à peine. Je me jetai sur la route avec une seconde d'avance sur une Mercedes flambante neuve.

« Ah... Mais je vous reconnais, je vous reconnais ! »

Il venait de le dire deux fois.

– Z'êtes le fils de Mme... ?

– Non. Je suis arrivé hier.

Il marqua un temps d'arrêt. On aurait dit qu'il était choqué.

– Z'êtes pas... Non ?

– Non. J'ai acheté, je suis le nouveau propriétaire.

– Ah ? Ben z'êtes qui alors ?

Je hurlai :

– Je suis le nouveau propriétaire. L'arrière-saison est belle !

Je lui fis un sourire en fin de phrase.

– Ben... J'y comprends plus rien, moi...

– Oui oui, je sais, moi non plus, Monsieur Chouette.

– Ah ? Comment que c'est que vous vous appelez déjà ?

Je décidai de le torturer un peu.

– Je disais : l'arrière-saison est belle !

Le visage du vieux s'illumina :

– Eh comment qu'elle est belle ! J'vous emmènerai voir mes prunes !

Il s'agrippa à ma manche en me secouant un peu.

– Ah, on voit que vous êtes un gars du coin, 'savez apprécier les bonnes choses !

– Oui, je suis critique culinaire.

Sa bouche s'ouvrit toute ronde.

– Ah ? Et ben entrez donc, on va boire la goutte ensemble.

Je regardai ma montre, paniqué.

– C’est-à-dire que je suis attendu à la Dent Creuse pour midi, voyez-vous. C’est à Vézelay, vous connaissez ? Une autre fois peut-être.

La bouche du vieux devint molle. Il ne lui restait que les incisives du bas.

– Ah ben, si c’est les affaires alors... Une autre fois peut-être.

Il avait l’air inquiet.

– Oui, oui, une autre fois. »

Je ne voulais pas lui serrer la main. Je lui fis un grand geste qu’il imita et qui ressemblait de loin au salut hitlérien. Si ça continuait, je ne ferais rien de la journée. Je m’engouffrai dans la maison et tournai la clé. Sa solitude, la mienne, elles se ressemblaient, toujours en expansion. Ça m’arrivait d’être un sale con et le remords ce n’était pas mon truc.

Je posai mes provisions en vrac sur l’évier et mis de l’eau à chauffer. J’aurais pu acheter une cafetière. Ce serait pour la prochaine fois.

Je trouvai un porte-filtre en alu. Il tenait en équilibre au-dessus du bol ébréché. À noter sur la liste : bol non ébréché, cafetière premier prix. Je trempai mes tartines et c’était délicieux. Je ne me démerdais pas si mal pour faire le café. Une de mes ex se plaignait toujours qu’il était trop fort, j’avais supporté jusqu’au jour où j’en avais eu marre. Je lui avais dit que si je le faisais fort, c’était parce qu’elle avait deux de tension. Elle l’avait mal pris, avait hurlé « T’es un salaud ! c’est fini ! », ce qui m’avait bien fait rire au début, et puis sa voix était allée se percher sur le i, c’était horrible à entendre. Depuis je n’y avais plus repensé. J’en avais trouvé une autre, puis une autre qui aimait mon café.

J’ai rempli mon bol et je me suis beurré une autre tartine. Ça me ferait aussi le repas de midi. En mastiquant, j’ai regardé autour de moi. C’était vieillot et déglingué, comme le reste de la maison. La cuisine sentait le renfermé, même avec sa grande fenêtre qui donnait sur le jardin. La peinture jaune pâle – on n’était pas loin du beige !—, la table sur laquelle je déjeunais, couverte d’une toile cirée collante, une seule chaise. Tout ça était à virer. Je me suis dépêché d’éplucher une orange. C’était trop moche ici. J’ai fait ma vaisselle dans le bac. Des toiles d’araignée en faisaient le tour et me dégoûtaient.

Il y avait une glace sur le mur de l'évier, je me rasai. Je détestais sentir crisser ma barbe sous mes doigts. C'était en attendant de pouvoir utiliser la salle de bains, celle qui était planquée au fond de la chambre, là-bas à l'autre bout. De l'autre côté du trou aussi. Il faudrait compter deux bonnes heures de ménage. Je gardais ça pour demain quand je me demanderais quoi faire. À mettre sur la liste : eau de javel, éponges et papier-cul.

Le matin du deuxième jour, j'ai allumé la radio et je me suis attaqué au problème du tapis. J'ai tiré comme un forcené. Ça a fait « scratch ! » et tout est venu. On pouvait faire ça quand tout le monde était mort. J'ai balancé le tapis par la fenêtre. Il est venu s'écraser sur le tas de torchons. Ceux-là aussi je les avais virés.

Aux pieds, les tomettes, c'était froid, mais c'était mieux que cette carpette insalubre. Ensuite j'ai déballé mes affaires. J'ai tout calé dans l'espace libéré par les torchons. J'ai fait deux piles. Une pour les fringues et une pour les carnets.

Dans la cuisine, j'ai trinqué à ma santé devant un bon café brûlant. Ça me plaisait de faire le café comme un Robinson, sur le porte-filtre en alu cabossé. Peut-être que je n'achèterais pas de cafetière, enfin pas tout de suite. Je trempai deux tartines. Même si j'avais atterri là, je restais un homme.

Après j'allai voir le trou. Qu'est-ce qu'il cachait ? Des réparations plus graves, portant sur la structure de la maison ? Et combien ça me coûterait ? L'argent, je n'en avais pas. Je me suis mis à plat ventre et j'ai regardé.

Je ne bricolais pas mais à première vue, c'était alarmant. Un trou béant, vide de matière. Il mesurait dans les quatre-vingts centimètres de large. Il commençait dans la chambre et finissait dans le salon. Dans ce sens-là, il devait mesurer dans les un mètre dix. J'observai tout ça.

C'était noir comme un œil. La terre qui le remplissait autrefois était encore présente sous le vieux plancher. Elle était d'un noir mat. Les bords du trou étaient irréguliers. Le côté gauche présentait des aspérités que je touchai du doigt. Celui qui lui faisait face avait été taillé à la verticale, comme tranché à l'aide d'un outil. Ailleurs, la terre s'était écroulée, comme si on avait appuyé dessus. Les lattes du plancher avaient été arrachées. Les fibres du bois pendaient dans le vide, encore en torsion.

Côté chambre, les tomettes s'étaient affaissées. Après la frayeur que j'avais eue ce matin, je m'imaginai dégringoler en pleine nuit à l'étage du dessous, mon lit servant de radeau... Ça

faisait un bel espace à reboucher, dans les un demi-mètre cube. Il manquait de la terre, beaucoup.

J'avais le temps de faire quelque chose aujourd'hui, une réparation de fortune. Histoire de passer d'une pièce à l'autre sans risquer de me briser les jambes. Ce n'était pas avec mon indemnité de chômage que j'économiserais pour payer les réparations. Ce n'était pas dans ce coin paumé que je trouverais du boulot. Je me mis à rire. Ça partait du ventre.

L'éclat de ma voix se répercuta sur les murs. Les larmes me perlèrent au coin des yeux, je les essuyai d'un revers de la main. Mon hilarité se calma d'elle-même, comme un trop-plein qu'il fallait évacuer, comme une vague qui se serait échouée sur sa plage habituelle.

Je n'aurais pas pu le décrire avec des mots, mais à présent, je me sentais mieux. En vingt-quatre heures, j'étais passé par la fuite, la solitude, et puis par cette déchéance, couronnée par la peur de mourir. J'étais tombé bien bas et pourtant je me sentais plus léger. J'étais face à cet autre moi qui émergeait. Là dans cette maison en ruines. Et cet autre, que j'avais fui toute ma vie, je ne le trouvais pas si con que ça.

C'était peut-être le nouveau départ que j'attendais. Ça m'aiderait à écrire, de n'avoir plus aucune distraction. D'avoir froid, de sentir l'hiver approcher. D'être au plus près de moi.

Je sortis fouiller les granges. Je cherchai des planches qui m'aideraient à boucher le trou. J'en mis quatre de côté, je les dépoussiérai. Je les posai sur le trou, bien serrées l'une contre l'autre de manière à faire un pont suspendu. C'était tout ce que je pouvais faire. Et aussi ne pas prendre un gramme pour rester en vie.

Il fallait que je m'aère. Le changement avait été si brutal qu'une partie de moi était là, dans cette baraque en ruines et l'autre était encore à Paris, sur le quai du métro, avant la fuite. Ma vie, mon cœur étaient un peu ici. Où était le reste ?

J'ai pris ma veste et je suis sorti. Pas la peine de prendre les clés, il n'y avait rien à voler, à part quelques boîtes de thon. L'air était vif, il remettait les idées en place. La rue était déserte malgré les quatre-cents âmes qui vivaient derrière les murs. Moi aussi je me planquais et je n'étais là que depuis un jour. De toute façon je ne voulais voir personne. Je n'avais pas envie de parler, le ciel était trop beau.

Des zébrures blanches et or s'ordonnaient au-dessus de ma tête, fusaient et se croisaient avant de se dilater subtilement. Ces couleurs fluo, j'en étais baba. Elles faisaient naître en moi l'idée d'une beauté simple, elles m'aidaient à respirer.

Les hirondelles étaient posées sur les fils. Certaines partaient comme des flèches. Elles préparaient leur évasion. Moi, j'étais là à les observer. Toutes, elles criaient cette note aiguë. Répétée. Je ne pouvais pas les comprendre. Il y avait le spectacle des ailes, toutes ces pointes qui montaient, et puis leur cri qui me parvenait. Ça leur sortait du gosier, c'était qu'elles en avaient vraiment besoin.

Mes actes à moi étaient vides de sens. Un coup de voiture par-ci, un coup de balai par-là. Et puis la fuite. Elles vivaient au grand air. Elles étaient le ciel. Moi aussi je pouvais apprendre, je n'étais pas plus bête qu'un autre. Et ce ciel justement, il finissait de briller. En refermant le portail, je levai les yeux une dernière fois. Il représentait tous les possibles du monde.

J'appréhendais de rentrer. J'étais officiellement propriétaire depuis deux ans mais je n'y habitais pas. Je me voyais fermer les yeux, finissant un cauchemar pour plonger dans un autre. Après un repas léger, je me glissai dans les draps, très doucement, pour ne pas réveiller l'alligator et j'essayai de dormir. Je patientai une heure. Je me tournai sur le côté droit puis sur le dos. Les draps sentaient le sel, l'humidité. Je les ai rejetés d'un grand coup de pied et je me suis levé.

Dans le noir et dans cette nouvelle piaule, je m'orientais à la louche, cognant du pied contre un meuble. Une clarté venait de la fenêtre. Les armoires étaient en contre-jour, leurs glaces renvoyaient une lumière froide, spectrale. Je restais prostré, écrasé par le silence. La lumière filtrait à travers le carreau. Elle avait tout bonnement traversé l'épaisseur de la vitre. Elle était blanche et grise. Dans son sillon, des grains de poussière dansaient, révélés par elle. Ils tournaient sur eux-mêmes indéfiniment, sans jamais trouver leur place.

Je portai mes mains à mon visage et faillis pleurer. Là, au fond de mon ventre, la peur était tapie. Ça faisait une boule.

Une faiblesse me prit et je mis un genou au sol. Je voulus me relever. Un éclair me traversa, une image passa devant mes yeux. Le soleil et les feuilles frémissaient, c'était l'été. L'eau coulait non loin. Un tronc poussait à l'horizontale. Il y avait un enfant, sa main. L'éclat de ses dents perlaient. Je revins à moi.

J'avais distingué, avant que le flash ne s'éteigne, sa main posée sur un tronc. Je ne savais pas comment la chose avait été possible mais l'espace d'un instant, j'avais quitté mon monde et j'avais fait partie du sien. J'y avais vécu, respiré une ou deux fois. Des bribes me revenaient encore. C'était un jeune garçon. Douze ans à peine. Jambes brunes zébrées par la lumière.

Le flash n'avait duré qu'une seconde mais ma mémoire avait capté d'autres détails qui ne me reviendraient que plus tard, installé dans le silence. Chaleur épaisse... frémissement régulier des feuilles... Son corps était progressivement entré dans l'eau sans une éclaboussure.

Je me concentrai sur cette trace lumineuse que le flash avait laissée et qui devait exister encore quelque part... La lumière et les corps ne pouvaient pas disparaître comme ça !

Je me relevai dépité. Je marchai dans le noir pour me retrouver en équilibre sur les planches, celles que j'avais moi-même placées au-dessus du trou... Il y avait de cela une éternité. Je n'étais plus le même. Mon cœur avait battu différemment. Mon sang était neuf, l'air de mes poumons régénéré. Ils avaient goûté l'air de ce monde, son eau.

Il fallait se rendre à l'évidence, le flash était passé. Il en restait un souvenir à vif, une expérience nouvelle. Je commençai à revivre en boucle tout ce qui c'était passé. Une idée germa, la promesse de cet ailleurs qui pouvait encore être atteint.

J'ignorais le chemin. Il ne suffisait pas de prendre une carte et de pointer le doigt dessus.

Le matin du troisième jour, j'émergeai, entouré de silence, le corps ankylosé. Ma tête tournait. Je restai un long moment assis sur le bord du lit, à regarder les murs. Je cherchais inconsciemment un passage mais ne trouvai rien. Seuls les bords d'un lai de papier jauni, à bout de forces. La porte était d'une autre nature.

Je respirais difficilement, il me faudrait du temps pour réapprendre à vivre ici. Se savoir prisonnier et ne pas se plaindre. J'allumai la lampe de chevet. La réalité me sauta au visage. L'allure de la chambre était merdique, mes efforts pour la rendre supportable quasi vains. Ma destinée était de vivre ici, près de ce flash qui m'avait bouleversé.

Il faisait froid, le poêle s'était éteint. J'ai pressé le bouton de mon radio-réveil. C'était le seul appareil que je possédais. En quittant Paris, j'avais emporté très peu d'affaires. Huit slips aux couleurs des drapeaux européens, deux tee-shirts de rechange. Un pull et la tenue que je portais quand j'étais arrivé en pleine nuit. Je ne possédais rien. J'avais fui. J'avais même laissé mes baskets parce qu'elles ne rentraient pas dans le sac à dos. Je cherchai une station, ça grésillait beaucoup.

J'aurais donné n'importe quoi pour être ailleurs, même dix ans de ma vie. Je suis allé pisser et j'ai remis une bûche dans le feu. Dans la lumière du matin, le poêle était comme un œil brûlant. Ses entrailles sentaient bon la pomme de pin et le bois brûlé.

Je n'avais pas la télé. Ça aussi, il faudrait que je le mette sur la liste et que j'économise. J'aurais eu les moyens, j'aurais foncé le premier jour au Leclerc pour m'en payer une. Mais pour ça, il aurait fallu que je m'accroche, que je finisse ma troisième année de fac. Que je me sente l'âme d'un adulte.

Maintenant que j'étais seul face à moi-même, je faisais le compte de tout ce que j'avais été incapable de faire. Comme la liste était longue et que je me la récitais souvent – je pensais au sourire désolé de ma mère quand j'avais quitté la fac – je me rendais compte de tout ce qui m'avait manqué pour être un individu normal. Oui, je vivais en marge. Je n'avais fait que suivre le courant et il m'avait emmené là où j'étais aujourd'hui. Nulle part. J'étais devenu un paumé qui cumulait les allocations chômage et celles de la CAF pour le logement.

Ironie du sort, j'étais devenu propriétaire à la mort de ma mère, cela faisait deux ans. Certains vivaient à crédit pendant trente ans. Moi ça m'était tombé tout cru dans le bec. Sauf que la baraque battait de l'aile et que je n'avais pas l'argent pour entreprendre des travaux.

Je n'avais pas le sentiment d'avoir voulu échouer, je n'avais pas non plus programmé de réussite. Je vivais, c'était tout. Je vivais les choses plutôt que de les provoquer. Peut-être avait-ce été là mon erreur. Ma mère attendait de moi que j'agisse, que je fasse n'importe quoi mais que je tape du pied pour rebondir. Je le voyais à son regard, mon père lui était déjà loin. Ça avait traîné en longueur et peu à peu je m'étais enlisé.

Parfois je repensais à nos voisins de palier, ils nous avaient côtoyés pendant douze ans, sourire, BMW, boulots stables. Lui attaché culturel, elle secrétaire de direction. Un garçon et une fille bien élevés. Ils ne faisaient jamais de bruit, ils partaient toujours en vacances. La seule fois où elle, je l'avais entendu crier – enfin crier était bien en-dessous de la réalité – c'était quand son mari avait atterri sur la place de parking juste devant chez nous. Une chute du sixième étage, volontaire.

On revenait de faire les courses à Monoprix. Je revois l'expression horrifiée de ma mère qui avait caché mon visage quand les pompiers étaient venus prendre le corps, il pendait dans la housse. Ils avaient répandu du sable, mais l'effet était le même, celui d'un grand vide, d'une absence totale de sens.

J'ai marché comme un chat sur la planche. J'ai remis une bûche au passage. Après le flash qui m'avait bouleversé, j'avais dormi en pointillé. J'avais des valises sous les yeux et de sacrées courbatures à cause du froid. Je me suis fait un café. De sentir les vapeurs de l'eau chaude, ça m'a fait du bien, respirer l'odeur aussi. J'ai attrapé mon carnet et je l'ai feuilleté. Je ne cherchais rien de précis. Juste à savoir qui j'étais. Et à écrire aussi.

Je décidai de me faire plaisir. Je voulais aménager une pièce de la maison pour en faire mon bureau. Il fallait que je mette toutes les chances de mon côté pour échapper à l'anéantissement qui me guettait. Enroulé dans une couverture polaire – la température avait chuté dans la nuit –, je visitai les pièces du rez-de-chaussée. En bas de l'escalier, à droite, il y avait deux salles en enfilade, claires et carrées, qui avaient servi de remise. Un tas de bois frôlait le plafond. Un poêle. Du bric-à-brac facile à virer. Des paniers, des conneries. Deux établis, beaucoup d'outils posés dessus, noirs de rouille, d'autres accrochés au mur. Il y avait même un vélo. Deux grandes fenêtres. Il faudrait juste que j'arrache la vigne vierge qui me prenait la lumière. Je refermai la porte.

À gauche de l'escalier, une pièce toute en longueur avec un grand lit, très sombre, une fenêtre étroite au bout. Pas de poêle, c'était la chambre d'été de mes arrière-grands-parents. Ma mère les avaient bien connus puisqu'elle venait aussi passer ses étés à Nuits, lorsqu'elle était enfant. À la génération suivante, la chambre était devenue celle de mes grands-parents. Depuis, rien. Trop moche, trop sombre.

Enfin sous l'escalier, il y avait la chambre noire. Mon sixième sens me disait de rester éloigné de cette pièce. Elle n'était pas comme les autres. Il en émanait même une odeur particulière.

J'optai pour les deux pièces du bas, à droite de l'escalier. Je passai le reste de l'après-midi à les débayer de leurs rogatons. Je les balançai dans les granges d'en face, de l'autre côté du jardin. Vers sept heures du soir, les pièces étaient nettes. J'ouvris les fenêtres, faisant craquer deux décennies de toiles d'araignée. Le bois se teinta de la lumière du soir, et la fraîcheur entra, je respirai.

Il me restait une dernière chose à faire. Je m'arcboutai et poussai de toutes mes forces pour faire glisser les deux grands établis devant les fenêtres carrées, en enfilade, de manière à caler ma chaise à côté du poêle. Mon bureau était prêt.

Je fis un feu en priant pour que le conduit ne soit pas bouché... il ne l'était pas. J'écoutai le bois crépiter. Ça ne chauffait pas beaucoup, ça viendrait. Demain je descendrais mes carnets,

du papier blanc, un Bic noir, quelques couvertures qui dormaient dans les armoires. Une bougie ? Pas de bougie, je n'étais pas sentimental pour deux sous.

Je remis une bûche. Le poêle rougeoyait. Je m'assis en tailleur sur l'établi et regardai le jour décliner. J'étais presque heureux. Ah, si j'avais un chien ! Si j'avais été doué pour quelque chose, si j'avais du fric, si j'avais été un autre...

J'allai faire un saut au Leclerc. Dans le caddie, je jetai pêle-mêle tout un tas de légumes, jaunes, noirs, bleus que je trouvais au rayon frais. J'avais la tête ailleurs, je pensais au vieux, à la maison, à moi. Le plus con, c'est que j'y pensais maintenant. Je passai à la caisse en brandissant mon premier épluche-légume. Sur le parking, les rayures noires dans le ciel n'auguraient rien de bon. La nuit risquait d'être polaire. Tiens, la brume s'installait déjà. Retour direct à la maison, j'avais une soupe à faire. En passant, je jetai un œil suspect en direction de la chambre noire.

Le lendemain matin, je décidai de rester au lit. La nuit avait été médiocre. Après un petit-déjeuner tardif, je m'habillai sans hâte et descendis. Dans le jardin, il y avait de la brume. Je pensai à une éclipse mais je me suis repris. C'était octobre, on ne pouvait pas faire mieux. Depuis que j'étais là, je n'avais pas voulu m'intéresser à l'aspect extérieur de la maison. J'étais trop déraciné. Mais, dans le fond, ça n'y changerait rien. J'ai levé la tête. Un mur gris, plus long que haut, courait sur un étage au-dessus des pièces du rez-de-chaussée. Dans mon souvenir, le mur était lumineux à cause de son orientation plein ouest. Ça et là, des départs de vigne vierge collaient aux pierres. Ils grimpaient tout droit jusqu'aux gouttières.

Du ciel, des pierres, j'étais au centre de mon domaine. Le corps de la maison était en relativement bon état si on excluait le trou, mais les murs des granges, derrière moi, s'étaient effondrés par endroit. Des plantes avaient poussé dans les fissures. Le silence était partout. Le jardin, comme on l'appelait autrefois, n'en était plus un. Les fleurs choyées par mon arrière-grand-mère avaient disparu sous la masse des liserons et des graines sauvages. Exit les roses, sinon le lilas dans le coin qui avait bien souffert avec ses branches tordues – un cyprès sauvage le gênait. Ce n'était pas un sécateur qu'il me faudrait, ce serait plutôt une tronçonneuse.

Je fis le tour des granges. Planches en travers, meubles au rebut, chaises éventrées, anciennes bonbonnes de gaz. Il y avait plusieurs tas de bois, de quoi tenir deux hivers. La bonne nouvelle, c'était que le toit de la maison avait l'air en bon état. Au-dessus de moi, les hirondelles fusaient comme des hélices. Elles créaient des lignes droites, elles obliquaient avant de disparaître. D'autres allaient se poser sur les fils télégraphiques. Leur regard traversait la brume. Alors je scrutai comme elles. Il m'avait semblé entendre des coups derrière moi mais je n'y avais pas porté attention. Pourtant ils recommencèrent un peu plus fort.

Je mis ça sur le compte de la vétusté. Les vieilles maisons faisaient toutes sortes de bruits, des craquements, des tremblements. Pourquoi cette ruine ne se serait-elle pas exprimée ? Et puis ça s'est arrêté. Je me disais que les oiseaux, c'étaient sympa et beau... que quand je serais acclimaté, je prendrais un chien. On irait se promener au bord de l'eau, je lui lancerais la balle... Les couchers de soleil, les veillées de Noël, ce serait moins miteux que de les vivre seul. Oui,

un labrador, blanc ou noir, je m'en fichais. Le blanc se verrait mieux la nuit, mais dans le brouillard le noir serait mieux... On verrait.

Je me retournai, attiré par un bruit discret, cette fois tout près de moi. Je vis une masse se diriger sur moi. La brume me jouait des tours parce que je distinguais des motifs à carreaux. C'était une sorte de plaid. Un visage émergea. Le corps, s'il y avait un, était caché sous la couverture et il avança vers moi. Ses yeux se mirent à briller. Il avait trouvé ce qu'il cherchait. Un souvenir dont je faisais partie ? Soit il était fou, soit c'est moi qui l'étais.

Il venait de la ruelle. Il y en avait une entre les deux maisons. Nos ancêtres se la partageaient, ainsi qu'un puits creusé à même le sol. La ruelle débouchait sur la route départementale et était fermée par une porte en fer. L'une des deux entrées, une simple grille, donnait dans le jardin voisin. L'autre, une porte enfouie sous le lierre et la rugosité des pierres, ouvrait sur le mien. Aucune ne fermait à clé. Celui qui le voulait pouvait entrer, c'était toléré.

Il me prit par le bras. La couverture, il s'en servait quand il montait au haras de Nuits. C'était toujours le samedi. Il saluait mes parents dans le jardin fleuri et vert. Il passait avec sa selle sous le bras. Un foulard était noué autour de sa gorge. Ses pieds étaient immenses, ses bottes cirées. Il fermait le portail derrière lui. Je l'entendais démarrer. Puis plus rien jusqu'au soir. Les hirondelles striaient le ciel, à nouveau le cliquetis du portail. Mon grand-père attendait le signal pour aller fermer.

Quand mes grands-parents faisaient la sieste, je prenais mon ballon et j'allais chez lui. La ruelle était envahie de chats, je les détestais. Certains crachaient, les oreilles aplaties. Nous vivions une grande histoire d'amour à coups de pierres quand j'en coinçais un.

J'entrais dans son domaine, très différent du mien. Sa terrasse était pavée de dalles irrégulières. Son jardin était envahi de lierre et d'hortensias. Ça faisait des boules énormes, bleues, roses, vert clair. À côté d'eux, mon ballon me paraissait ridicule. Je le calais entre deux pierres et je m'approchais sans bruit. Il était assis sur un banc aux coussins fleuris. Il lisait, croisant et décroisant ses longues jambes. Il ne savait pas engager la conversation, il n'avait pas eu d'enfant. Il posait son journal sur la petite table, à côté du cendrier. Parfois au lieu d'un journal, c'étaient de vieilles photos qu'il regardait. Il m'en montrait quelques-unes, surtout celles avec des chevaux et des vieilles voitures.

Tous les deux, on se regardait. Ça durait comme ça jusqu'à ce qu'il se lève. Il entrait chez lui, me faisant signe d'attendre. Sa femme, elle gueulait. L'attente était source d'angoisse, je n'étais pas chez moi.

Il réapparaissait, me donnait une petite voiture de sa collection. Je savais par ma mère qu'il en possédait plus de cent. Souvent une décapotable, une Porsche ou une Aston Martin, mes préférées. Une pâte d'amande aussi, cadeau de sa femme. Il reprenait sa lecture et me disait au revoir de la main, « Reviens quand tu veux ! »

Je détalais avec mon ballon. Je donnais un grand coup de pied dans le premier chat qui croisait ma route. Je sus plus tard que beaucoup lui appartenaient, ils venaient à lui comme à un refuge naturel et il les adoptait.

La couverture était en lambeaux. Ses cheveux fusaient tout raides sous sa casquette ravinée. Il avait fait le chemin pour me voir. J'aurais pu dire bonjour, maintenant que c'était moi l'adulte. Mais j'étais sous le choc. Une fois de plus il entama la conversation :

« C'est au tour de Philou maintenant, il a passé l'arme à gauche...

— Ah, je suis désolé.

— C'était le dernier. Y a plus que moi ici.

— Oui, je vois, c'est triste.

— Vous venez souvent ici ?

— Euh, non, ça fait très longtemps.

— Vous vous plaisez ?

— C'est froid.

— Ah, c'est la campagne, c'est mieux l'été ! Vous connaissez la campagne ?

— Un peu.

— Y a plein de chevaux ici, vous verrez, vous vous plairez. Ils sont tous harnachés. Vous n'avez qu'à sauter dessus et hop, c'est parti ! Pouvez choisir celui qui vous plaît !

— Oui merci... Je verrai.

— Surtout l'alezan, avec son poulain. Je devrais pas vous le dire mais ils sont là dès cinq heures du matin, vous m'entendez ? Dès cinq heures ! Ils se promènent, vous les voyez passer le long du canal. Vous connaissez le canal ?

— Oui, je connais.

— C'est beau, hein ?

— C'est beau.

Il fallait que je le sonde.

— Vous avez connu ma mère ?

— Votre mère ? Ça m'étonnerait, j'ai jamais été marié, jeune homme. Mais quelque chose me dit qu'on se connaît, pas vrai ?

— Oui, oui, vous vous souvenez, on venait passer l'été à Nuits. Mes grands-parents étaient de Cerisiers.

— Cerisiers ?

— Oui !

— Je connais Cerisiers, mais ça fait un bail tout ça, je suis vieux maintenant. Plus personne ne me donne des nouvelles de Cerisiers.

— Mais vous vous rappelez de moi ?

— Comment tu t'appelles, mon gars ?

— Asram.

Il respirait très fort, pressait sa mémoire comme un citron.

— J'ai connu un gamin qui s'appelait comme ça. Un gamin très bien élevé, des grands-parents bizarres. Très secrets. Un peu cons sur les bords, mais une mère qu'avait le cœur sur la main. Je vous ai raconté la fois où elle m'a emmené à l'hôpital ? Une dame très gentille.

Il souleva sa casquette et se gratta la tête.

— Fait chaud ou c'est moi qu'ai chaud ?

— Vous vous souvenez de moi ? lançai-je plein d'espoir.

— À vrai dire, non, mon garçon, ça me rappelle rien.

— Vous êtes sûr, je m'appelle Asram. Vous vous rappelez du petit garçon ?

— Plus très bien, c'était il y a si longtemps.

— Mais vous avez dit à l'instant...

— Asram ? Si c'est lui que vous cherchez, il est parti, comme les autres. Moi je suis resté.

— Mais c'est moi.

— Et mes chats sont tous morts, Philou est mort le mois dernier. »

Ça ne servait à rien de le torturer. Parler et ne pas se comprendre, c'était trop bête. J'enrageais, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Peut-être que la mémoire lui reviendrait.

Le vieux a repris :

« Ça sent le crottin, vous ne trouvez pas ? Ça recommence, faut leur dire qu'ils changent leur litière.

— Oui, ce sont les chevaux.

— Ah, vous les voyez maintenant ?

— Oui, ils sont beaux.

— Jeune homme, vous faites erreur, y a jamais eu personne ici, c'est désert. On est tout seul comme des rois, toi et moi.

— Je suis là. Si vous avez besoin, vous pouvez m'appeler.

— Y a que toi et moi, mon pote ! C'est comme ça ! T'as vu comme ça pue ?

— Oui, ça fouette, vous avez raison.

— Ça fouette ! Allez jeunesse au revoir !

Il agita la main.

— Salut mon copain ! Salut mon gars ! ».

Il disparut dans la ruelle noyée de brouillard. Je restais planté là, j'avais besoin de faire le point. Dire qu'un être de chair vivait au milieu de ces ruines. Un être qui avait besoin de nourriture, de médecin, de chaussures, de crème à raser, de piles, comment faisait-il ?

Je l'avais connu autrefois, il y a avait de cela... trente ans. Il s'appelait Jean de la Mestrie. Aujourd'hui, je ne savais plus comment l'appeler.

Je suis monté dans la cuisine, j'avais trop faim, ça ne pouvait pas attendre. J'ai épluché des patates, j'en ai compté trois de plus pour mon voisin miraculeux. Je les ai mises à cuire avec du sel. J'ai ouvert un melon et j'ai mangé ma part. Le reste, je l'ai coupé en petits morceaux, je l'ai versé dans un bol ébréché. J'ai égoutté les patates, je les ai écrasées à la fourchette avec un morceau de beurre. Je ne savais pas s'il avait du cholestérol. J'ai pris mes gamelles et je les lui ai portées.

Dans mon souvenir, son jardin était plus grand. Des pots de fleurs s'entassaient sur la terrasse, les hortensias étaient défleuris. Des lianes sauvages couraient au-dessus du toit. Le bassin s'était effondré. La table en fer était à la même place, les coussins avaient perdu leur couleur.

Je suis entré dans la maison. C'était sombre là-dedans. Il y avait partout un encombrement de livres, conserves, cageots, bois, liquides pour voiture, selles anglaises. Beaucoup de meubles mais pas de bonhomme. J'allai dans sa pièce secrète, derrière le rideau, c'était là qu'il venait se réfugier quand il se disputait avec sa femme. Un matelas posé à même le sol, un vélo d'appartement, des cartons empilés pour un départ qui n'avait jamais eu lieu. Toujours pas de bonhomme.

Je me trimbalais avec une assiette de patates dans une main et mon melon dans l'autre, je me disais que j'étais ridicule de vouloir jouer les Saint-Bernard. Les patates étaient froides maintenant. J'appelai une dernière fois et puis je me rappelai la cave. Je cherchai la porte, elle était sous l'escalier, dans le style de la chambre noire. Le loquet était soulevé, un peu de lumière passait.

Le vieux était de dos avec sa couverture. Une ampoule électrique pendait au plafond. Autour de lui, des rayonnages recouvraient la totalité des murs. Des boîtes de conserves. Des petites, des rondes, des longues, des boîtes de thon. D'énormes bocaux de cornichons, empilés à la hauteur du vieux. Des bouteilles de pinard reposaient sur un casier.

Il rota bruyamment. Il avait senti ma présence, se retourna. Sa bouche était pleine de sauce jaunâtre, il y en avait aussi sur sa manche et sur le haut de la couverture. Il s'était dépêché de manger. Quand il avait faim, il se traînait dans cette cave, attrapait une boîte au hasard et la

dévorait sur place, sans table ni couvert. Juste pour ne plus avoir faim. Pour une fois, j'avais mis dans le mille avec mon assiette de purée.

Il me montra la boîte qu'il venait d'engloutir. C'était une conserve de « Maquereaux sauce à la moutarde », ce qui expliquait le jaune. À voir la rouille présente sur le couvercle, elle devait dater de dix ans.

« Tu en veux ? me proposa-t-il.

Je lui présentai l'assiette de purée.

– Vous en voulez ? Elle est toute fraîche.

– C'est quoi ?

Il criait presque, c'était de la joie.

– Purée de pommes de terre, annonçai-je.

– Mumm, donne-la moi ! »

Il m'arracha l'assiette des mains avec une force qui me surprit. Vas-y mon gars, pensai-je, elles sont toutes ébréchées. Il poussa la nourriture dans sa bouche avec le pouce et l'index. Je me disais que la prochaine fois, je prendrais une cuiller. Il me regarda avec avidité. Il en voulait encore.

« Encore ?

Il hocha la tête et me tendit l'assiette.

– C'est bien chaud !

Évidemment, les conserves gardées toute l'année dans une cave à vins, à la température constante de douze degrés, ce n'était pas ça qui lui réchauffait l'estomac.

– Je reviens, lui ai-je dit, attendez-moi. »

J'ai fait le chemin inverse, je suis remonté et me suis délesté de trois patates. Elles étaient encore chaudes. Je les ai de nouveau écrasées sans mettre de beurre dedans. Je ne savais toujours pas s'il avait du cholestérol et je crois que lui non plus. J'ai laissé tomber le sel aussi. J'ai attrapé un couvercle et je l'ai posé sur l'assiette. J'ai refait le chemin en sens inverse et je lui ai tendu la purée.

« Donne ! a-t'il glapi. T'as mis du beurre ?

– Oui bien sûr.

– Et du sel ?

– Bien sûr.

– Elle est chaude ! »

Il aimait ce mot. Je me disais qu'avec six patates dans le ventre, il serait calé pour la journée.

Ensuite il s'est essuyé la bouche et il a tendu son doigt.

– Où est-ce que vous allez ?

Et puis j'ai eu un coup de génie.

– C'est pour pisser ?

– Ah ! »

Je le suivis. Il y avait dans sa baraque un truc qu'on aurait pu appeler W.C. parce qu'il avait pris l'habitude d'uriner dedans. D'ailleurs ça se sentait mais ce n'était qu'une arrivée de tout à l'égout. Il pissa un long jet qui sentait la bière et il a titubé. Il m'indiqua le rideau qui masquait la chambre secrète. Il s'affala sur le canapé marron, plein de poils de chat. Il s'endormit recta. C'était dû aux patates, la prochaine fois je les ferai plus cuire. Je vérifiais qu'il respirait et je sortis sur la pointe des pieds. Il bavait comme un bienheureux.

Moi aussi je suis allé manger dans la cuisine. J'ai pris les deux patates qui restaient avec une tranche de jambon. J'ai mangé lentement. J'ai remis une bûche dans le feu et puis je me suis couché. J'avais besoin d'une bonne sieste. Avant de dormir, j'ai pensé au flash.

Tout de suite après, je me suis mis à rêver. Et puis le rêve se transforma en cauchemar. Je luttais pour me réveiller trempé de sueur, incapable de mettre des mots sur un sentiment de malaise qui m'habitait et qui était croissant. Je savais que j'avais franchi un stade, ma vie d'avant était révolue. J'avais fui avant qu'ils ne me retrouvent. Personne ne viendrait me chercher ici, puisque je n'avais jamais parlé de la maison.

Je touchai mon visage baigné de larmes, j'avais toujours les bleus douloureux qu'ils m'avaient faits. C'était de bonne guerre. L'autre grand con, je l'avais étendu raide et j'étais parti avec le fric. Je n'étais pas quelqu'un de physique. J'avais juste eu de la chance et j'étais empli de rage. À cet instant, cerné par le silence, ce que j'avais voulu enfouir ressortait douloureusement. Je refusais de tracer un bilan. À trente-cinq ans, cela aurait été ridicule. Tout ce que je pouvais dire, c'était que mes rêves ne s'étaient pas réalisés.

Je repensai au vieux, à sa vie d'outre-tombe. Je le revoyais tel que je l'avais laissé en train de dormir sur le canapé. Il était peut-être réveillé. Je m'enroulai dans la couverture polaire qui recouvrait mon lit. Je remis une grosse bûche et je me précipitai chez lui. Quand j'étais même, il disait : « Tu entres sans frapper et tu regardes si je suis là. Tu peux prendre un chocolat dans la boîte. Même ceux à la liqueur, je ne dirai rien à ta mère. »

Il dormait toujours. Ses paupières tressautaient. Peut-être que ses rêves étaient moins pourris que les miens. Je le revoyais bouffer avec ses doigts. Il bougea assez fort pour faire glisser la couverture. Il mit du temps à reprendre son souffle. Je crus qu'il était en train de mourir, mais sa respiration repartit, lente et régulière.

En attendant qu'il se réveille, je regardai autour de moi. Des photos de sa femme étaient accrochées sur le mur dans des cadres bon marché. Sur d'autres il posait devant de belles voitures. Des étagères de livres croulaient sous leurs poids.

Près de son bureau, une photo m'interpella. C'était bien la cour de la maison de Nuits, une table de fête, tout le monde posant devant l'objectif. Un gâteau entamé était au centre de la table, le goût de la meringue me monta à la bouche. Deux bouteilles de champagne étaient ouvertes, les coupes étaient vides. Les visages souriaient sauf celui de ma grand-mère. Mon grand-père posait un peu coincé, ma grande tante Josette assise à ses côtés. Mon père et ma mère se tenaient loin l'un de l'autre. Katoucha, la femme de Jean, était à droite, une cigarette à la main. Un petit pied flou, les coutures d'un ballon... J'avais eu le droit de quitter la table. En arrière-plan le lilas était en fleur. Ma mère souriait, la bouche close. Je voulais voir autre chose que la photo elle-même. Mais c'était juste elle, vivante, sur du papier.

Quand je me retournai, le vieux regardait dans le vague.

« Tu veux un chocolat ?

Alors il se souvenait. Je décidai de jouer le jeu.

– Oui.

– Sers-toi, mon gars. »

Il désigna un petit tas brun sur la table basse. Il se servit et porta quelque chose à sa bouche avec un bruit de succion. Des cachous ? Je me rapprochai pour voir. Des petits trucs ronds, comme du Xanax mais bruns, ça n'avait pas l'air très appétissant. J'en pris un pour lui faire plaisir.

« T'as pris à la pistache ?

– Oui, oui.

– C'est le meilleur.

Le vieux déglutit.

– Vas-y, sers-toi, mon gars. »

Je crachai. C'était dégueulasse. Lui se penchait pour en prendre un deuxième. Le goût était salé à l'extrême. De la nourriture pour chats. Voilà d'où venait sa source de protéines. Mais je ne lui en voulais pas, il avait dû vivre l'enfer et ça l'avait rendu marteau au point de préférer le goût de la croquette à celui d'un bon chocolat. Je me promettais de lui en offrir la prochaine fois que je pousserais jusqu'au Leclerc. Ils avaient un rayon de chocolaterie avec des ballotins

qu'on vendait au poids. Pistache, marc de Bourgogne, café, je lui prendrais une grosse boîte, je n'allais pas mégoter pour cents grammes.

Je promis à Jean une assiette de soupe pour le soir et je partis. Je ne savais pas s'il m'avait entendu. En remontant l'escalier, je crus entendre un coup porté dans le mur. Je m'arrêtai, rien. J'avais dû me tromper.

Je me plongeai dans la lecture de mon premier carnet. Rien de bien passionnant. Ensuite je décidai de nettoyer la salle de bains. A six heures, j'étais de corvée de patates. J'en comptai deux de plus pour le vieux, deux carottes pour lui faire les fesses roses, un petit sac d'oignons. On était solidaires à présent, on partageait la même nourriture et la même solitude. C'était peut-être moi qui avait besoin de quelqu'un.

Je remis une bûche dans le poêle. J'avais réussi à faire monter la température d'un degré, et je priai pour que la chaleur aille dans la chambre. Je m'emmitouflai dans la couverture polaire et pris le bol pour Jean.

Je traversai le jardin en tâtonnant dans le noir. J'inclinai la tête, pensant à la porte de la ruelle qui était très basse. Enfant, j'avais ri en voyant mon père se frotter le crâne. Dans l'étroit passage, il faisait encore plus sombre que dans le jardin. Il fallait en sortir sans renverser la soupe. Tandis que j'avançais prudemment, il me sembla entendre la voix du vieux. Je frappai deux coups à la porte. Pas de réponse. Je frappai plus fort, il gueula :

« J'ai soif ! »

J'entrai. Il se balançait de gauche à droite. Le plaid avait glissé, il avait toujours le même foulard. Son ventre était un énorme sac. Il me faisait de grands signes, il fallait que j'aille derrière... Mais derrière quoi ? À côté du coin où il avait pissé et qui était une vraie puanteur, il y avait une ancienne pompe à eau, au-dessus d'un seau. Je me suis penché. C'était marron dans le fond. Pas question que j'y touche, mon rappel antitétanique n'était pas à jour.

J'ai dit « Je reviens » et j'ai foncé, pas trop vite à cause du linteau en chêne. Je suis allé chercher une bouteille d'Evian de ma consommation personnelle. J'avais eu du nez de prendre deux packs. J'ai rempli son bol d'eau et il a bu. Je me suis lancé :

« Vous n'avez que cette pompe pour boire ? »

Il a levé le doigt.

– C'est à l'étage. Maintenant, pour boire et tout le reste.

Il était calmé.

– Vous ne montez plus ? »

En bas, c'étaient des pièces où l'on stockait des meubles et tout un tas de rebuts. Les pièces d'habitation se trouvaient à l'étage avec la collection de petites voitures et le piano. Je n'y allais pas souvent à cause de l'escalier qui était casse-cou comme disait mon père. J'avais désobéi et j'étais descendu sur les fesses, avec un trésor dans chaque poche. Un malabar dans l'une, un petit camion dans l'autre. J'avais gardé le secret. C'était là que j'avais vu la femme de Jean, dans un déshabillé de soie beige. Lui avec ses costumes de vieux garçon et elle avec ses frous-frous, ils faisaient un effet bœuf quand ils se tenaient par le bras. Mes grands-parents les regardaient médusés quand ils traversaient le jardin à moitié bourrés, surtout elle qui ne tenait pas l'alcool. Et l'engueulade reprenait de l'autre côté du mur.

Voilà qu'il cherchait ses mots et c'était douloureux.

« C'est en haut tout ça. Maintenant je monte plus.

– Vous n'allez plus à l'étage ?

Il marqua un temps d'arrêt, il avait l'air de regretter.

– En haut, y a plus rien.

– Mais où sont vos meubles, vos affaires ?

– Je ne sais plus.

Il faisait des gestes avec ses mains. Disparus. Envolés.

– Vous voulez dire qu'on vous a cambriolé ?

– Je ne sais plus. Plus du tout...

– Vous avez peut-être vendu vos meubles ? Vos affaires sont ici, dans ces cartons ?

– Je ne sais pas, je n'ai besoin de rien. »

Il soupira.

« Mon gars, tu voudrais bien me rendre un petit service ?

– Oui ! Lequel ?

– Je voudrais que tu retournes dans la cave et que tu me trouves la gnôle, la bonne prune du grand-père ! Moi je peux rien lire avec mes yeux.

– J'y vais. »

Je voulais aider le vieux. En entendant ce mot de gnôle, je devins tout chose. Ça allait chercher du côté de ma mère, dans des mémoires enfouies dont j'avais héritées sans le vouloir, juste à force de les côtoyer. Je n'avais pas connu l'aïeul en question. Ça remontait à plusieurs générations. Mais deux ou trois choses avaient voyagé sur la langue de ma mère, qui les tenait

de sa grand-mère. Avec ses économies, il avait acheté le verger de l'autre côté de la rue, un autre terrain en pente, aride, qu'il avait travaillé. Il avait planté des arbres fruitiers et récoltait des années plus tard ses pommes, prunes, et je ne sais quoi d'autre. Rien d'exceptionnel, comme cela se faisait à l'époque, chacun faisait son propre alcool avec des fruits sauvages. Ma mère n'aimait pas parler de sa famille, c'étaient des bribes qu'elle lâchait quand elle y était obligée, avec un mélange de crainte et de honte. Je lançai au hasard :

« Dans des bouteilles blanches ?

– C'est ça mon gars. »

Je le savais sans l'avoir appris. Des bouteilles de verre blanc, bouchées de liège, étiquetées avec une écriture au stylo à plume, l'année, le mois, la variété de fruit.

J'allai dans la cave. L'ampoule se balançait au bout d'une corde sans éclairer. Il y avait un sacré bordel. Tout en bas du casier, j'en trouvai une. C'était la dernière.

« Je l'ai.

– C'est bien mon gars.

– Vous voulez que je la débouche ?

– Un peu, oui ! »

Je cherchai dans tout le fatras sur la table basse, il y avait des capsules de bière, des allumettes, des cuillers sales, des vis et un tire-bouchon. Je tirai un peu fort et le bouchon partit en cacahuètes.

« Allez, cul sec.

Moi, c'était plutôt la bière. À Paris on se bourrait rarement la gueule à la gnôle, ça déchirait trop vite.

– Qu'est-c't'attends ?

– Vous croyez ?

– Ben oui, c'est bon pour ce que t'as.

Rien qu'à l'odeur j'étais déjà ivre. Le vieux se mit à rire, il devait me prendre pour une lavette.

– Vous êtes sûr que ça ne dépasse pas les cent degrés ?

– J'sais pas, j'ai toujours bu ça comme ça. »

Je pris une gorgée. C'était le pire tord-boyaux que j'aie jamais goûté. Il fallait avaler pour s'en débarrasser. Alors je le fis les yeux fermés. Lui, il attendait.

« Alors tu fais passer ? »

Je lui tendis la bouteille. Il se gargarisa et avala.

« Ça débouche !

Je ne pouvais pas parler. Il a continué :

– C'est bon pour le cœur ! »

Il en reprit un coup. Puis un autre, moi j'étais raide.

« Katoucha s'est bourré la gueule avec ça. La salope ! Elle m'en laissait jamais une goutte.

Je ne me sentais pas de taille à lui parler de sa femme, ni à lui demander où elle était.

– Ah, la salope...

Il hocha la tête.

– S'il vous plaît, je peux utiliser vos toilettes ?

– Hein, qu'est-ce t'as dit ?

– Vos toilettes, je peux monter ?

Il eut l'air effrayé comme si j'avais parlé d'un cadavre. Moi j'avais le cœur au bord des lèvres.

– Je peux aller à l'étage ?

Sa panique augmenta, il puait l'alcool. Il se mit à souffler :

– Jamais, tu m'entends ! Jamais ! Salaud !

– Mais...

– Salaud ! T'es venu pour m'empoisonner !

J'allais bientôt vomir.

– Pourri ! Tu sais pas que c'est le diable en haut ? Tu entends !

Je me levai, je n'étais pas en état.

– Pourri ! Mais je te défends d'aller en haut ! En haut c'est le mal ! Tu entends ? »

J'ai tout dégueulé dans la ruelle, dans le noir, ça puait. L'acidité me brûlait le nez. Après c'était pire. J'ai baissé la tête et j'ai trouvé la porte. Le vieux, je l'entendais, il continuait de gueuler
« Le diable ! C'est le diable ! ».

J'ai traversé le jardin d'un pas lourd, j'avais l'impression d'être suivi, mais c'était contre ma propre peur que je luttais. Le vieux avait fini par me foutre les jetons avec ses sautes d'humeur. Tout ça c'était à cause de la prune. Je n'avais jamais écrit plus de deux lignes potables sous

alcool. Je voulais bien être pendu si je rebus une goutte de ce tord-boyaux. Même dans un moment de détresse. Maintenant je savais, je resterais à la bière.

J'étais crevé et j'étais gelé. On n'entendait pas un bruit. Pourtant à ma montre, il n'était que neuf heures. J'avais mal au crâne. Je n'avais pas d'aspirine, à rajouter sur la liste. Je restai étendu sur mon lit à regarder le papier peint. Si je ne bougeais pas trop, ça allait.

Je tombai dans un premier sommeil. Des bruits étranges m'empêchaient de m'enfoncer d'avantage. Mon cœur battait fort, les coups aussi redoublèrent d'intensité, sinistrement. Je ne savais pas si les grincements étaient dus au mauvais rêve qui me tenait ou si la maison commençait de s'effondrer. L'alcool s'accrochait comme une tique à mon estomac. Je me levai pour aller pisser et boire un verre d'eau. Ça aiderait mon corps à évacuer.

Je me rendormis pour sombrer dans un cauchemar dans lequel j'avais la certitude d'être mort. Je n'avais plus mal à la tête. J'étais en apesanteur dans un monde sans repère. Aucun son ne me parvenait et mes lèvres étaient closes. J'évoluais dans ce nouvel environnement avec une infinie lenteur, dans cet espace ouvert qui, au lieu de la tombe, s'offrait à moi.

Je me déplaçai dans un liquide plus léger que l'eau. J'évoluais grâce à de légers mouvements. Longtemps, je ne vis que du gris. Et puis des formes se dessinèrent. Elles se rapprochaient de moi. Elles étaient opalescentes. Nous nous échangeâmes des messages mais je n'aurais pu dire dans quelle langue nous communiquions.

Cela dura longtemps. Elles étaient devenues des compagnons de route. Et moi, à quoi ressemblais-je ? Étais-je une de ces formes qui produisaient une pâle lumière ?

L'une d'entre elles brilla plus intensément. L'un de ses faisceaux s'échappa et vint me toucher en pleine poitrine. Je compris un son, une bribe de mot. Ces formes étaient les âmes des morts. Elles étaient là depuis longtemps et elles me parlaient. Je commençais de me transformer, à émettre ma propre lumière. Une boule d'énergie se condensa en moi. Plusieurs faisceaux partirent de mon centre. Je devenais une étoile. Comme moi, les autres formes se mirent à bouillonner. Nos faisceaux se touchèrent, s'enroulèrent, donnant vie à une super nova... Nous venions d'atteindre notre unité... Nous étions en expansion et nous nous dilations encore...

La chaleur me réveilla. Je venais de me pisser dessus. Il fallait que je me lève. Il faisait un noir d'encre. Mes yeux se refermèrent, j'étais vaincu. J'allais replonger dans la pénombre du cauchemar... Pas question. Cette fois je me levai pour de bon. Je changeai mes draps et me déshabillai, ça ne m'était pas arrivé depuis deux jours. Ensuite je pris une douche dans la salle de bains désinfectée. Je touchai mon visage. J'avais toujours de bonnes ecchymoses. Heureusement, mes yeux verts et mes cheveux bouclés rattrapaient mes joues abîmées. Je m'enroulai dans une serviette propre.

Il faisait un froid de canard, j'étais trop crevé pour faire le chat et aller mettre une bûche dans le poêle. Je me remis au lit. Être en vie, ce n'était déjà pas si mal... Je me demandais si Jean s'était écroulé sur le canapé à l'endroit où je l'avais laissé, délirant. Il devait y dormir toutes les nuits, il ne montait plus à l'étage. C'était pourtant là qu'étaient son univers, son piano, ses livres. Comment pouvait-il se passer d'habits, du téléphone ? Je me tournais dans mon lit. Le cauchemar revenait en boucle. J'avais assisté à ma propre mort et au temps d'après.

Vers sept heures, je remis une bûche dans le poêle. Mon mal de tête persistait. J'avais dormi jambes nues puisque mon pantalon était souillé. Je n'avais pas de linge de rechange. Je m'enroulai dans la couverture et allai faire mon café. Du pur arabica. Ça n'avait rien à voir avec l'odeur des croquettes. Je versai l'eau sur le marc. Un peu de vapeur monta dans mes narines. Ça sentait bon.

Je dévorai quatre tartines. Plus je mangeais et plus j'avais faim. Ma gueule de bois commençait à passer. J'étais sauvé et sans aspirine. Je fis ma vaisselle dans le bac de l'évier et me rasai devant la petite glace. Mes cernes avait disparu. J'avais de nouveau trente-cinq ans.

Mon jean trempait dans l'eau savonneuse avec mon slip roulé en boule. Je fouillai les armoires à la recherche d'un truc mettable. Il y avait une robe de chambre en éponge, deux chemises de nuit grandes comme des draps. Des vestes à carreaux, un blazer noir à boutons dorés. Un pantalon à côtes râpé aux genoux. Toujours ces draps et ces torchons pesants.

Je devrais choisir entre la robe de chambre et le pantalon de gugusse. J'optai pour le pantalon. Il devait être à mon arrière-grand-père qui avait toujours eu un gros bide vu que sa femme

faisait trop à manger. Ma mère, lorsqu'elle était enfant, allait en vacances chez eux chaque été. Elle m'en avait raconté de bonnes sur eux, surtout sur sa grand-mère qui répondait au diminutif de Mémé. Ironie du sort, c'était dans cette même maison qu'elle avait fini ses jours.

Le pantalon me descendait sur les pieds, il puait l'antimite. Je devais le tenir à deux mains pour marcher. Je n'avais pas de vraie ceinture. J'allai fouiller dans les tiroirs du buffet, j'avais vu traîner du petit matériel.

Je trouvai un bout de ficelle et je me bricolai une ceinture. Je serrai à fond. Le pantalon bouffait et me faisait un cul d'éléphant. Moi qui étais si mignon en jean moulant ! Je fis trois revers, pris mon cabas, la liste de courses et sortis.

Dans l'escalier, je crus entendre un chuintement. Je tendis l'oreille mais le bruit s'arrêta. C'était peut-être l'eau du caniveau qui s'écoulait du côté de la route vu que la maison était en contre-bas. Je sortis dans le jardin. Les couleurs de l'aurore avaient disparu. Je montai dans ma Clio et démarrai.

Je retournai à Lidl pour le vieux. Je voulais acheter des poireaux. Je ne pouvais pas le laisser se nourrir de gnôle. Je repris du café, des yaourts à la vanille naturelle et deux barquettes de poires. Je voulais le gâter et lui faire une compote pour le déjeuner. Je pris aussi du sucre de canne roux, j'avais entendu dire que c'était meilleur pour la santé. Il n'y avait plus de papier machine, j'étais retourné à Lidl un peu exprès pour ça, mais la rentrée était passée depuis longtemps. Les gens me regardaient mais je m'en foutais.

J'allai voir leur arrivage. Pourvu qu'il y ait des jeans. Des compteurs de vélos, des cahiers de coloriage, des soutiens-gorges et des leggings pour femme. Je refis trois fois le tour. Je me serais contenté d'un pyjama taille L ou d'une tenue de jardinage. Rien. Je regardais une nana, la cinquantaine, qui déplaçait des leggings. Ils étaient noirs avec une bande mouchetée sur le côté. Je fis le tour, je les tâtai. Ils avaient l'air chaud et puis le noir, c'était unisexe. J'en pris deux et je passai à la caisse.

La caissière était une fille plutôt jeune. Avec des taches de rousseur et du gloss orange qui ne lui allait pas du tout. Je me demandai s'il ne fallait pas le lui dire gentiment quand elle m'adressa un sourire. Ses lèvres s'étirèrent, la couleur devint pisseuse et deux dents grises apparurent.

Ma carte fut refusée. Elle avait l'air désolée. Ses yeux aussi étaient un peu orange. Je lui demandai un troisième essai. Tant pis pour les gens qui attendaient. Ils devaient voir mon pantalon de gugusse, ils se disaient qu'il ne fallait pas m'énerver, que je pouvais être dangereux. Alors ils ont patienté.

J'ai frotté la puce mais ça n'a pas marché. J'ai essayé le grand sourire avec profil de trois-quarts, mais ça devait être une nouvelle. Elle ne voulait pas prendre de risque. Alors j'ai filé mes derniers biftons. Je tenais mon cabas dans une main et mon pantalon dans l'autre. Je détestais être sans le sou. Ça faisait dix jours à attendre. Je vivrais d'eau fraîche et de compote... Ah, si j'avais eu un labrador ! En sortant je jetai un regard à leur panneau publicitaire. Lundi en huit, ils feraient des lots de slips cent pour cent coton. J'y serais.

Je déposai mes courses dans la cuisine. Je me débarrassai du pantalon et je le jetai en boule sous l'évier. J'ouvris un paquet de leggings et je les enfilai tout de suite. La pub disait vrai, ils gagnaient bien les jambes. Je descendis dans mon bureau. Je voulais écrire quelques lignes avant le déjeuner, histoire de me faire les doigts. J'étais tombé tellement bas ces derniers temps, à la limite de la survie. Je ne me demandais plus à quelle offre je devais postuler, il n'y avait pas d'emploi dans ce trou. Et sans carte bleue, pas d'essence pour faire les entretiens d'embauche. Pas d'internet, pas de télé et pas de fric pour en acheter une avant de longs mois. J'aurais pu me sentir écrasé mais ça allait. Et puis j'étais propriétaire. Cette baraque, je l'aménagerais de façon humaine.

Le poêle était presque éteint. Je sautai sur place afin de me réchauffer. Je soulevai le disque en fonte avec une pince et remis une grosse bûche. Je poussai pour la faire entrer. Le feu repartit de plus belle. Des étincelles oranges la léchaient par en dessous. Ça commençait à crépiter.

Je m'assis sur une chaise à côté du feu, enroulé dans ma couverture polaire. Quelque chose me turlupinaut depuis l'autre nuit. C'était le flash qui me restait en tête. J'attrapai mon carnet. Je dessinaï quelque chose. Minable. J'écrivis quelques mots dans la marge. Si seulement je pouvais y retourner et découvrir la suite. Les jours passaient, tous décevants, mais ce que j'avais vécu aux côtés du jeune garçon était hors norme. J'avais franchi la frontière d'un autre monde. Et je voulais y retourner. Absolument.

Seize degrés, bonne vibration. Je pénétrai avec lenteur dans mon bureau. Jolie lumière. Pas de bruit suspect, rien que de l'énergie positive. Je rêvais de cet instant depuis des années, j'en rêvais simplement. Maintenant il fallait être à la hauteur.

Je posai mes deux Bic. Les cahiers étaient devant moi. Il n'y avait plus qu'à. Je n'étais pas de taille à commencer un roman, il manquait l'idée principale. Je mis sur papier tout ce qui c'était passé depuis mon départ de Paris. Phrases courtes, objectives. Pas de style, pas de volonté particulière. Le but était de me laisser écrire. Rien que les événements qui m'avaient fait tomber dans ce trou.

Vers midi, je remontai dans la cuisine et épluchai mes légumes, courgettes, oignons. Les Charlotte à la peau rose. Je râpai un morceau de gruyère pour Jean, ouvris une boîte de thon. Je regrettai de ne pas avoir de citron sous la main, à mettre sur la liste. Je fis cuire les légumes dans une grande casserole et j'épluchai mes poires.

Des idées me vinrent encore. Des tournures de phrase. Je les laissai éclore, amusé. J'écrivais après le déjeuner, histoire de voir ce que je pouvais sortir. Je commençais à apprécier le silence. Et même la solitude.

Beurre, sel. Nuage de lait. J'étais devenu le pro de la purée. Moi je me servis les légumes sans les écraser. J'aimais bien manger liquide mais il y avait des limites à tout — elles s'étaient fait sentir ce matin quand j'avais eu à peine le temps de baisser mon slip au water. Je versai la compote dans une coupelle, y ajoutai une cuiller. Ma part, je la mangerais froide.

Je trouvais que je m'organisais bien, que je retombais sur mes pattes après avoir vécu une décennie où les jours s'étaient accumulés en pure perte. Maintenant certaines choses qui ne devaient pas avoir de sens en avaient un. Curieusement, là, dans ce trou, des réponses émergeaient tandis que d'autres, des questions qui me taraudaient, s'étaient évanouies. Je m'étais un peu trouvé. Ça commençait à me plaire, de sentir ça, d'être en phase avec moi-même. Tout n'était pas résolu. Il y avait le manque je fric. Mais dans l'ensemble, les choses évoluaient. Cette fois, je tenais le bon bout. La preuve, j'écrivais.

Une belle phrase m'était venue, entre deux poires bien mûres, que j'avais peur d'oublier. Alors, en descendant avec la purée dans une main et la compote dans l'autre, je m'arrêtai dans mon bureau pour la noter. Dix-sept degrés, chaleur constante. Que du beau. Je remis une bûche dans le poêle et je m'assis pour écrire. Je notai celle-là puis j'en notai d'autres. C'était merveilleux, les mots avaient un sens, ça se tenait !

Je restai longtemps à écrire. Le stylo glissait tout seul. Aucune appréhension. Je terminai mon paragraphe quand un coup sourd vint faire trembler la baraque entière. Ça se passait à l'étage du dessus. J'avais un mauvais pressentiment, j'attendais la suite, le Bic en l'air. Les coups recommencèrent un peu plus fort. Cinq ou six au total puis plus rien. Il n'y avait personne à l'étage et puis j'avais tout bouclé, une habitude de parisien.

Ça reprenait. C'étaient des raclements comme si on tirait les meubles à travers la pièce... J'étais sûr d'avoir fermé en haut, ce n'étaient pas des cambrioleurs. Je les imaginais mal faire passer le buffet de deux mètres sur trois par la porte d'entrée.

Le plus simple aurait été que je monte sur la pointe des pieds, que je voie, s'il y avait quelque chose à voir... Bien sûr que la maison était hantée. Ce n'était pas la première fois que j'entendais des coups. Et puis cette odeur en bas... Le suintement le long du mur... Ça me donnait la chair de poule.

Si c'était un fantôme, ça venait du côté de ma mère. Je ne connaissais rien du côté de mon père. Il avait dû se passer des trucs pas nets ici pour que la maison résonne à ce point. Je ne pouvais pas mener ma petite enquête puisqu'ils étaient tous morts en emportant leurs secrets. Mais c'étaient tous des salauds. Il n'y avait que ma mère d'honnête. Elle avait essayé de parler, de se libérer. Elle était morte prématurément. Elle me racontait des choses horribles et poilantes sur ses parents et ses grands-parents, quand on se serrait sur le canapé. C'était avant que papa ne parte, qu'il ne donne plus de nouvelles. Elle me berçait, me disait pourquoi on n'irait plus à Nuits. Le dernier été, on était partis précipitamment, tout le monde tirait une gueule...

Les autres étés, on ne partait pas. Ma mère, elle avait des accès de tristesse avec ses yeux qui languissaient. Elle n'avait pas trouvé l'homme de sa vie. Je sentais bien que ce n'était pas mon

père. Quand on était ensemble, elle et moi, on était heureux. Rien que tous les deux. Heureux. En grandissant tout se salissait et nous étions des roses, poussées sur un tas de fumier.

Les coups reprirent. C'était de plus en plus fort comme si une masse frappait le sol ou les murs. Alors je me barrai vite fait sans attendre la suite. J'allai à côté.

Je me réfugiai chez le vieux. J'étais tout tremblotant. La pièce était très sombre et sentait l'aigre. Je ne savais pas de quelle humeur il serait. Est-ce-que lui aussi il entendait les coups ? Cette fois il était réveillé, il avait l'air content de me voir.

« Bonjour, Jean !

– Ça va, mon fils ?

– Oui. Et vous, bien dormi ?

– Comme un bébé !

Il se rapprocha, la couverture traînait par terre.

– T'as apporté à manger ?

– Oui.

– C'est chaud ?

– C'est tiède, tenez.

Il me prit le bol des mains.

– Ça sent bon ! Comme celle de Katoucha ! »

J'essayais de le sonder même si ce n'était pas bien. Je lançai une question débile.

« Elle n'est pas là, Katoucha ?

– Katoucha ? Elle est morte !

– Ah. Je suis désolé... Pardon Jean. »

À voir ses yeux, c'était lui qui avait l'air désolé, comme s'il avait eu peur de me faire pleurer.

J'étais un con. Bien sûr qu'elle était morte. Il dit :

« Je sais plus en quelle année, en combien on est fiston ?

– 2016.

– Déjà ? Il écarquilla les yeux.

Mon dieu, se pouvait-il...

– C'était 1999 peut-être bien, enfin... Si c'était en 2000, je m'en souviendrais. Non, ça me dit rien. On est en combien, t'as dit ?

– 2016.

– Ça doit être ça. »

Je ne voulais pas savoir comment elle avait fini. Dévorée par ses chats. Pilée par un semi, mordue par un serpent, pitié pas ça ...

« Allez fiston, faut pas penser à ces choses tristes. »

Moi ça n'allait pas fort. J'avais laissé mon fantôme pour venir là, chez ce vieux dont la vie tenait à un fil. Je m'appuyai sur le bord d'une table et fermai les yeux. Je me sentais vraiment mal. Jean avait survécu, au fond il était bien plus résistant que moi. Moi j'étais un nul.

Il me fit sortir du brouillard. Il m'appelait. Il lapait sa compote.

Sur la table il y avait des couches de courrier, des prospectus sous cellophane, que des trucs à moitié pourris. Jean et moi, ce n'était qu'une question de temps. Cinq décennies nous séparaient... Le temps de faire de nous des étrangers, des fous, des squelettes... J'étais en sueur. Une sueur froide et malsaine, imprégnée de peur.

« Gamin ! Viens t'asseoir ! »

Je me laissai choir dans le fauteuil en face de lui. Je le regardai manger, il aimait la compote. Il se dépêchait.

« C'était une sacrée garce quand on s'est rencontrés.

– Ah oui ?

Je n'avais plus envie de parler.

– Elle avait pas froid aux yeux !

– Oui.

– Elle m'a passé la bague au doigt au bout de neuf mois. C'est elle qui m'a demandé en mariage.

– Ah !

Encore un truc que j'avais raté.

– Oui.

Je transpirais, lui il riait, il avait fini la compote.

– C'était la reine des desserts aux fruits, elle qui voulait pas grossir ! Avec le verger là-haut, c'était un cadeau pour nos dix ans de mariage. Après ça a dégénéré. Et toi gamin, tu es marié ?

– Non.

– Ah, t'as pas trouvé la bonne, c'est tout. Ça va venir !

Je ne disais rien. Il y avait tellement d'autres problèmes à régler avant celui-là.

– Allez, tire pas cette gueule-là, on dirait que t'as mon âge. Je t'en aurais bien présenté des gazelles, mais je connais plus personne.

Je comatais.

– T'en fais pas va, bientôt ce sera ton tour...

Après plusieurs tentatives, il s'extirpa du canapé.

– Attends, je vais te donner quelque chose. »

Il alla vers la cave. Je me levai et fis le tour de la pièce, une fois, deux fois... Articles de presse mis sous verre, diplômes... Je ne possédais rien de tout ça. Quand il revint, il me fourra un paquet froid dans les mains. Je serrai machinalement.

« Tiens gamin, c'est pour toi.

– Merci. »

Je remontai chez moi crevé. J'en avais plein de dos. Ça devait être les patates qui me pesaient sur l'estomac, un peu les coups aussi qui me souciaient. Je m'aidai de la rampe pour monter. Je regardai le paquet. C'était un pot de confiture avec une étiquette écrite au stylo plume. Il y avait marqué « Prune, 1995 ». Ça devait être immangeable. Mais comme ça venait du cœur, je ne voulus pas le jeter. Je posai le bocal sur le rebord de l'évier et partis me coucher.

Dans le salon, on n'entendait plus rien. C'était à croire que j'avais tout rêvé mais il me restait la peur pour me dire que non, que je n'étais pas cinglé. Je remis une bûche dans le feu et m'écroulai sur le lit. J'enlevai mes chaussures en les frottant l'une contre l'autre. Mes chaussettes puaiement, même en ayant les pieds gelés toute la journée. Je les laverais à la main et les ferais sécher devant le poêle.

Je reposais à présent sous les draps lourds. Je pensai vaguement à ce que j'avais à faire. Réparer le trou, aller au Leclerc pour les chauffages électriques. M'inscrire à Pôle Emploi, faire les démarches pour officialiser le changement d'adresse. J'y pensai comme à un avenir un peu flou, je pourrais encore me débîner quelques jours.

Et puis, sans transition, je me vis au volant de ma voiture, sur une départementale de campagne. Les bords de la route apparaissaient par intermittences à cause du brouillard. Je roulais tout confiant à une vitesse stable. Une biche passa, je la contournai sans problème. Ses sabots rasèrent le capot de la voiture sans que ça me fasse le moindre effet. La nuit devint toute noire et ma vitesse s'accéléra. Les bandes blanches défilaient à une vitesse folle et j'avais de plus en plus de mal à fixer un point.

Je me garai sur le bas-côté et mis le frein à main. Mes tempes bourdonnaient. Je descendis de voiture. Il faisait un soleil de plomb et je clignai des yeux. J'ouvris le coffre et en sortis un pack de bière. Je me dirigeai vers les bords d'un lac où d'autres jeunes attendaient. Ils devaient avoir dans la vingtaine et me hélèrent, ça voulait dire qu'on avait bien rendez-vous. Il y avait de grandes couvertures posées sur la berge boueuse. C'était une réunion entre copains. On se serrait la main, on buvait des coups. Certains riaient, d'autres parlaient fort. Je me voyais assis de dos. C'était marrant. Mon corps ouvrit une canette de 8.6 et commença à parler avec enthousiasme. Les autres levèrent leurs bières, disant des trucs incompréhensibles. Ils opinaient, ça leur plaisait ce que je racontais.

Je partis explorer les berges. C'était le lac qui m'attirait à cause de sa couleur. Je le trouvais beau comme ça, un peu sauvage, avec sa vase et ses têtards. Je fis les cent pas et je m'accroupis.

J'entendis un poisson, un gros plouf. Je trempai ma main dans l'eau, elle n'était pas froide, juste un peu trop verte. L'instant d'après, je dégringolai dans l'étang. Je m'enfonçai sous la surface, incapable de bouger bras et jambes.

C'était un des gars qui m'avait poussé. Les enfoirés, ils ne voulaient pas de moi ici ! C'étaient les mêmes qu'à Paris, toujours à faire leurs coups en douce. Ah, ils s'étaient bien foutus de ma gueule ! Dire que j'avais trinqué avec eux, le con !

Je demeurai sous l'eau, les yeux ouverts. Il y avait des choses fascinantes qui nageaient comme ces longues algues bleues. Ma rancœur avait disparue, je pensais même remercier ceux qui m'avaient balancé. Les poissons que j'avais entendus sauter passaient devant moi, d'autres me fuyaient. Ils étaient parfaitement ronds, je n'aurais jamais cru ça.

Maintenant que je m'enfonçais à une profondeur inquiétante, je voyais tout en haut, à la surface, des petits points de lumière. Certains allaient se fixer sur les algues, d'autres bougeaient dans tous les sens. Et puis j'ai continué de descendre pendant un certain temps jusqu'à ce que mes pieds touchent le fond. Je me mis debout sans effort, j'avais de l'eau aux chevilles. L'air autour de moi était sec et chaud. Je portai un bermuda kaki, une paire de tongs. J'étais torse nu et les oiseaux chantaient.

C'était bien la rive avec ses arbres. J'étais revenu au bon endroit. Mon cœur, je le sentais battre, battre... Un gros frêne prenait racine dans la glaise et ses branches immenses et tordues s'élevaient au-dessus de la rivière. Un bruit d'éclaboussures me fit tourner la tête.

Il remontait sur la berge. Il attendait quelqu'un. L'image que je m'étais faite de lui devint plus nette. Il devait avoir treize ans.

À quelques mètres de lui, une fille émergea des buissons. Elle était plus jeune et plus petite que lui. Dans les onze ans. Elle avait le nez rose et rond, des boucles châtain clair. Sa peau était blanche. Il n'y avait que ses yeux d'inquiets.

Autour d'eux c'était charmant, la rive, le pont et l'eau qui coulait, mis à part leur angoisse qui crevait les yeux. Et puis comme rien n'est venu, pas même le bout de ciel qui aurait dû leur

tomber sur la tête, le garçon se détendit et la fille aussi. Il devait être important, ce rendez-vous, pour qu'elle ose s'aventurer comme ça toute seule, et si jeune.

J'aurais voulu me rapprocher mais je n'osais pas. Si, par un geste maladroit, je trahissais ma présence, eux qui étaient déjà sur la défensive, ils disparaîtraient.

La fille sortit des buissons où elle était cachée. Elle avait des petites miches sous sa robe de coton. C'était beau de la voir comme ça au milieu de la verdure, avec tous ces oiseaux qui piaillaient et ces joncs qui poussaient. Il fit un pas vers elle et ils s'enlacèrent. Ses mains potelées se fermèrent sur sa nuque, ses ongles étaient sales. Je vis une barrette dans ses cheveux.

Je m'élançai vers eux, un peu gauche, pataugeant dans la rivière. Le garçon tourna la tête, tel un faune. Il regarda dans ma direction sans me voir – ses yeux étaient sauvages et tristes – mais comme probablement j'étais invisible, il retourna à sa dulcinée. Il posa la main sur ses cheveux et ils restèrent comme ça.

Moi je sanglotais. Je ne supporterais de les perdre encore une fois, car je savais n'être là que par l'intermédiaire d'une force extérieure. Je voulais les suivre... Je ne voulais plus du monde que j'avais quitté. Si je disais cela, si j'avais cette violence en moi, c'était que je commençais de partir. Je m'accrochai, j'écarquillai les yeux... Elle lui murmurait des choses, il palpait son dos...

Je fus projeté en arrière. J'atterris sur mon lit si fort que j'en eus la nausée. Ma peau, le contact avec les draps, tout me faisait atrocement souffrir. Il n'était pas question d'ouvrir ne serait-ce qu'un œil, je voulais les rejoindre le plus vite possible.

J'implorai la force qui m'avait fait entrer dans cet autre monde de m'y ramener. Après tout, elle l'avait bien fait deux fois. Elle pouvait le faire encore par amour pour moi, et même m'y laisser pour toujours. J'essayai de repartir, je me concentrai... Mais la force me boudait et mes efforts furent vains.

Je collai à la terre, désespérément, et ne fus pas exaucé. Maintenant que j'y étais retourné, dans cette autre dimension je pouvais le dire, c'était bien plus qu'un flash, c'était une apparition.

Allongé comme ça sur mon lit, j'étais devenu un exilé. J'avais perdu cet autre monde et je restais en proie à un manque terrible, pareil à une descente après une soirée bien arrosée. Je pouvais toujours attendre, je ne repartirais pas. Le passage... Il s'était refermé.

Ça avait commencé par un simple flash, trois jours plus tôt, deux brèves secondes qui avaient changé le cours de ma vie. Deux secondes, c'était le temps qu'il m'avait fallu pour générer une obsession. Ça avait recommencé cette nuit, alors que je ne m'y attendais pas. Un songe banal m'avait conduit jusqu'à la rive. Et je l'avais revu lui, le garçon et elle, sa concubine.

J'avais vécu ailleurs, laissant mon corps sur ce lit, étendu, inerte, pour évoluer dans une autre dimension. Il n'était pas question ici de la matière des rêves, insensée et légère, parfois effrayante. C'était encore bien plus intense que la vie elle-même. Je me repassais chaque seconde, chaque milliseconde... Tout était là, au chaud dans ma cervelle, et ça faisait déjà beaucoup de souvenirs. Je voulais repasser de l'autre côté et que ça dure...

Ce soir, je n'irais pas chez le vieux. D'ailleurs l'heure était largement passée même s'il ne devait guère s'en soucier. Quand il avait faim, il allait à la cave et puis fin des émissions. J'espérais, avec un peu de mauvaise conscience, qu'il aurait assez mangé ce midi, avec la soupe et les poires cuites. Après tout, avant moi, il s'était bien débrouillé. Vraiment je ne m'en sentais pas la force. Être ici, respirer et se savoir prisonnier...

J'étais trop perturbé pour lire, j'avais trop froid pour me lever. La nuit était encore noire, j'essayai de me rendormir. Je ne pensais qu'à cette apparition qui m'avait transformé. Complètement.

Je me réveillai au petit matin avec les poules. J'avais mal à la gorge. Le jour morose qui éclairait la fenêtre n'était pas beau à voir.... Ah vraiment, la lumière d'octobre n'incitait pas à se mettre debout et puis il me manquait des chaussettes propres. Je m'enroulai dans la couverture comme un pingouin et j'allai me passer un peu d'eau sur le visage dans la salle de bains.

J'allai remettre une bûche dans le poêle, les pieds gelés dans les chaussures. Après avoir retiré les cendres, le feu repartit et je lui trouvai une grande beauté. Je m'assis tout déphasé, comme le premier soir. Il faudrait que je me réhabitue à cette lumière, à ce froid, à cette solitude. J'avais connu le paradis, maintenant j'étais ici. Je bus mon café, sa chaleur fit du bien à ma gorge.

Je me rasai, me peignai avec mes doigts. Je retournai mon jean humide qui avait trempé la chaise. Je m'en foutais, je détestais ces chaises. Je les finirais en bois de chauffe ici à l'étage, une nuit où j'aurais trop la flemme de descendre chercher des bûches.

En vingt minutes mon intérieur fut propre. Moi, je sentais le moite et le fétide. Ça venait de mes cheveux. J'avais trop transpiré. Je n'y pouvais rien, ça venait aussi de quelque chose d'indéfini, quelque chose qui avait rapport avec ma vie et que je n'avais pas achevé. Je n'avais plus de cash pour aller en ville, pas question de brûler de l'essence pour rien. J'étais bel et bien bloqué ici. Je m'assis sur mon lit et pris un de mes carnets.

Je le refermai, tout ça n'était qu'un tas de conneries. C'était un autre qui avait écrit, qui était mort depuis longtemps. Je n'avais rien de mieux à raconter ? Cette vision dont j'étais le dépositaire était un point de départ. Alors comme je ne voulais rien oublier de l'apparition de la veille – dire qu'on était déjà le jour d'après – j'attrapai un papier et notai en vrac « *eau translucide, peau fine, pierres brunes et moussues, extrême blancheur de leurs yeux...* »

Je noircis deux pages. Ce n'était pas un début de roman, mais ça ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu ou lu, ni même connu. Comment l'expliquer ? On ne pouvait pas. L'intrigue amoureuse entre ces deux personnages encore enfants pouvait former la trame d'un roman. Et ce monde, si je ne pouvais pas y retourner, je pourrais au moins l'écrire, là, inspiré par la lumière froide. Pour me consoler.

Je voulais aller dans mon bureau pour mettre tout ça au propre, étaler mes petits morceaux griffonnés sur la longueur des deux tables, et peut-être les ordonner aussi. J'étais fin prêt lorsqu'un craquement retentit, puis un deuxième.

Maintenant j'avais perdu le fil et j'avais vraiment peur. Ça venait bien du dessous, plus question de l'éviter, Je descendis l'escalier en tremblant. Mon cœur battait, mes dents étaient serrées. Il y avait cette mauvaise odeur en bas... Voilà que j'étais revenu à mon point de

départ, à ce premier jour où, pétrifié, j'avais cru mourir. Il fallait que j'ouvre cette porte, celle de la chambre noire.

Je poussai la porte à deux doigts, risquai un œil. Du bois vermoulu étaient tombé, de la terre aussi. Il y avait aussi une couche de poussière qui datait de l'épisode précédent. Mais tout avait l'air normal. J'auscultai le plafond rapidement. Il y avait bien une déperdition de matière qui correspondait aux planches que j'avais installées. Là, au-dessus de ma tête, les poutres s'effritaient et le bois était pourri.

Quand je recevrais ma prochaine paye, je devrais trouver une solution bon marché, mais une solution quand même, sinon la baraque deviendrait mon tombeau. Tant pis pour le chauffage. J'étais bien emmerdé, surtout que je n'étais pas un pro du bricolage. En sortant, je marchai sur quelque chose de blanc dans la poussière. Je le ramassai, c'était la page d'un carnet, avec des mots tracés à la plume, l'encre était un peu passée. Trois colonnes de dates, de noms et de chiffres. Un patronyme était souligné de deux traits de plume, *05 février 1879, Molion, 5*. Je ne savais pas ce que ça voulait dire.

Je remontai dans la cuisine, soulagé de n'avoir rien découvert. Cette histoire de coups me filait la trouille et ce billet énigmatique qui tombait du plafond, tout cela me chiffonnait. Je pouvais aussi faire comme si je n'avais rien lu et jeter le papier dans l'œil unique du poêle. En attendant, je le rangeai dans un des tiroirs du buffet et allai éplucher mes patates. Je les mis à cuire dans deux casseroles. Il y en avait quatre pour Jean. J'avais honte de l'avoir abandonné. Il faudrait que j'aille chez lui après déjeuner, voir s'il n'était pas mort. Le bout de papier, on verrait ça plus tard.

D'un certain côté, ma vie était assez minable. Je me disais qu'un événement allait bien la faire rebondir. Mais, globalement, les événements qui changeaient une vie étaient assez rares. Je m'inquiétais un peu à cause des coups, je ne savais pas à quoi les attribuer. Je m'inquiétais aussi pour cette histoire de carte bancaire. Je toucherais à la fin du mois une alloc de neuf cent huit euros, la même depuis quatre mois, date à laquelle j'avais décroché de mon dernier boulot, le plus con et le plus insipide. Consultant stagiaire en informatique dans une boîte d'intérim – un comble pour un gars comme moi ! J'avais bien un paquet de fric, de beaux

billets pliés dans la doublure de mon sac à dos, mais je décidai de ne pas y toucher. C'était l'argent de la peur. Ma réserve de secours aussi. Je piquai mes patates, elles étaient à point.

Après le déjeuner, j'allai frapper chez Jean. C'était fermé à clé. Je rentrai chez moi en espérant qu'il allait bien. Je passai le reste de l'après-midi à faire du ménage dans les granges, à trier du bois. J'étais devenu un peu moins sensible au froid. Fallait dire que mes leggings à sept euros quatre-vingt-dix-neuf centimes tenaient leurs promesses.

Passé cinq heures, je rentrai dans mon bureau. Bonne vibration, dix-neuf degrés, le calme après la tempête. Je m'assis à ma table. J'écrivis le reste de l'après-midi pour résister au temps, pour montrer que moi aussi j'étais capable. Dans l'ensemble, j'étais plutôt mal barré, mais j'étais vivant et dans l'attente de jours meilleurs.

Je notai sur un papelerard tous les souvenirs de mon expérience dans l'autre monde, pour la revivre encore une fois. Je ne voulais rien oublier. Je fixai la fenêtre. Ah... si j'avais eu un chien... Et puis soudainement, j'eus envie de sortir.

Je fermai mon blouson. Ça caillait. Dans la cour au-dessus du toit, pas d'hirondelle. Je sortis par le portail, toujours pas de clé. La même impression de rue déserte. Et dans cette solitude qui m'avait tout l'air d'augurer la fin du monde, les pierres étaient des visages, elles formaient les joues des maisons et le dos bossu des granges qui bordaient la grande rue. Asymétrique. À certains endroits elles s'étaient éboulées, laissant voir une deuxième épaisseur de mur intact. À gauche, un figuier dépassait d'un jardin. À droite, un mur aveugle conduisait au canal. Par ma bouche, de la vapeur s'échappait... L'eau était si blanche qu'elle captait le regard.

Je m'assis sur un muret, en face de l'écluse. La maison était abandonnée. Une allée de peupliers était encadrée par deux saules plantés en retrait. Au bord, des iris se tendaient tout droit tandis que les fleurs de lilas se reflétaient dans l'eau.

Le soleil d'automne, lui, jouait avec mes yeux. Ses rayons faisaient apparaître des teintes qui m'affolaient car elles me rappelaient douloureusement l'apparition et sa lumière orange. Les saules frissonnants, les tuiles, le ventre argenté d'un poisson qui saute, une abeille dorée... C'était presque ça, sans l'être. Il y avait aussi tout ce jaune étalé par terre à cause des feuilles qui me rendaient fou.

Je regardais ça en silence, les mains sur les cuisses. Bien sûr que ça ressemblait à l'autre monde. Et tout en respirant, tout en me balançant comme les feuilles le faisaient au vent, je me demandais : pourrai-je retourner au bord de l'eau et les revoir ? L'idée était obsédante. Elle me faisait oublier tout le reste à tel point que par moments, j'avais l'impression d'être devenu quelqu'un d'autre. Depuis le flash, et surtout depuis que la vision était revenue, j'avais commencé de me transformer... Un homme nouveau était en train de naître, nourri de ces expériences. Un homme que je ne connaissais pas.

Et ça se produisait maintenant que j'étais réduit à vivre seul, sans fric, dans cette solitude profonde. Maintenant que je m'étais posé. C'était là sur ce caillou abrupt que je fleurissais. C'était encore plus beau parce que ça se produisait en retard, comme une chose impossible, et j'en comprenais tout l'enjeu. D'un point de vue humain, c'était une petite victoire.

La nuit était tombée, je rentrai à l'aveuglette. Les réverbères étaient en panne, il n'y avait pas d'étoiles. Je passai par le portail, remontai dans la cuisine et me fis cuire des pâtes. La part de Jean, je la laissai plus longtemps pour les ramollir. Je râpai du fromage et m'assis. L'air frais m'avait fait du bien.

Dans la soirée, je tentai une percée chez lui. Il y avait de la lumière. Je le trouvai dans sa pièce secrète derrière le rideau. Il était assis un stylo à la main, un livre dans l'autre. Il griffonnait dans la marge.

Je lui tendis le bol. Il avait l'air bien. Il s'évertuait à écrire, alors je le laissai tranquille. Mais quand ses yeux croisèrent mes yeux, je vis qu'il ne me reconnaissait pas. Il fallait dire adieu aux questions essentielles que je m'apprêtais à lui poser, car lui savait des choses que j'ignorais. Pourquoi ma mère ne parlait jamais de sa famille, pourquoi il y avait toujours eu un voile en elle, qu'elle ne voulait pas évoquer. Pourquoi tout le monde lui faisait la gueule et qu'elle n'essayait pas de se défendre ? Elle avait supportée patiemment, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus de ce monde.

Je m'assis en face de lui. S'il partait, je serais complètement seul... J'osai :

« Bonsoir Jean, les pâtes sont chaudes, goûtez.

– Merci gamin, c'est ici chez toi ?

– Non Jean, c'est chez vous.

– Ah bon ?

– Oui, ici en bas et à l'étage, vous êtes chez vous.

Lorsque je prononçais le mot « étage », ses yeux s'écarquillèrent, visiblement gagnés par la peur.

– Goûtez, c'est chaud.

Finalement, on ne s'en tirait pas si mal tous les deux. J'avais pris une cuiller. J'avais choisi des coquillettes qui s'attrapent facilement. Le vieux enfourna les pâtes à hauteur de sa bouche. J'étais habitué au bruit. Il soupira d'aise.

– Attends. Je vais te donner quelque chose. »

Il se balançà à plusieurs reprises, s’extirpa du canapé et disparut derrière le rideau. La porte de la cave s’ouvrit.

« Tiens gamin, c’est pour toi.

– Merci.

Il me fourra dans les mains un deuxième pot, couvert de poussière.

– Merci Jean, je vais vous laisser, vous avez l’air fatigué.

– Ah oui ?

– Oui, à demain.

– À demain !

Le vieux voulait peut-être qu’on parle, j’en avais moyennement envie. Je me retournai :

– Et demain, qu’est-ce que vous voudriez manger?

– Du chocolat.

– C’est entendu, je vous ferai une crème au chocolat.

– Chaude ?

– Chaude. Bonne nuit Jean.

– Salut, gamin. »

Je ne voulais pas rester plus longtemps au cas où son humeur changerait. J’avais une brusque envie de me balader à l’étage. Je regardai l’escalier qui menait à une porte fermée depuis quinze ans... Une autre fois peut-être. Je rentrai chez moi. Le jardin était étrangement calme, pas de coups dans les murs, pas d’odeur dans l’escalier, pas d’étoiles. Rien. La cuisine était allumée comme je l’avais laissée. Le silence partout était assourdissant. Je bus un verre d’eau et posai le pot de confiture à côté du premier, sur le rebord de l’évier. J’allai me coucher, j’étais rétamé.

Avant de m’endormir, je pensai à l’apparition. Je fermai les yeux et revis le rivage, d’abord le gros plan de la main telle qu’elle m’était apparue lors du premier flash, puis la rive, l’arbre – c’était un frêne – enfin sa main. Je souhaitai ardemment revoir leur baiser. J’avais à apprendre d’eux. Si j’avais eu ces visions, espacées de quelques jours, c’était qu’il y avait une raison.

Je me concentraï de toutes mes forces mais rien n'y fit. Ni cette nuit-là, ni celles qui suivirent. Souvent, lorsque je m'éveillais la nuit dans un sursaut, ou que je sentais l'aurore sur mon visage, je pensais à eux de toutes mes forces. J'essayais de me concentrer et de trouver ce passage donnant sur l'autre monde.

Malgré mes efforts et mon ardent désir, la vision ne revint pas. J'y pensai à chaque réveil, à chaque coucher. Et même pendant le jour, pris comme je l'étais par cette obsession.

Le lendemain, comme je l'avais promis à Jean, je cherchai dans un vieux carnet une recette de crème au chocolat. J'avais acheté à Lidl une tablette de noir pour mes petites fringales. Je la fis fondre dans une petite casserole et feuilletai le carnet. Je connaissais son histoire. Ma mère m'en avait fait le récit, elle qui venait dans cette maison depuis son enfance et qui avait connu « Mémé », une femme étrange au sourire froid, grande comme un cheval et muette comme une carpe. Elle consignait ses recettes dans des carnets écrits à la plume. C'était une sacrée cuisinière et une vraie garce.

Le chocolat ramolli, je savais faire. Je retirai la casserole du feu et continuai de lire les recettes qui mettaient l'eau à la bouche. J'avais tout trouvé sauf celle que je cherchais. Il n'y avait pas de table des matières évidemment, et je passai par le lapin chasseur, le coq au vin et la blanquette de veau aux champignons, les gougères au Beaufort avant de tomber sur la liqueur de groseilles et la limonade maison. Je tournai la page et lu « Bouillie bretonne ». Un feuillet s'échappa pour aller se glisser sous la cuisinière, mais je n'y fis pas attention. Je criai victoire, il fallait commencer par faire fondre le chocolat au bain-marie. J'étais trop fort.

Je liai le beurre avec la farine. Je domptai le lait avant qu'il ne s'échappe. Enfin je versai la crème brûlante dans quatre bols ébréchés.

Dans la même foulée j'aérai la chambre, me rasai et mis mon jean archi sec. Je fis cinquante pompes, lavai mes chaussettes et remontai du petit bois en plus des pommes de pin. Quand je trouvais un objet inutile, je le balançai par la fenêtre. Il venait grossir l'énorme tas dans le jardin, pile sous la fenêtre. En bref, je commençais à être chez moi.

Dans l'après-midi, je lui portai la crème. Je le trouvai recroquevillé dans son canapé. Je me demandai si pendant mon absence, il se levait seulement. Ses yeux étaient pleins de larmes. J'aurai voulu lui demander des choses, à propos de ma mère, du verger, mais le courage me

manquait. J'avais honte de moi, de mon égoïsme. Je voyais bien que ça n'allait pas fort. Quand je le regardais, je voyais une ombre.

Un jour qu'il était bien, il me parla de Katoucha, après une tasse de café. Il l'avait rencontrée pendant un reportage qu'il venait faire en Saxe. Il prenait des photos pour une édition de luxe qui devait paraître à Noël. Il venait voir son mari mais c'était elle qui avait ouvert. Elle lui avait montré le hangar, lui avait pris ses photos. Elle ondulait des hanches à chaque fois qu'elle passait devant lui. Ses dents étaient immenses. Sa jupe était serrée. Ils s'étaient revus lors des tirages. Son mari devait passer les prendre mais c'était elle qui était venue. Elle portait un rouge à lèvres carmin et un tailleur gris, le rouge faisait ressortir ses dents qui n'étaient pas vraiment blanches. Elle avait validé les photos. Il l'avait invitée à prendre un café, puis raccompagnée. Leur romance avait débuté sur le siège arrière d'une Audi des années soixante-dix. Six mois plus tard, ils s'enfuyaient pour Strasbourg puis Paris. Elle réglait les papiers du divorce par courrier. Le boulot retenait Jean sur Paris mais ils passaient leurs week-ends à la campagne, dans la maison de Nuits, leurs étés aussi. Par la suite, la boîte de Jean avait mis la clé sous la porte et leur situation avait dégénéré – les injures étaient les seuls mots d'allemand que Jean connaissait. La fin d'une idylle, surtout l'alcool et l'ennui. Ils s'étaient quand même mariés.

« Jean, comment est-elle morte ?

– Je ne sais pas.

Il reprit :

– On s'était disputés. Elle avait bu, comme chaque fois. Elle m'avait dit d'aller me faire foutre, alors j'ai pris la voiture. Je suis allé faire un tour à Montbard et je suis resté absent deux ou trois jours, le temps que ça se tasse. Elle avait besoin de ça pour se calmer. Quand je suis revenu, j'ai cru qu'elle dormait. Alors je suis venu ici, sur mon canapé, et j'ai pioncé comme un sonneur. Le Formule 1, c'était pas mon truc. Le matelas est toujours trop dur. C'était une sacrée garce tu sais. Le matin, j'ai voulu faire du café. Je ne l'entendais pas marcher à l'étage. J'ai eu peur qu'elle soit encore bourrée. J'ai marché sur la pointe des pieds et c'est là que je l'ai trouvée. Son corps était en travers de l'escalier. Ses jambes étaient brisées. Le dessous était tout rouge. Elle avait une grosseur à la base du cou. Je suis resté en bas comme un con, un jour, deux jours, trois. Je me rappelle que je pissais contre les murs. J'ai ouvert une boîte

pour me nourrir, j'ai bu l'eau de la cuve. Elle avait un goût de sang. C'est mon voisin qui nous a trouvés. Tous les vendredis soirs, on jouait aux tarots. Il a sonné. Comme je ne répondais pas, il est entré. Ensuite, ça a été les pompes funèbres. Je leur ai donné la robe bleue qu'elle portait la première fois. Avec ses escarpins blancs. Elle rentrait plus trop dedans. Je ne suis jamais retourné en haut. Son corps était tellement raide qu'ils se sont mis à trois pour la soulever, sa tête brinqueballait. Ses cheveux étaient déjà tout ternes C'était une autre. Trois jours. Quatre peut-être. Ils l'ont sanglée et emmenée, Katoucha. Après il y avait partout cette odeur aigre. Je ne me rappelle plus bien les dates et tout le reste. Ah, mon voisin, c'est monsieur Tissier qu'il s'appelait. Il est enterré dans le carré d'en face, une tombe en marbre clair. »

Jamais il n'avait autant parlé, il regardait dans le vide. Je me sentais ballot. Il dit :

« Allez, petit, faut pas être triste. On va se boire un petit coup à sa mémoire ! »

Je me demandais s'il allait sortir la gnôle de l'autre fois. Il fouilla sous le canapé et sortit la bouteille. Il versa deux larmes dans des bols crasseux et trinquait. J'osai :

« Et ma mère, vous l'avez connue ?

– Ta mère ? Une femme très bien, de beaux cheveux châtain. Katoucha en était jalouse...

– Et quoi d'autre ?

– Je commandais un vacherin pour l'anniversaire de Katoucha. Cerise, cassis et pralin. On le fêtait au mois d'août. Il y avait du champagne, de l'ombre sous les lilas, nos familles étaient réunies... Mais tu es qui, toi ?

– Asram, vous savez ? Vous avez connu ma mère, elle avait les cheveux châtain.

– Mais je me souviens pas de toi.

– J'étais le petit garçon.

– Ah, le petit garçon. Mais j'ai jamais eu de fils.

Ça recommençait, il mélangeait tout, dire que je n'avais même pas commencé avec mes questions !

– Vous savez pourquoi ma mère a cessé de venir à Nuits ?

Il s'arrêta, ça venait :

– Je les ai entendus une fois. Ils s'étaient cachés dans la ruelle, mais j'entendais tout. J'étais sur la terrasse, je fumais ma pipe. Cette belle femme lui parlait, elle le suppliait. Ça me rappelait Katoucha quand elle m'emmerdait...

– Et lui ?

– Lui ? Il avait le beau rôle. Moi j'ai jamais su faire ça. Elle me tenait par les couilles. Mais cette femme-là, elle avait pas le dessus. Je les entendais bien, elle lui posait plein de questions. Elle pleurait presque et lui il riait. Moi j'ai jamais eu le beau rôle.

– Ils se disputaient à propos de quoi ?

– Me rappelle plus, tu penses. T'étais même pas né toi.

– Si, j'avais huit ans. Vous me donniez des petites voitures.

– Mais qui sont tes parents ?

– La belle femme était ma mère. Que disait-elle à l'homme ?

– il était question de coups de fil qu'il recevait tout le temps. Elle lui disait d'être honnête, d'avouer qu'il avait une maîtresse. Après j'ai entendu une claque, puis des sanglots. Et puis plus rien. Mais t'es qui toi ?

– Le fils du couple que vous avez entendu. Je suis Asram.

– Ah, la salope, elle était jalouse comme une tigresse ! La salope !

Il frappa avec sa canne.

– Le ciel protège les êtres d'habitude !

Il se mit à hurler et à frapper encore plus fort avec sa canne. Il répétait :

– Le ciel protège les êtres d'habitude ! Il les protège ! »

Je ne pus le supporter. Je jetai un coup d'œil vers l'escalier, une autre fois peut-être. J'entendais les coups frappés par Jean. Je repensai à l'esprit frappeur, mais ces coups-là venaient vraiment de chez moi... J'aurais tant aimé.

Je traversai la ruelle. La colère montait en moi. Je haïssais mon père et ce que le vieux m'avait dit était du poison. Je me cognai la tête comme un con. J'étais à la même place que ma mère quand elle l'avait supplié et qu'elle s'était pris une baffe. Un jour il l'avait fait devant moi, il se croyait tout permis, parce que j'étais assis par terre et que je jouais avec mon petit couteau, on rentrait de promenade et j'épluchais des châtaignes. J'ai entendu la gifle. Je me suis retourné et je le lui ai planté dans la cuisse. La lame l'a à peine entaillé à cause du jean. Il a

glapi et je l'ai mordu jusqu'au sang. Il avait les marques, ce con. Mes dents me faisaient mal mais je n'ai rien dit. Je souffrais trop pour ma mère, je regrettais de ne pas avoir eu la force de lui arracher un morceau de chair. Après il n'a plus recommencé en ma présence. Mais les yeux de ma mère s'étaient ternis. Elle marchait à pas feutrés dans la maison, même quand il n'était pas là. On s'asseyait et on faisait les devoirs. Elle m'expliquait mes maths parce que j'étais nul. Elle ne s'énervait pas, elle supportait, c'est tout. Après elle me préparait à manger, elle me gâtait pour pallier le fait que mon père soit un connard, pour que je souffre moins qu'elle. Et puis comme ça, par glissements successifs, la vie à trois est devenue notre vie à deux.

Le samedi, quand il ne rentrait pas, on allait au parc. On marchait sous les grands hêtres. On passait devant la statue de Diane, on allait s'asseoir en face de la pièce d'eau et on regardait les cygnes. Elle m'achetait un palmier et je leur jetais les miettes. Lui, il venait de temps en temps pour changer d'affaires et me dire trois phrases. Il m'interrogeait sur mes notes. Un jour, on n'entendit plus sa clé dans la serrure.

Ma mère m'inscrivit dans un collège privé, beaucoup trop bien pour moi. C'était pour me pousser, qu'elle disait. Moi je lisais Céline sous la table, parce que la prof, elle ne jurait que par Flaubert. Je ne savais pas où elle trouvait l'argent, mon père ne nous donnait pas un sou, mais j'avais compris qu'il se passait certaines magouilles concernant la vente de la maison de Nuits. Mon père lui, avait disparu pour de bon.

Je trouvai la sortie et traversai le jardin. En poussant la porte, j'écoutai, pas de bruit, pas d'odeur. Je bus un verre d'eau et allai me coucher. Tant pis pour la soupe. Le pauvre vieux, voilà que j'étais cinglé moi aussi. Ça allait vite ces choses-là. Je tournai la tête et vis au radio-réveil qu'il n'était que vingt-et-une heures. Le froid me gagnait, il fallait que je me lève, que je mette une bûche dans le poêle, que je fasse la soupe de Jean. Je lui avais promis, il n'était pas responsable de la connerie de mon père. Il fallait que je me lève mais au lieu de ça, je restai tout habillé sur mon lit et la torpeur m'envahit, le froid aussi. Je me glissai sous les draps lourds. Mon cœur battait toujours à cause de la colère, du regret de ne pas pouvoir lui coller mon poing dans la gueule, pour elle, pour ma mère. Parce qu'elle m'avait tout donné, et que j'avais moins souffert qu'elle.

J'abandonnai ces plans de vengeance périmés et je me réfugiai dans le sommeil. La nuit était bien noire et sans lune. Au moment de sombrer, j'emportai avec moi l'émerveillement causé par la vision, son odeur et ses rives. Par habitude, je fis le souhait d'y être transporté, c'était devenu ma prière du soir.

Le lendemain, on était samedi. Il faisait un temps de chien. Plus que deux jours avant la fin du mois et j'étais sauvé. Après avoir recensé toutes les parties du corps qui me faisaient mal à cause de l'humidité, je me levai et préparai ma liste de courses. C'était pour Jean que je le faisais, pour moi aussi. J'irais voir le prix des chauffages électriques et celui des télévisions, même si je ne pouvais pas m'en payer une pour l'instant.

La journée se résuma à pas grand-chose : soupe pour Jean avec les dernières patates, thon pour moi, ménage, peur de l'esprit frappeur, peur du noir, forte envie que la vision revienne. Trois de mes carnets lus dans le bureau, enroulé dans la couverture. J'avais collé ma chaise contre le poêle, mais ça ne suffisait plus. En allant me pieuter, les planches avaient craqué. Il fallait que je me dépêche de réparer ça, sinon je passerais au travers.

Le dimanche ne fut pas mieux.

Lundi, je fonçai chez Lidl après un bol de café fumant. Je me tapai incognito un pain au chocolat. Dans mon caddie, patates, carottes, courgettes pour changer des poireaux. Je tournai autour d'un potimarron sans le prendre, il avait l'air dangereux, voire toxique. Plusieurs boîtes de thon, deux paquets de café « douceur du matin » pour varier. Du citron pour ma gorge. Pain, brioche, et papier-cul. Je me demandais s'il ne fallait pas que j'en prenne pour Jean. Je suis allé voir les arrivages, je rêvai de pulls et de chaussettes chaudes, d'un pyjama aussi. C'était des paniers à chats, des robots ménagers et des moules en silicone. Je dégotai une boîte de petits pois, des œufs et du beurre bio, trois tablettes de chocolat, du lait. Ça faisait quarante-huit euros et dix-neuf centimes à la caisse. Je priai pour que ma carte fonctionne. « Désolé monsieur, votre carte... ». Ça passait.

J'ai tout foutu dans le coffre et je suis reparti direction Leclerc. J'ai lancé une machine et je me suis planté dans le rayon des télévisions, à regarder toutes ces images qui me manquaient. À la place, je me suis acheté le journal. Les images, c'étaient toutes les mêmes, avec des différences de teintes.

J'allai voir les cafetières et les chauffages d'appoint. Je laissai tomber la cafetière. À la place, je pouvais me payer deux soufflants électriques comme dans mes rêves, un dans ma chambre, un dans la cuisine pour quand je mangeais. Je mis les deux cartons à quatorze euros quatre-vingt-dix-neuf centimes dans mon caddie et changeai d'allée. En passant dans le rayon pâtisserie, je me retapai deux pains au chocolat à l'œil. J'avais failli oublier. Je pris pour Jean un ballotin de chocolats. Le vendeur était un mec, impossible de lui fait bourrer la boîte.

Je passai à la caisse. Ça devait bientôt être l'heure de l'essorage. Les deux chauffages, le ballotin et la ramette de papier blanc, un paquet de chips et un poulet rôti, ça faisait quatre-vingt-neuf euros et quatre-vingt-dix-sept centimes. Le caissier était un vieux. Pas un regard. Je roulai mon caddie dans la galerie marchande à la vitesse d'un caniche, mon linge essorait. Je me suis assis sur le banc à côté des toilettes, les portes claquaient sans arrêt. Je dépliai la une, ça sentait la pisse. Un peu le savon aussi. Il n'y avait rien de nouveau depuis que j'avais quitté ce monde. Dans un petit moment j'officialiserais ma venue. Ça me prendrait un jour ou deux pour faire les démarches à la Poste, à Pôle Emploi, aux impôts, à la sécu, à la banque. J'en oublierais dans le tas. Deux coups de fil pour l'eau et l'électricité, c'était pas bien compliqué. Je détestais les démarches : c'était une pure perte de temps.

Je regardais mon linge, le tambour allait tellement vite que tout était blanc. Je pliai et dépliai la une. Enfin la machine fit un tac, je remis mes fringues dans les sacs à dos et les chargeai dans ma voiture. Il fallait aussi que je passe à Weldom, que je me renseigne pour le trou.

Je me garai sur le parking à côté de la porte d'entrée. Ça caillait. Le vendeur, mises à part les fiches techniques, il ne s'y connaissait pas du tout. Il fallait que j'y retourne samedi, que je parle à l'expert. Ce matin, toute la structure avait grincé quand j'étais passé dessus.

En rentrant, je fis cuire les courgettes pour Jean. Je moulinai les pommes de terre. Je lui portai une soupe épaisse avant de déjeuner. Quant à moi, les trois pains au chocolat m'avaient calé. J'avais maigri, mon jean dégringolait. Il était silencieux, il avait un gros bleu à côté de l'œil, le nez violet. Il ne me répondait pas. J'étais à deux doigts d'appeler les secours, mais il s'est assoupi. À côté de lui, la bouteille de gnôle était vide. Je montai.

L'escalier donnait directement dans la salle à manger. En face des grandes fenêtres donnant sur le jardin, une porte d'entrée ouvrait côté rue, comme chez moi. Le salon était une pièce carrée, avec un piano de bois clair, une guitare sèche. Deux bibliothèques abritaient la

collection de petites voitures. J'en fourrai une poignée dans ma poche. Ce n'était pas vraiment du vol. Un chemisier traînait sur le dossier d'une chaise.

Je butai sur quelque chose. Je me baissai, c'était une mâchoire de chat. Je passai dans le bureau. Des tas de papiers attendaient. La dernière pièce était la cuisine. Les chaises étaient renversées, des tessons de bouteille jonchaient le sol. Ça craquait, des bris d'assiettes se mêlaient aux tessons, recouvraient le lino jaune. Des boîtes de médicaments avaient été vidées. Je refis le tour des pièces, à l'exception de la chambre à coucher. Je cherchais de la vie. Je descendis l'escalier en sautant les quatre dernières marches qui avaient porté son corps. Quatre jours. C'était forcément les dernières, je m'en persuadais.

D'autres lundis se répétèrent et d'autres mardis. Ma garde-robe contenait à présent cinq paires de chaussettes taille quarante-trois cent pour cent coton, un lot de deux débardeurs gris clair. J'avais aussi fait l'acquisition d'un rasoir et d'une brosse à dents électrique à la marque imprononçable – trop de s et de c mis bout à bout. Le soir, je passais quatre bonnes minutes devant la glace de la cuisine à broser mes incisives de haut en bas et puis je la reposais sur son support électrique. Je me faisais des sourires. Pensée intense et passionnée pour l'apparition avant de dormir. En vain.

Jean, parfois, ça n'allait pas. Je le forçais à boire. Je lui lavais sa tasse. Il était raide dingue de la crème au chocolat, je lui en faisais de petites quantités pour ne pas l'incommoder. Après je lui lavais les mains. Quand il ne mangeait pas, il dormait. De temps en temps il faisait un tour dans son jardin.

Je repartais le soir avec un pot de confiture vieux de quinze ans, « C'est pour ton petit déjeuner », qu'il disait. Il avait l'air heureux. Comme le pot était une offrande, je n'avais pas le cœur de le jeter. Je l'alignais sur le rebord de la fenêtre à côté des autres, il y en avait dix-huit. Ça me faisait deux rangées de neuf. Au vingtième, je les poserais ailleurs. En les regardant, j'appris que la prune et la pomme ne pourrissaient pas de la même façon, que le coing se décomposait en petites boules tandis que la poire se parait d'un beau vert clair, uniforme et lisse.

Malgré mon obsession et mon envie, la vision ne revint pas.

Et puis la routine s'installa, faite de soupes et d'économies, de boîtes de thon et de café fumant. De tentatives stylistiques, de promenades au canal – je regardais les feuilles tomber, je comptais les jaunes différents –, de couvertures épaisses, de chaussettes lavées dans le lavabo. Mes cheveux avaient beaucoup poussé. Je les avais épais et noirs, comme mon père. Le midi, on déjeunait ensemble, on trempait notre pain dans la soupe. On parlait.

Je passais le reste de l'après-midi à écrire dans mon bureau. À force de ranger, j'avais mis la main sur des cartons de livres. C'était ma mère qui les avait apportés. Quand je ne pouvais pas capter de station, je lisais le journal. J'étais allé à la poste, pour faire mon changement d'adresse, à pôle-emploi aussi – « Mais oui, bien sûr, j'étais en recherche active de postes, d'ailleurs je ne faisais que ça, muni d'un C.V. récent. » J'avais peur qu'ils me coupent les vivres. Je m'étais aussi occupé de l'eau et de l'électricité. Sans plus. Les démarches, ça n'était pas mon truc. L'esprit frappeur me fichait la paix. Je n'étais pas retourné dans la chambre noire. Mon quotidien s'était nettement amélioré grâce aux deux chauffages. Quand la température descendait en dessous de zéro, j'en branchais un chez Jean pendant qu'on mangeait. C'était un luxe.

L'apparition, je n'en parlais pas. D'ailleurs qui m'aurait cru si j'en avais parlé ? J'avais écrit là-dessus tout ce qu'il y avait à dire. Que je voulais y retourner aussi. Cette vision, je la trimbalais partout avec moi. Alors, à défaut de vivre la suite, je me repassais chaque détail, je connaissais tout, milliseconde par milliseconde. J'y pensais le soir avant de m'endormir ou le matin avant de m'éveiller complètement.

Et puis, il y avait le trou. J'avais beau avoir maigri, les planches grinçaient quand je passais dessus. Parfois, pendant plusieurs jours je n'y pensais pas. J'étais ailleurs, absorbé par les conditions de ma nouvelle vie, par Jean, par cette apparition et par une idée que je voulais écrire. Mais ces derniers temps, ça s'était affaïssé quand même. Alors je m'étais promis d'y aller, à Weldom, et puis j'avais repoussé.

C'est comme ça qu'on est arrivé en plein mois de novembre sans que je m'en sois occupé, le dix-neuf exactement. Je me souviens de la date parce que deux choses arrivèrent. D'abord, l'esprit frappeur vint me rendre une petite visite. Comme j'étais à court de bois, j'étais descendu en chercher dans une grange. J'avais pris deux belles bûches et j'étais reparti. C'est là que l'esprit frappeur s'était manifesté. Par de grands coups. Les lumières étaient éteintes sauf dans la cuisine. Et puis les coups s'arrêtèrent comme par magie. J'avais posé mes bûches, histoire de le voir enfin, l'esprit frappeur, glisser d'une pièce à l'autre. Il n'y avait rien.

Ensuite, vers le soir, j'avais été faire une sieste. J'avais posé le pied sur la planche et elle avait cédé sous mon poids. J'avais failli y rester. J'avais la jambe meurtrie et le pantalon abîmé. Je m'étais dit, « Petit con, tu as eu que ce que tu mérites ! ». Alors j'y allai le samedi, à Weldom. L'expert était là, je lui expliquai mon problème. Je n'étais pas très cohérent. Il me fit répéter certains trucs. Ma belle écorchure au mollet gauche me faisait souffrir. Le mec me parlait avec ses mains, moi je notais tout sur un papier, il devait me prendre pour un débile :

« Mais vous voulez mettre combien ?

– Le moins possible.

– Ah bon ?

– Oui, le moins possible.

– Possible que ça ne tienne pas.

– Vous croyez ?

– Ben si vous me dites que le plafond du dessous s'effrite, faudrait faire venir des artisans qu'ils fassent un devis. Faudrait changer les poutres. Ça doit être pourri là-dedans. Vous savez, quand y a un trou quelque part, c'est qu'y en a d'autres ailleurs. C'est l'ensemble du plancher qui ne tient plus, vous comprenez ? »

Il finissait chaque phrase par « Vous comprenez ce que je dis ? »

Merde, faudrait que je mette de côté.

« Et sinon, pour une réparation temporaire ?

– Dans ces cas-là, faudrait que vous étayiez avec des tasseaux, mais attention ! Faut que ce soit bien fait, sinon... Ouais, ça peut le faire.

– Combien ?

– Combien de temps ?

– Oui.

- Six mois au plus, après ça risque d’être dangereux.
- Ok, va pour les tasseaux.
- Faut que vous étayiez par en dessous.
- Ah?
- Sinon ça ne tiendra pas. Vous avez un échafaudage ?
- Euh oui.
- Ben alors, ça devrait le faire.
- Ok... faut que j’aïlle où maintenant ?
- Au rayon bois. »

Je déchargeai les tasseaux dans le salon dans l’intention de m’y mettre tout de suite. Je me penchai au bord du trou, il s’était encore agrandi, pas étonnant que la planche ait cédé. Je pris la dimension du trou et comptai quarante centimètres en plus comme il m’avait dit. Il était sympa le mec et même compatissant.

Bon, ce n’était pas ce soir que je m’y mettrais, d’autant qu’il y avait ce nouveau problème de l’échafaudage. J’aurais tout le temps de m’en occuper demain. Je mis la planche au-dessus du trou. C’était déjà plus stable. Je voyais les tasseaux et la scie neuve à chaque fois que je passais. Il faudrait que je m’y colle même si j’avais maigri.

On avait encore perdu de la lumière. Surtout l'après-midi, le jour ne se levait plus. Les branches des hêtres étaient noires, on n'entendait pas d'oiseaux. Je continuais à écrire dans mon bureau. J'avais descendu des bougies pour la lumière. Pour les chauffages, je ne branchais que le soir.

Je m'asseyais en face des fenêtres. Je cherchais toujours en moi, je descendais... Parfois Jean était ailleurs, ça durait un ou deux jours. Je m'adaptais, restais dans le silence, lui aussi l'était. J'avais terminé la lecture des carnets. Maintenant j'écrivais les impressions de mon enfance. Je noircissais des pages. Les plus mauvaises, je les jetais dans le poêle. Le papier brûlait vite. Il aurait fallu que je commence par quelque chose de concret, mais sur quoi m'appuyer ? Je m'arrêtais vers les cinq heures, quand la nuit était complète. Parfois avant. Je soufflais les bougies. Je mettais un peu d'ordre dans mes feuilles, je terminais mon thé, il était froid.

À l'approche des fêtes, je fis un saut au Leclerc. J'avais besoin d'essence et j'en profitai pour faire une machine. Les gens roulaient des caddies bourrés. À Paris, je fêtai Noël sur mon canapé, je bouffai des pistaches. Maintenant je gardais des sous chaque mois pour faire réparer le trou, parce que mon séjour avait tout l'air de se prolonger... Les croquettes pour animaux étaient en promotion. Une bonne femme passa devant moi, elle en prit trois sacs, alors je me décidai. Le deuxième était à moitié prix.

Noël arriva. Une nuit glaciale, très peu dormi. Je vins chez Jean comme d'habitude. Pour lui tous les jours étaient pareils, il était bloqué ici. Je lui servis une soupe avec une petite bûche aux marrons, achetée en même temps que les croquettes. Il était content. Il ne demanda pas pourquoi. Je me promis de faire mieux pour le jour de l'an, histoire qu'on fête la nouvelle année ensemble. On se marrait bien quand il était lucide. Aller le voir, parfois ça me rendait triste.

À force d'écrire pendant des heures, je tenais enfin quelque chose. Le début d'un style, une influence... J'aimais ça. J'avais besoin d'écrire, de me retrouver chaque jour, seul à ma table, pour devenir cet autre qui était mieux que moi.

Je vivais en retrait du monde et ça m'avait changé. L'apparition aussi y avait contribué. Je faisais attention à chacun de mes gestes, avant de m'endormir ou quand je me réveillais. Des fois que ça revienne... Parfois je riais tout seul. La nuit, je pensais au flash.

J'avais à nouveau rencontré monsieur Chouette. Il venait rendre visite à Jean de temps en temps. Je leur faisais du café, Jean sortait la gnôle, à croire qu'il avait des bouteilles cachées ailleurs que dans sa cave. D'autres vieux venaient aussi. À présent, je connaissais cinq de mes voisins. Ah ! Si j'avais eu un chien...

Pour le repas du premier de l'an, je repassai au Leclerc. Je cherchai juste un truc original qui nous change des soupes. À force de flâner dans les rayons, je dégotai des écrevisses. Elles étaient à cinquante pour cent. J'attrapai un filet de citron et deux pains complets. Les blinis, je pourrais les réchauffer à la poêle. Il y avait beaucoup de monde en caisse. Ensuite je repartis direction Joigny, c'était là-bas qu'était le refuge.

À cause de toute cette queue à la caisse, je faillis arriver trop tard. Le 31, ils fermaient à dix-sept heures. La bonne femme était un peu pressée, pas très aimable :

« C'est pour un don ?

– Non.

– Vous voulez quoi ?

– Un chien

– Un chiot ?

Elle avait mal compris.

– Non, un chien.

– Quelle race monsieur ?

– Labrador ?

– On n'en a pas.

La bonne femme n'était pas très causante, je la retardais.

- Pour un labrador, laissez vos coordonnées, on vous appellera.
- Non, je vais faire un tour.
- On ferme dans vingt minutes.
- Je sais. »

Je fis un tour et regardai ceux qui se trouvaient dans les cages. Ils s’approchaient de moi quand je passai. Il y en avait un particulièrement moche, bancal, de couleur fauve. Lui, il n’aboyait pas. Ses yeux étaient noirs, comme éteints. Il bavait.

« Et ça, c’est quoi ?

- Un boxer croisé avec qe’q’ chose.
- Curieux, comme mélange.
- Personne n’en veut !
- Il est très moche.
- Passé sous une voiture ! Fracture du bassin. Prenez pas celui-là, il boitera toute sa vie.
- Quel âge ?
- Dans les cinq ans.
- Il boite beaucoup ?
- Assez pour que personne n’en veuille. On ferme dans dix minutes.

Je m’agenouillai. Il y avait un beau terrier dans le box d’à côté.

- Il sera piqué.
- Qui ?
- La mocheté.
- Pourquoi ?
- Ça lui fera trois ans de refuge lundi, c’est cuit.
- Je vais le prendre. »

Le chien eut l’air de comprendre, il se rapprocha de moi. J’approchai ma main et il la renifla. Ses oreilles pendaient comme deux feuilles molles. La bonne femme, elle se rua sur le clébard, l’attacha et me donna une laisse. Ensuite elle se précipita à son bureau, posa son gros cul sur la chaise. Ça fit pouf... Elle devait avoir un rancard. Moi j’avais tout mon temps.

Lui, il s’assit sans me quitter des yeux.

« Je vous le laisse pour soixante euros parce que franchement vous m'évitez une euthanasie. Vous avez vos papiers ? »

Je tirai l'autre chaise avec lenteur. Le chien suivait déjà mes gestes. Elle fronça les sourcils, je dois dire que ça m'amusait. Je sortis de mes poches ma carte d'identité, mon relevé de Pôle Emploi et un papier qu'ils m'avaient donné à EDF. Une veine que j'y sois passé. Elle se jeta dessus et remplit le formulaire à ma place.

« Signez.

Je signai.

– Vous réglez comment ? »

Je sortis un billet tout neuf et je le dépliai. Il venait de ma cagnotte secrète, dans la doublure de mon sac à dos, celle qui m'avait valu d'atterrir ici, en dernier recours.

« Pas de monnaie ? »

Dans l'histoire, je gagnai quarante euros, l'équivalent d'une semaine de courses. Ses joues étaient toutes rouges, pourtant elle n'avait rien bu. Enfin, pas devant moi. Elle devait être vraiment en retard.

« Au revoir.

– Au revoir. »

Je n'avais jamais tenu de laisse mais le toutou me suivait comme une ombre. Elle lui écrasa presque le cul en fermant le rideau de fer. Je la fusillai du regard. C'était mon chien, non ? On ne s'est même pas salués.

Il s'aplatit sur la banquette arrière et je le ramenai jusqu'à Nuits. De temps en temps je jetai un coup d'œil dans le rétro. On n'entendait rien. Même pas sa respiration. En arrivant, je le lâchai dans le jardin. Il flaira une piste, puis une autre. Osa trois gouttes. Trotta vers moi. Je lui tendis mes mains qu'il renifla. Son pelage était orange et noir, sa face tout aplatie.

Je lui montrai la maison. Il me regardait de temps en temps pour voir s'il méritait une raclée. Il gratta à la porte de la chambre noire. Je le poussai un peu.

Je l'appelai Cortex. C'était venu naturellement, à cause des petites zébrures qui parcouraient son dos et qui me faisaient penser à des terminaisons nerveuses.

Je lui mis une gamelle d'eau et un bol de croquettes en bas de l'escalier. Il me faisait confiance alors qu'on se connaissait à peine. J'allai le promener entre chien et loup, avec la laisse. Il avait besoin de faire trois gouttes encore.

Quand j'ouvris les yeux, je vis de la lumière blanche. Des grains de poussière dansaient dans l'air, ils tournaient sans se poser. Des rais tombaient sur mes paupières. Des ombres dansaient dans le silence. Je les laissai glisser sans les retenir. Je rassemblai mes esprits. Le réveillon du trente-et-un passé à écouter la radio, la balade d'hier... On était le premier janvier.

Pas de courrier, pas de fric, Cortex. La lumière et la solitude étaient plus intenses que d'habitude. Je m'assis dans mon lit, j'avais bavé. Il était neuf heures, on avait changé d'année, Cortex grattait.

En moi ce creux, ce vide... je n'avais rien commencé, rien fini.

On a poussé jusqu'au canal, on a flâné le long de la rive. La zébrure de son dos dansait dans le soleil blafard. J'ai trouvé un morceau de bois, je le lui ai lancé et puis on s'est promenés jusqu'à Cry. On a continué jusqu'à ce que le soleil se lève sur les berges. Ça se voyait aux reflets sur l'eau qui devenaient orange. Le héron était là aussi. Cortex trottaient en amont. Il flaira une piste puis une autre. La brume se dissipait. On a continué jusqu'à ce qu'il ralentisse la cadence. Moi je n'avais pas froid, le vent me faisait du bien aux joues. Je me souvenais d'autres Noël qui s'étaient déroulés avec des tables abondamment garnies. Beaucoup de lumière, les odeurs emplissaient l'appartement... j'étais en chaussettes. Toutes ces choses, je n'avais jamais pu me les payer ensuite. Pas le courage...

Cortex se promenait avec la truffe au ras du sol. Il marqua une pause et se retourna, je devais traîner à son goût.

On resta deux bonnes heures à arpenter les berges, l'eau me fascinait. La nouvelle année était là, je regardais pour voir si quelque chose était différent. Ma mère me manquait. Mon père aussi. Je me souvenais quand nous formions une famille, ça avait passé vite. Aujourd'hui ma mère n'était plus là, mon père non plus. Bien que je l'imagine vivant, ce qui n'était peut-être pas le cas. Dans sa nouvelle vie, qui savait qu'il avait eu un fils ?

Je fis quelques ricochets et Cortex aboya. Mon ventre gargouillait, il était temps de rentrer. Pourtant je m'attardai sur ces berges, elles étaient belles, simples, lumineuses. Du givre était posé sur les herbes hautes. Qu'est-ce qui rendait la vie si compliquée et les êtres si malfaisants ?

En rentrant j'allai voir Jean. Il faisait les cent pas dans son jardin et sur sa terrasse, il arrachait des feuilles racornies d'hortensia. Il n'avait pas de manteau.

« Jean, mon ami, ça va ?

– Mais oui.

– Quoi de neuf ce matin ?

– Vous êtes qui déjà ?

– Votre voisin, Asram.

– Asram ?

– Oui, votre voisin, vous savez ? Je suis arrivé hier.

– C'est vrai, ça ?

– Oui.

– Gamin, vos cheveux ont trop poussé, c'est pas règlementaire...

– C'est parce que je suis une fille, madame...

– Petit con ! »

Sur la terrasse :

« Jean, on a changé d'année.

– Déjà ?

– Oui.

– Mais en quelle année on était ?

– C'est pas la peine de vous en souvenir, c'est déjà passé.

– Ah bon ?

– On est en 2017.

– 2017, 2017.

– C'est pas grave, je vous le redirai.

– Petit con ! »

Il me jeta une poignée de feuilles.

« Jean, Jean...

– Pourquoi tu me casses les oreilles ?

– Jean, ne vous endormez pas.

– Ah la saleté !

– On déjeune ensemble aujourd’hui.

– T’es pas ma fiancée, que je sache ?

– Non, mais je vous aime...

– Allez, va jouer.

– Jean, je voudrais déjeuner avec vous.

– Tu sais que tu m’emmerdes ?

– Je sais.

– Tu sais ce qu’on dit ?

– Non.

– Tu bouffes, tu bouffes pas, tu crèves quand même !

– Alors je viendrai avant qu’on crève, vers midi.

– À tout à l’heure, gamin.

– Salut, Jean. »

Je préparai tout, je voulais que ça ait l'air d'un vrai repas, qu'on le partage. Je trouvai une nappe pas trop moche. Je coupai le pain, sortis le Chablis, préparai les écrevisses. Cortex me suivait sans rien dire. On n'était pas encore habitués l'un à l'autre. Je n'étais pas seul quand je le regardais, mais dans mon âme, un creux, un vide...

Je posai les plats sur la table basse derrière le rideau. J'étais heureux de lui offrir un vrai repas de fête, avec une nappe, avec quelqu'un en face de lui. Pour moi aussi c'était précieux. Même s'il était ailleurs la plupart du temps, c'était mon pote.

Il ne voyait plus de près. Je lui décortiquai les écrevisses et lui donnai à manger avec un peu de citron. On se chambrait, c'était un vrai repas, une trêve.

On finit la bouteille, engloutit les macarons. Je n'en pouvais plus, ça faisait longtemps que je n'avais pas autant mangé et la tête me tournait à cause du vin. On resta un long moment. Au bout du compte, je vis cette lueur fauve dans son regard. Il me dit ces mots qui me terrifièrent :

« Mais vous êtes qui ?

– Jean, je suis votre voisin. Je suis Asram.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, je suis le petit garçon.

– T'es d'à côté ?

– Je suis le petit garçon de la femme aux cheveux châtain.

– T'es sûr ?

– Attendez, Jean. Ne vous endormez pas, je vais chercher quelque chose. »

En triant mes papiers, j'avais mis la main sur une ancienne photo. On nous voyait réunis. Je voulais la lui montrer car ma mère était telle qu'il l'avait connue. Dans le fond, ça me faisait du bien, ça montrait d'où je venais. En rentrant chez moi, je passais devant la chambre noire. Je m'arrêtai avec mon panier puant l'écrevisse. Pourquoi avais-je tout le temps l'impression

d'un recommencement ? La peur ressentie le premier jour me revint de manière brutale. Quand la poussière m'avait envahi, j'avais cru mourir étouffé.

Cortex se mit à aboyer, à gratter la porte. Je n'avais aucune raison de lui ouvrir. La pièce était à moitié vide, que des rogatons. Mais Cortex gueulait. Je lui lançai, « Allez vas-y vieux, si tu veux y aller, ce sera sans moi ! » Je soulevai le loquet pour le laisser entrer et montai les marches deux à deux.

Je m'assis sur le lit et fouillai dans mon portefeuille. Les papiers importants étaient serrés dedans. Mon extrait de naissance avec le nom de mon père. Je m'étais surpris hier, en ouvrant la boîte aux lettres, à penser à lui, à espérer une carte. Pas grand-chose, ni un mot d'excuse ni une longue lettre, juste un signe de lui vivant... Il y avait une lettre d'amour, ma carte d'identité et la photo que j'étais venu chercher. Ma mère me manquait parfois. Je m'étais mis à regarder sa photo, dans des moments de solitude intense.

Sur le cliché, j'avais des cheveux d'enfant, mon oreille touchait sa joue. Elle souriait toujours quand on était ensemble. Elle était belle et triste. Elle savait qu'elle était mortelle, pas moi. Face à l'objectif, elle regardait son petit garçon. Que voyait-elle, le bombé de ma joue, le blanc d'un œil ? Peut-être se voyait-elle en moi, comme dans une nouvelle vie qui commence, une nouvelle chance d'exister.

Je mis la photo dans ma poche et descendis sans me presser. Cortex ne gueulait plus, la maison était baignée dans le silence. Je me demandais ce qu'il bricolait, tout seul, dans la chambre noire. Je sautai la dernière marche, j'appelai. Pas de réponse. Gagné par la panique, je pensai à mon chien, à Jean, à l'apparition, aux silences de ma mère. On voyait qu'elle se souvenait d'épisodes douloureux dont elle ne voulait pas parler. Et ce n'était ni mon père ni moi qui lui causions cette souffrance, elle venait d'ailleurs...

Cortex gémissait, il avait dû trouver quelque chose. Je poussai la porte et me mis à tousser. Il y avait un courant d'air glacial et de la poussière. Il y avait bien un peu de terre qui tombait, le plafond datait de trois siècles et était à réparer. Je fis un pas en arrière et glissai sur une brassée de feuillets. Ces pages, elles étaient toutes grises dans la pénombre. Je voulus les ramasser mais elles m'échappèrent des mains et s'étalèrent sur le sol.

Le chien vint les renifler. Je le poussai gentiment, « Allez, sors de là ! ». Cortex fila en trombe, son arrière-train bancal fit battre la porte. Elle s'ouvrit toute grande et la lumière tomba sur un feuillet, couvert d'une écriture fine, trois colonnes, des noms, des dates, un chiffre à chaque fois... Je me baissai pour m'en saisir. Mon front se couvrit d'une sueur fine. La tête me tourna et je me sentis partir. Ce n'était rien, juste un étourdissement à cause du vin.

Lorsque je revins à moi, mon âme flottait à l'intérieur de mon corps, elle se déplaçait... Faisais-je un malaise ? Non, j'étais conscient, mais je quittais mon enveloppe, je m'élevais lentement au-dessus d'elle.

Une autre lumière vint me rejoindre. Elle se mêla à moi complètement. Nous fîmes connaissance, et peu à peu, lorsqu'elle me sentit prêt, nous descendîmes dans mon corps pour l'habiter. Elle était une voix qui me parvenait, un chant échappé d'un repli du temps... Elle me le dit, elle était venue à moi, pour moi... Et à mon tour, j'entrai en elle, le temps d'une révélation.

J'entrai peu à peu dans ce temps qui était autre. Des particules de lumière m'aveuglaient. Lorsque mes yeux furent habitués, je remarquai qu'elles étaient toutes en mouvement. Certaines se rejoignaient, d'autres s'éloignaient. Elles s'assemblèrent par milliers jusqu'à former un monde en trois dimensions, jusqu'à ce que j'entende l'eau de la rivière couler car j'étais revenu là où tout avait commencé.

Il s'élança dans l'eau puis bondit sur la rive pour aller la rejoindre.

« Je savais que tu viendrais.

Elle baissa les yeux.

– Tu comptais te sauver ?

Elle ne répondit pas.

– Tu m'aimes ?

Après un silence :

– Oui. »

Elle se lança.

« Je les ai entendus au déjeuner. Ils ont dit que tu allais partir.

– C'est ce qu'il veut.

– Je t'en supplie, ne pars pas !

– On se verra l'été prochain...

– Mais ce sera si long !

– Mon grand-père veut que j'aie étudié à Auxerre. Il m'a obtenu une place à l'internat. Je passerai mon bac là-bas. Quand tu auras seize ans, tu viendras me rejoindre.

– Oui.

– Tu me suivras ?

– Oui.

– Tu ne diras rien à personne ?

– Non. »

Il passa un bras autour de ses épaules.

« Vivre sans toi, ça ne se peut pas.

– Tu es bien sûr ?

– Un jour, je t'emmènerai. Tu me crois ?

– Oui.

– Tu me fais confiance ?

– Oui, je t’attendrai. »

Elle posa la main sur son ventre.

« Ça passera vite, on se verra aux grandes vacances.

– Oui.

Elle pleurait presque. Il passa la main sous la robe et toucha le dos. Elle était à lui, rien qu’à lui.

– Regarde-moi, rien ne pourra nous séparer.

– Tu rencontreras des filles là-bas.

– Et toi d’autres garçons comme chaque année.

– Oui.

Sa robe glissa. Maintenant elle était nue.

– Viens.

Il l’attira à lui, releva ses cheveux.

– Quand on sera grands, je te ferai l’amour. Je t’aimerai.

– Tu m’aimes déjà.

– Oui. »

Elle lécha ses tétons, le creux de son aisselle, enfouit son visage dans son cou. Sa peau était restée au soleil. Il remonta le long de son dos, parcourut ses épaules, descendit jusqu’aux reins. Elle s’abandonna à lui.

« Fais-le encore.

– Quoi ?

– Ça !

D’un mouvement souple, il l’amena sous lui.

– Et si en grandissant tu ne m’aimes plus ?

– Je t’aimerai encore.

– Mes seins changeront.

– Et alors ?

– Si tu ne les aimes pas ?

– Je les aimerai.

Elle se contracta de plaisir, il devait la mordiller.

– J’aime tes petits seins et les seins futurs qu’ils deviendront. »

Il enfouit son visage dans son ventre. Elle ramena très haut ses cuisses pour le laisser faire.

L’après-midi finissait. Sous leurs dos, l’herbe couchée. Ils se relevèrent tachés de boue. Il l’épousseta, la rhabilla. À son tour elle chercha son short, sa chemise déchirée. Elle la boutonna en tremblant.

« Viens. »

Il embrassa ses joues, sa bouche, ses paupières. La recoiffa. Elle parla la première :

« Je te raccompagne jusqu’à l’arbre.

– C’est d’accord. Et pour toi, ça va aller ?

– Oui, elle dort toujours l’après-midi, il est moins de cinq heures.

Ils quittèrent la rive.

– Tu viendras demain ?

– Si je peux, oui. Mais ne viens pas jusqu’à la maison, c’est trop dangereux.

– D’accord.

– On y est.

– À demain.

– À demain. »

Elle le regarda partir. De dos, c’était un garçon comme les autres. Mais elle savait son histoire et d’où il venait. Quand il ne fut plus qu’un point noyé dans la lumière, elle reprit le chemin de la maison de Nuits. Elle fit un long détour pour ne pas risquer de se faire voir, de tomber sur un pêcheur ou un voisin bavard. Le long de la berge, elle suivit le courant des yeux. Elle n’avait pas envie de rentrer, d’ailleurs ce n’était plus vraiment chez elle, surtout depuis le drame. Tout le village en avait parlé. Ils défilaient dans la cour pour présenter leurs condoléances, en sueur sous leurs habits noirs. Les visages n’arrêtaient pas de pleurer, les nez de couler. Ils la fixaient et se détournaient. Elle croyait que ça ne s’arrêterait jamais, et il y avait sa propre douleur qu’elle devait supporter. Ils la regardaient quand elle passait. Chacun y allait avec sa gueule de travers. Ils parlaient de ça à la grand-mère, dans son dos ou pire

devant elle. C'était ce qui se disait sur toutes les bouches, encore aujourd'hui, même si on n'avait pas eu le fin mot de l'histoire. À leurs yeux, c'était elle.

Tantôt elle fixait un point sur l'eau, tantôt elle s'étonnait du silence qui régnait. Tantôt le monde était beau, tantôt il était laid. Il fallait attendre... Quand elle aurait seize ans, elle partirait le rejoindre.

Elle avait bien le temps avant cinq heures, même si elle n'avait pas de montre. Sa grand-mère disait qu'elle en avait une dans le ventre pour être si prompte à faire ses sournoiseries quand elle les savait occupés.

Elle traversa le lit de la rivière, marchant sur les galets moussus. Ça laissait des traces vertes qu'elle n'arrivait pas à nettoyer. Il y avait ensuite un passage difficile, sans sentier, un sous-bois plein d'orties. Ses chevilles s'en souvenaient. Le bois bordait le village. Enfin on arrivait à Nuits. Elle s'orienta dans les rues désertes, écrasées par la chaleur. Ses sandales, elle les balança dans la pièce du bas, appelée chambre à four, en raison de l'ancien four à bois, dont la suie avait couvert les murs. La fenêtre restait ouverte pour laisser rentrer la chaleur de l'été et parce que ça sentait la cave en permanence.

C'est comme ça à chaque fois, je me suis égratignée les genoux. Tiens, une croûte de sang, pourtant je n'ai rien senti. Pour les godasses c'est facile, mais moi je passe juste entre les barreaux. Pourvu que mes nénés ne poussent pas trop vite cette année. Ni celle d'après. J'entends du bruit...

« T'étais où ?

– Dans la chambre à four.

Elle ne peut rien me dire, ça lui arrive de ne pas répondre.

– Tu pouvais pas répondre ?

– Je n'ai pas entendu.

– C'est moche.

– C'est vrai !

Je la regarde droit dans les yeux, qu'est-ce qu'elle peut me faire ?

– Je vais la fermer ! Un de ces jours, ce sera fermé !

– Mais j'aime bien venir par ici !

– Je m'en fiche.

– Je fais rien de mal...

– C'est toi qui le dis.

– Je dis vrai.

– Guenon ! »

Elle tourne le dos, claque la porte. Je suis sauvée. C'est souvent comme ça. Je la connais bien, Mémé. On apprend vite à connaître les gens méchants, surtout quand on est enfant. Ça m'a fait pareil avec le neveu de Mme Charrier qui habite sur la grand route, deux maisons plus haut. Petit et mité avec son œil qui pleure, c'est un homme mauvais. Quand il est assis, je suis aussi grande que lui et son œil sent le sale. Même s'il fait les yeux doux à ma grand-mère quand il vient prendre le thé et qu'il lui apporte son miel, c'est dans son regard qu'il bave.

J'essuie mon visage, je tords mes mains. Je tremble. Il y a de la terre sous mes ongles. Ah, j'ai eu si peur, je le sens maintenant ! Ah, ne plus le voir, si elle ferme à clé... Mon cœur, mon

pauvre cœur... Si elle ferme, où irai-je moi qui ai faim de lui ! Il est le seul qui compte, qui me maintienne en vie... Me montrer plus prudente... Ah, si elle ferme...

Je me tourne vers le coin de mur. Où es-tu, mon petit frère... Je sais que tu écoutes, que tu es quelque part. Je t'implore de revenir. Sinon, c'est le vide, le vide... Le mur est sale, je le nettoierai. J'ai besoin de te parler. Viens, c'est dur. Tu m'entends ?

J'entends Mémé qui descend l'escalier. Elle va donner les restes aux poules. Elle marche comme une morte après sa sieste. Je te laisse.

Je sors dans la cour. Elle se venge sur les trognons de chou. Serre, écrase, jette. Elle les hache avant de les jeter aux poules. C'est l'heure de pointe. Serre, écrase, jette. On voit sa bosse.

« Je peux t'aider, Mémé ?

– Va chercher de l'eau. »

Je prends la gamelle et je vais au puits. C'est un trou dans la ruelle, creusé dans le sol, une survivance du passé. Un trou sans fond dans lequel passe une source, c'est de là que vient l'eau des poules. Je m'accroupis, tire la corde. L'eau est trouble. Ce sera long avant la nuit. Faites que je tienne.

Moi je pense à demain. Même heure, même délice. Ma peau est irritée, ça me fait souvenir de lui. Il y a peu on était ensemble, on existait et pas eux. Que c'est lourd cette gamelle, elles ont chié sur le bord et m'en voilà plein les mains... Ne pas la brusquer. Penser à demain, éviter le pire, tenir bon...

« Tiens Mémé, voilà l'eau.

– Hum. »

Vue basse, front plissé, Mémé ne sourit pas. Elle grogne. Je ne sais pas pourquoi. Le bon dieu l'a faite comme ça. Il fait chaud, j'essuie la sueur. Je pue, je dois avoir une robe neuve au fond de la valise pour demain.

« Je peux t'aider encore ?

– Hum, tu sais faire quoi ?

– Je peux mettre la table pour ce soir.

– À ct'heure-ci ?!

– Il est six heures.

Elle s'arrête. Depuis cet été, elle n'entend plus la cloche de l'église, elle se mélange les pinceaux. Mais elle préférerait crever plutôt que d'avouer.

– Alors va mettre la table...

Je suis déjà partie.

– Et te trompe pas ! Les assiettes à potage !

– Oui !

– Effrontée avec ça...

Elle secoue la tête et attrape les trognons qu'elle balance sans les avoir hachés.

– Oh et puis merde ! Elles ont qu'à faire ça toutes seules ! »

Elle essuie ses mains sur sa blouse, redresse sa mise-en-plis. Je ne la vois pas, mais je la connais par cœur, comme un animal doit connaître son bourreau. Alors, en montant l'escalier qui pue le poireau, je compte quatre, cinq, six... Elle passe ses mains dans ses cheveux gris. J'entre, sept, huit, neuf, ses paumes gonflées sont un peu rouges... Dix, onze, douze, elle tique, regagne sa chaise, s'allonge. Puis la nuque cède.

Sur le gaz, un rôti réduit dans une casserole tandis que dans une autre, la soupe fume. Je me penche. Aïe, mon dos, je dois avoir un bleu. J'ouvre les portes du buffet et en tire les assiettes que Mémé range après le déjeuner. Je mets la table selon un plan immuable. Elle, dos au fourneau pour servir et débarrasser, mon grand-père face à la fenêtre, ma sœur et moi sur les chaises qui restent. Ma sœur a accepté de venir en vacances une semaine avec nous.

Je fais attention aux assiettes. Elles viennent du service à un million... Les fourchettes puent le rance. C'est Pépé qui doit les passer au blanc d'argenterie avant notre arrivée. La nappe rayonne. Je n'arrête pas d'en faire le tour. Les ombres tremblent et se déplacent. Il y a du mauve sur la nappe tandis que la porcelaine est grise. De la monnaie du pape dans un verre, deux chardons cueillis par un voisin. On est à la campagne, ça passe, ça discute.

Je tourne en rond dans la cuisine. Je ne suis qu'une ombre tolérée. Je vais dans la chambre où nous couchons ma sœur et moi. Il y a aussi dans un angle le lit de mes parents quand ils viennent nous voir. Un immense tapis assombrit la pièce, accentue encore l'irrégularité du sol. L'espace est tout rempli du bourdonnement des mouches, c'est à vous rendre fou. Je voudrais être ailleurs, je repense à la senteur des herbes écrasées sous mon dos, à son odeur à lui...

Sept heures viennent. J'entends le pas pesant de Mémé dans l'escalier. Elle émerge de sa sieste pour blanchir les asperges. Dans vingt minutes, ça sera prêt. Elle battra le rappel et nous arriverons comme de petits soldats, émerveillés et terrorisés.

Tiens, c'est cuit, je les entends qui montent. L'eau vibre dans la carafe, ils tirent leur chaise, le silence retombe, troublé par le cri des hirondelles qui trissent dans le ciel noir. Par la fenêtre ouverte, le parfum de la glycine arrive par bouffées tièdes.

Il faut boire pour étancher sa soif après la soupe brûlante. Bruit de langues, rot de mon grand-père. Un morceau de bleu pour finir, un reste de pain bis, j'en redemande une tranche. Ma sœur ne me regarde pas, elle parle. Ils l'écoutent sans rien dire. Raclement de chaise, c'est le dessert. Poires au sirop, pruneaux à la vanille. Serviettes molles pliées en quatre. On débarrasse, Mémé fait la vaisselle de dos dans la cuisine.

Nous nous sommes dit bonsoir. Mémé a descendu l'escalier, mon grand-père a plié son journal, et ma sœur fatiguée du voyage est allée se coucher. Pourtant il ne fera pas nuit avant longtemps. Je n'ai pas sommeil. Je respire loin de leurs regards car tout m'accuse... Dans la chambre, il y a la bosse de ma sœur en train de dormir, ça sent mauvais. J'ouvre la porte-fenêtre, les parfums sont tout mélangés. Je m'assois sur le petit balcon. La nuit s'avance. Je contemple la première étoile, modeste. Puis d'autres points s'allument, comme une partition mystérieuse. Une carte des destinées.

Je pense un peu à la vie d'avant, à la lumière éteinte qui chaque jour recommence. Mes souvenirs s'allongent vers la rive, où le bruit de l'eau murmure de jour comme de nuit. Et je suis tout entière à nos jeux de terre, à son ombre, à sa peau. Puis plus rien, j'ai dû m'endormir. Je me réveille engourdie. Mon corps tombe comme une masse sur le matelas de laine, et ce jusqu'au matin.

II

Mémé tire le verrou de la cuisine. Eau bouillante, café, chicorée. Ça sent le pain grillé. Le petit déjeuner est un festin où les convives font la gueule. Ma sœur a trop dormi, mon grand-père n'a pas mis son dentier, ma grand-mère a trop tardé et a pissé au lit. Après le déjeuner, chacun trouve sa place. Mon grand-père fait sa toilette et Mémé va dans le verger. Elle traverse la route sans regarder, moi j'ai fait les lits.

« Pépé, je peux t'aider ?

– Hein ? Oui.

– Mais qu'est-ce que je peux faire ?

– Regarde dans le frigo ce que ta grand-mère a prévu pour midi.

– Y a quoi ?

– 'sais pas. Des asperges ?

– Des poireaux.

– Pouah ! Je déteste les poireaux. »

Il en fait une tête. Je n'arrive pas à lui donner un âge. Il se tient tout de travers comme s'il avait mal et ses mains pendent le long de son corps. Ça se voit bien que la vie l'embarrasse. Il fait la moue :

« Y aurait pas des patates sautées ?

– Je peux les éplucher.

– Oui c'est ça, épluche.

– Je peux le faire à côté de toi ?

– Non, va dans la cuisine, tu connais ta grand-mère !

Craquement du journal.

– Pépé ?

– Quoi ?

– Il vient, Jacques, aujourd'hui ?

– J'espère, ça nous coupera la matinée. »

Puis plus rien, raclement de l'épluche-légume sur un kilo de patates. Au jardin, rare ouverture des pâquerettes dont la corolle est à l'ombre. Celles au soleil s'en sortent mieux. Sentir le trèfle

à triple joue contre la mienne, sentir la terre et jusque dans mon nez l'hypothétique chatouille du Graal à quatre feuilles longtemps cherché. Ça sent le frais tout ça, tiens, c'est rose entre mes doigts. Jus de fleur plein la bouche, jus sucré. Je suce et avale.

Je suis au soleil. J'en ai plein les yeux. Quand je les ferme, je le revois, tel qu'il était hier, les pieds dans l'eau. Je peux presque le toucher. J'en ai envie, je le mords à pleines dents, il est en moi. Attendre que le soleil soit haut et qu'il les ait vaincus. Je me ferai une beauté avant de partir, la tête sous le robinet, ça fera boucler mes cheveux. Il les empoignera et ça me plaît. Il sera avec moi jusqu'à cinq heures. Nous ne leur ressemblons pas. Leurs corps mous sont sans vie, seule la faim et l'envie de pisser les secouent.

Mémé rentre du verger, ça gueule. Finalement ce sera des asperges, mais je prie quand même pour qu'il y ait des patates sautées... Me souvenir comment c'était avant. Attendre Jacques, onze heures vont sonner. Un chat passe, c'est le roux tigré. Quatre bourdons font la fête, ivres de pollen. Ciel blanc bleu jaune, nuages comme des perles, on sonne. Il y a longtemps que Jacques ne demande plus de mes nouvelles, je soupçonne qu'on lui cache ma présence.

Onze heures trente. Éclat de voix. Jacques est parti. Ça sent bon par la fenêtre. Je rampe dans l'herbe, j'aperçois, par la vitre, le crâne de ma sœur qui lit dans la chambre des grands-parents. Bientôt midi, suis-je prête ? Ma robe blanche, mes sandales, ma main dans les cheveux en sueur. Elle dit que je suis peignée comme un clou. M'en fous. J'ai un creux dans l'estomac, le pain grillé c'est bien mais ça ne tient pas au ventre, surtout quand l'impatience vous ronge les tripes. Je n'ai pourtant rien fait ce matin, sauf attendre.

« C'est prêt ! »

Je monte, je lui fais un sourire. Elle m'épie, me trouve l'air louche. J'essaie une caresse. Mémé, s'il te plaît, ne soit pas si grognon. Elle me chasse à coups de torchon, à coups de gueule. Dis Mémé, peut-on redevenir comme avant ?

Salade verte bien huilée. Sauté de veau, sauce à la tomate, persil et riz complet, clafoutis aux bigarreaux du verger, chaource et patates sautées. Café.

Ma sœur baille, elle a trop dormi ou trop peu, à cause du voyage et de la chaleur dans les trains. Mon grand-père se racle la gorge, il rote. Ma grand-mère débarrasse. Je plie ma serviette. Ma

sœur va faire la sieste mais j'imagine qu'elle va finir son livre. Je traîne un peu dans la cuisine, j'attends quelque chose qui ne vient pas. Une marque de tendresse, une absolution. Elle ne viendra pas.

Très vite ils me laissent seule, c'est devenu facile. Je bourre mes poches d'abricots et sors dans la cour, histoire de me faire voir. J'ai toujours peur au moment du départ. Je fais semblant de chercher un chat. Hélas, ils me connaissent tous.

Mémé me fixe. Je continue comme si de rien n'était. Ses yeux commencent à se fermer. Elle croit me voir mais c'est en rêve. À quoi peut-elle bien rêver ?

III

Un coup sous le robinet et je suis partie. Je tourne à gauche, les rues sont désertes. Mes cheveux sont presque secs, ils sentent la menthe. Je marche droit vers l'eau. À cette heure il n'y a pas de risque, trente-trois degrés à l'ombre me protègent des regards. J'entends le bruit avant d'y être. La fraîcheur, ça détend.

Je scrute la rive, un linge est accroché à une branche. C'est sans doute un pêcheur qui signale sa présence. Par prudence je fais le grand tour. Je cache mes sandales derrière une pierre. Je continue au bord de l'eau, les pieds dans la gadoue. Je traverse la rivière en amont, c'est glacé. Je puise de l'eau et arrose ma nuque. Ça dégouline jusqu'à la culotte, c'est fait exprès. Ne pas avoir l'air apprêté. J'ai cru voir bouger dans les feuillages.

Je remonte sur la rive. Je sais que je vais le voir, il n'y a pas de plus grand bonheur. Je vois les plis de l'onde comme les lignes heureuses de mes mains, une brise agite les herbes mauves de la petite île, comme des graminées. Quant aux oiseaux, ils se réservent pour le grand concert des cinq heures, quand la fraîcheur se lève et qu'elle inonde...

J'arrive dans notre foyer. Notre table à manger est une simple plaque de tôle. J'aligne les abricots, les deux malabars et mon élastique à cheveux. En l'attendant, je fixe le soleil. Il fait apparaître sous mes paupières toute l'étendue de son spectre. Du noir aussi. Un peu d'or sur les bords et ça recommence.

Au fil des années, ce bosquet de frênes est devenu notre cachette. Chacun de nous a apporté quelque chose pour faire beau. Des pierres pour l'âtre, des rondins de bois qu'on a empilés. Les pieds de lilas plantés par Emmanuel ont vite grimpé pour chercher la lumière. Cachés dans l'éboulis de pierres, il y a aussi quelques coussins qui viennent de l'armoire de Nuits que ma grand-mère exècre. On les sort quand on s'assoit au bord de l'eau.

Emmanuel arrive, se penche sur mon visage. Je ris parce que je le vois tout à l'envers et que ses cheveux pendent. Je me mets sur les coudes. Je déboutonne sa chemise et passe ma main. Il est en sueur, sa peau est froide. Je lèche ses cicatrices, tellement que l'odeur vient sur mon nez. Puis nous nous disons bonjour, assis l'un près de l'autre. Il prend mes cheveux, il m'embrasse. Moi j'adore ça. Il presse sa langue contre mes dents, je lui fais une petite place. Il est en moi et moi je vois en lui.

« Tiens, j'y ai pensé.

– Quoi ?

– Regarde.

Il touche mes cheveux.

– Que tu es belle...

Victoire muette, il m'admire.

Il pose un jeu de tarots sur la table.

– Il était à mes frères. Tu te rappelles ? Je te l'avais promis.

– Oui, il y a un an.

On ne s'est revus qu'hier.

– Je t'ai manqué ?

Il caresse ma gorge.

– Comment on joue ?

– Je vais mélanger. Ensuite tu vas te concentrer et tirer une carte. D'accord ?

– D'accord.

Je tire au hasard, la carte me déçoit. Il y a un drôle de bonhomme avec de gros nichons et un œil sur le bide. Deux personnages sont enchaînés à ses pieds, ils semblent souffrir.

– C'est quoi ?

– C'est le diable.

– Ça veut dire que je suis maudite ?

Il rit en me touchant la joue.

– Ça ne veut rien dire du tout, enfin si, ça veut dire que tu feras très bien l'amour.

– Arrête de te moquer !

Il rit aux éclats. Je suis au bord des larmes.

– Allez, tire encore pour voir...

– Non ! Je ne veux pas.

– Allez, ne te fâche pas, c'était pour rire. Ça ne veut rien dire, c'est juste un jeu.

Je refuse de lui répondre. Je m'allonge.

Il range les cartes. Il me laisse me calmer.

– Tu es sûr que ça ne veut rien dire ?

– Oui, je suis sûr. »

Maintenant il mange les abricots. Nos regards se croisent.

« Moi aussi, j'ai pensé à toi.

– On partage ?

– Non, moi j'en ai autant que je veux. »

Maintenant qu'il a mangé, je rampe vers lui. Ses lèvres ont le goût de la rose. Je l'ai fait exprès pour les abricots dont j'aime particulièrement l'odeur. Il s'allonge. Je grimpe sur lui et lance un tragique « Tu ne m'aimes plus ? ». Ma robe trempée de sueur est arrachée dans un spasme et mon dos rompu, écrasé entre la terre et son corps. Il me domine.

Il est bientôt cinq heures. Avant de partir, il me fait une tresse et rajuste ma robe qui pend. Nous échangeons des promesses comme à chaque fois que nous allons être « séparés ».

« Demain je ne peux pas, on est samedi. Mon grand-père vient à la maison.

– Je t'attendrai quand même. On ne sait jamais. On se verra après demain ?

– Oui. »

Je reviens en regardant mes pieds, foulant les herbes, massacrant au passage deux scarabées. Je n'aime pas être séparée de lui, une journée sans le voir me prive d'oxygène. Il est en moi, ce désir de perdre et de mourir, ou pire celui de me laisser contaminer par leur monde.

En traversant l'Armançon, je vois que le linge a disparu. Son propriétaire a sans doute été vaincu par la forte chaleur, à croire que les poissons aussi préfèrent mourir à l'ombre. Moi aussi la lourdeur de l'air m'incommode, elle ralentit mes mouvements. Je n'ai pas envie de rentrer. M'étendre sur la berge et attendre son retour, quitte à dormir deux nuits à la belle étoile...

En remontant la rive qui conduit à Nuits, j'entends l'église qui sonne cinq heures, je suis en retard. Il m'a sucé les seins trop fort, les bouts sont douloureux.

IV

Je jette mes sandales dans la pièce. La première chose que je vois, c'est la caisse en bois où étaient rangés les trains de William. Ma grand-mère a mis bon ordre à ça et en a fait disparaître la plupart sauf un, le bleu son préféré, coincé dans la bordure du lit.

Je sors dans jardin. Personne dans la cour. Mémé est déjà montée. L'instant d'après, elle passe derrière moi avec la cuvette pour les poules. Elle broie les trognons de salade entre ses deux mains avant de leur lancer. Elle est essoufflée, comme égarée, je dis :

« Mémé, je peux t'aider ? »

Elle ne répond pas.

– Tu veux que j'aille chercher de l'eau au puits ? »

Elle tourne la tête avec lenteur. Elle a l'air hagard. À cet instant, je vois pour la première fois le masque de la mort sur son visage et comprends que tout bourreau qu'elle est, elle est aussi mortelle.

Il n'y a qu'à attendre. Attendre que la lumière décline, comme sur les roses qui embaument mes souvenirs d'enfance où ma grand-mère revêtait un autre visage, différent de celui d'aujourd'hui. Attendre que la lumière se fane et ferme nos visages. Les uns après les autres.

Elle ne m'a pas entendue. Pour l'aider et parce que je me sens soudain prise de pitié, je vais au puits pour elle et remplis sa satanée gamelle. Les poules qui tendent le cou sont en plein soleil. Mon grand-père lui a proposé cent fois de déplacer l'enclos, projet auquel elle a toujours opposé un refus catégorique.

Je décide de la tester.

« Mémé, tu sais toi, où il est le trésor ? »

Elle tourne la tête.

Je répète :

– Le trésor ?

Son regard palpite.

– Tu veux que je te dise ?

– Oui.

– Viens avec moi... »

Elle monte l'escalier, je vois son dos courbé, sa main gonflée sur la rambarde. Nous traversons le salon, mon grand-père replie son journal et s'en va.

Le tapis marque l'entrée de la grande chambre. Elle le soulève. Les tomettes sont alignées mais disjointes. Mémé les retire une à une, enfonce son ongle dans la terre. Dessous il y a un vide rectangulaire, la cachette.

Elle maugrée.

« Ah, c'est toi ? C'est toi qui l'a volé ?

– Non, Mémé.

– Mais si ! Il y était hier !

– Il n'a jamais été là.

– Salope ! Avoue que c'est toi qui l'as volé !

– Mais non, Mémé rappelle-toi, la cachette était vide, il a été placé ailleurs. Redis-le.

– Qu'est-ce' tu dis ?! Il a toujours été ici ! »

Elle veut m'attraper mais je dévale l'escalier. Je sais que ses crises ne portent pas à conséquence. D'ici le repas du soir, elle aura oublié. L'ancêtre qui a acheté la maison de Nuits était riche, il n'a jamais travaillé, il s'est fait enterrer dans son verger. Le magot, car il y a un magot, il le cachait dans ce simple trou creusé dans la terre. À sa mort, la cachette était vide, on avait perdu sa trace. Mon grand-père dit qu'il s'était fait enterrer avec, ma mère dit qu'il n'y a jamais eu de trésor, ma grand-mère insinue qu'un membre de la famille l'a subtilisé le jour de l'enterrement, surtout que Gilbert était arrivé une demi-heure en retard avec l'air de s'excuser... Mon père n'a pas d'opinion. Il fume.

Une colère noire monte en moi, j'ai envie de leur tordre le cou, à eux et à leurs poules de malheur. Demain j'irai dans notre foyer même s'il n'y est pas. Son grand-père vient le voir. Il n'y a pas lieu d'être jalouse. La mère que le bon dieu lui a donnée est rude.

Ciel pommelé. Asperges et melons, tomates farcies, riz basmati, reblochon et camembert, tarte pour le dessert. Mémé est encore en forme, elle plisse le nez. C'est un tic. Dilatation du soir, tremblement de la carafe et des verres, on se lève pour débarrasser. Elle casse une assiette mais pas celle du service. Mon grand-père va chercher le balai, puis le silence retombe. Demain, j'irai.

Il fait nuit. Plus les heures passent et plus mon angoisse grandit. Ce silence, cet étouffement... le ruissellement des berges m'obsède, je suis sûre qu'il pense à moi. Je me lève en sueur, je ne peux pas dormir. Me voilà sur le petit balcon pour respirer un peu.

Je sens les roses contre les murs. Ça me rappelle des souvenirs lointains, des heures heureuses dont l'odeur s'est fixée en moi. Je les pétris, ces chers pétales, tout imbibés d'eau, mes mains se mêlent aux mains de ma sœur. On patauge dans la petite cuvette, ça macère au soleil. Nos doigts plongent, baignent le cou et le lobe de l'oreille. L'odeur est un vinaigre doux. Cela fait bien huit jours, on jettera tout et on recommencera.

La première étoile tarde à venir à cause des nuages. L'angoisse, c'est de vivre séparée de lui et de n'avoir que cette vie à se mettre sous la dent, cette vie pauvre agrémentée d'un cri rauque, d'une torgnole. La vie, comment c'était, avant ? Peu d'événements m'ont marquée, moi, l'enfant de quinze ans, mais ils l'ont fait de manière indélébile. Ils ont décidé de mon sort. Je veux parler de la disparition de William et, un an plus tôt, de ma rencontre avec Emmanuel.

J'm'ennuie... j'm'ennuie.

« Maman, je m'ennuie... »

– Fous-moi la paix. C'est les vacances non ?

– Je m'ennuie.

– T'as jamais su t'occuper. Regarde ta sœur. Elle ne réclame rien. Elle s'occupe.

– On joue aux cartes ?

– Je déteste les cartes. »

Je m'éloignais en regardant mes pieds. Les poules, j'avais déjà essayé. Le chat aussi. Dans ce coin-là, je n'y allais pas à cause des araignées. Tiens, ça sent le caca. Je montai à l'étage.

« J'm'ennuie, j'm'ennuie... »

– Tiens mais tu es là ?

– Oui, tante Josette.

– Tu viens pas fouiller dans mes affaires, n'est-ce pas ? J'ai planqué tous les vernis à ongles, je te préviens.

– Non.

– Bon alors, pourquoi tu fouines ?

– Je fouine pas. Toi aussi, tu es seule ?

– Mais non, je ne suis pas seule.

– Tu vas rester longtemps fâchée avec maman ? Vous êtes de vraies sœurs ?

– Ta maman et moi, on ne s'aime pas beaucoup. On s'est toujours disputées même quand on était petites.

– T'as été petite ?

– Oui, avec des nattes.

– Et tu faisais quoi quand tu étais petite ?

– Du vélo. Il était blanc avec deux paniers, je les remplissais avec tous les escargots que je trouvais.

– Moi aussi, j'adore le vélo !

– Et j' imagine que si je te proposais d'aller faire un petit tour, ça te ferait plaisir ?

– Oui !

– Alors va demander à ta mère. Et ne dis pas que l'idée vient de moi ! »

Elle claqua le portail. Le vélo était trop petit. Mais il valait mieux ne pas réclamer. Déjà je sentais l'air sur mon visage et cette descente... Ça allait être grisant. Je me garai à côté d'elle et lui fis mon plus beau sourire.

« Ta mère a beau te gronder, quand tu n'es pas avec elle, tu es une gamine tout à fait normale. Ta mère se demande si tu n'es pas une demeurée, tu le sais ça ?

Je secouai la tête.

– Remarque, ça n’a pas beaucoup d’importance. Ta mère, ma sœur, donc je sais ce que je dis, peut être une sacrée garce quand elle s’y met. Alors je dirais que tu dois tenir d’elle.

Elle fumait.

– On va pas se regarder en chiens de faïence. Allez, roule ! »

Le signal était donné. Je pédalai doucement, ensuite je pris un peu de vitesse. J’ouvris grand la bouche pour goûter l’air et pour qu’il rentre bien partout. Pendant ce temps-là, Cerbère était au téléphone. Je calai mes pieds sous le cadre et, légèrement penchée, j’accentuai ma vitesse. La suite de la promenade fut délicieuse. Pour rallonger le chemin, je zigaguai. Cerbère gloussait dans son minuscule téléphone. Une légère brise m’apportait la fumée de sa cigarette.

Arrivée en bas de la descente, je me retournai. Elle fouillait dans son sac avec des gestes saccadés. Elle extirpa un minuscule briquet, jeta son mégot. Attrapa le minuscule téléphone. J’avais eu tout le loisir de le tripoter l’autre nuit et même de lire ses sms. Le monsieur, j’étais sûre que c’était celui avec qui elle parlait tout bas, il lui racontait qu’il lui mettrait bien un doigt quelque part sans préciser l’endroit et il avait utilisé plusieurs fois le mot chatte dans un contexte que je n’avais pas saisi. Car à ma connaissance, Cerbère – ma tante – n’avait pas d’animal mais j’étais loin de connaître toute sa vie.

Sa tête partit en arrière et son sourire se figea. Elle était heureuse. L’autre avait des choses à lui dire, parce qu’elle ne parlait pas. Elle me fit signe de continuer. Je remerciai l’homme au bout de fil qui, sans me connaître, me faisait tant de bien. Je roulais quand soudain, à cause d’une noix, ma roue tourna et je basculai dans le fossé. L’un de mes genoux était entaillé, l’autre éraflé. Je remontai en selle et pédalai lentement. Le gadin m’avait sonnée.

J’accotai mon vélo et je me penchai sur le pont. Ma tante me rejoignit, elle pointa du doigt mes genoux. Je levai les mains au ciel en signe d’impuissance. Elle mit une main sur son téléphone et me dit sur un ton presque aimable :

« Va te laver à la rivière. »

Je ne me le fis pas dire deux fois. J’aimais ses rives profondes, ses traits de mousse qui se déplaçaient d’île en île. Des renoncules blanches, toutes semblables, donnaient l’impression d’un mirage car ces fleurs, à la belle saison, s’engendraient par milliers. Je gagnai la plage de terre et de cailloux et regardai. Des frênes massifs y poussaient, les pieds dans la glaise. Leurs

ramures se penchaient sur l'eau. Les bergeronnettes nichaient dans leurs cimes. J'écoutais leurs rumeurs et je fermais les yeux.

Lorsque je les rouvris, le scintillement de l'eau m'aveugla. La rivière était devenue une coulée de lumière. Je pensais aux poissons du dessous qui devaient trouver ça joli. Je m'accroupis pour mettre un peu d'eau sur ma blessure. De la terre s'était incrustée sous la peau. Je chancelai, pensant aux séances de récurage que ma grand-mère me ferait subir à vif. Je tournai la tête et vis, à califourchon sur un frêne, le visage d'un garçon qui me fixait.

Nous restâmes à nous apprivoiser. Un nuage vint masquer le soleil et l'éblouissement cessa. Je découvris son visage. Peau mate, lèvres brunes. Le col de sa chemise était déchiré et sale. Il perçut un bruit, tourna la tête, puis me fixa à nouveau.

Je sentis affluer en moi toutes les femmes que je serais au cours de ma vie. Je me sentis vieillir et mourir à la fois, rajeunir et naître une seconde fois, comme prise dans la respiration d'un temps un peu fou. Je me vis jeune fille, femme, adulte et mère. À la fin, je m'évaporerai, pulvérisée parmi ces millions d'étoiles. Je portai les doigts à mon visage, à quoi ressemblais-je ? Et qui était-il ? Mon passé, mon futur, les deux à la fois.

Je voulus lui dire mon nom mais il mit un doigt sur sa bouche. Des cris stridents nous parvinrent. Cerbère avait raccroché. J'espérai qu'elle ne fût pas de trop méchante humeur. Son contre-ut devint paroles humaines et j'y perçus des noms d'oiseaux.

« Je suis là ma tante, appelai-je les jambes tremblantes. »

Ma blessure me lançait et le sang qui descendait dans ma chaussure faisait une rigole. Je remontai sur le pont pour me plier aux exigences d'une tante en furie, qui me rappelait ma mère et ma grand-mère. Ces femmes, elles mordaient mieux que des serpents.

« J'arrive, lançai-je. »

Je lui dis au revoir sans me retourner. J'avais la ferme intention de revenir lui parler, pour savoir qui il était, ce que je fis, les jours qui suivirent, échappant pour une heure ou deux à la vigilance de Mémé.

Toute la journée, je me sentis une autre. Jour après jour, le décalage s'accroissait entre la personne que je croyais être et celle qu'il avait vue en moi. Je ne pouvais dire qui il était, pourtant il était

entré en moi. Ce soir-là, dans la cuisine, les hirondelles crièrent plus fort. Je me persuadai qu'elles savaient tout de notre rencontre secrète et qu'elles chantaient pour nous.

D'ailleurs, ma grand-mère, le nez de l'assiette, n'en comprenait pas un mot. Son visage plissé au-dessus de la soupe me le faisait sentir, elle n'avait jamais connu pareil éblouissement.

VI

Mémé a mal dormi. Ses yeux sont tout petits. Le lendemain, au petit déjeuner, ses paroles sont celles d'une bête qui n'arrive pas à se mettre sur ses pattes.

Elle se traîne, bougonne. Elle a mal aux dents, je la suis. Elle ne s'en rend pas compte, elle souffle et ne se retourne pas.

« Mémé, tu veux de la chicorée ?

– Hmm.

– Mémé, tu veux que j'aïlle dans le verger ?

Elle lève un œil, elle attend. Les mots se forment.

– Va me chercher une salade. Des rhubarbes, des oignons aussi.

Elle frotte sa main sur la table. Ça dure longtemps.

– Mémé, tu veux que je t'aide ?

– Tu iras donner de l'eau aux poules. Tire de l'eau du puits, c'est meilleur. Vas-y, guenon. »

Je plonge dans les yeux. Son regard, c'est le même qu'après la disparition de William. Je me méfie, la date anniversaire du drame approche. Elle va me le faire payer, encore et encore. C'est à chaque fois pareil. J'ai envie de pleurer. Je pense à cet après-midi.

« Tiens, c'est toi Jacques ? Entre.

Il salue mon grand-père, il serre la main de Mémé.

– La goutte ?

– Ben, mais alors une petite.

Il se ressert toujours trois fois.

– Alors, comment va ?

– Assieds-toi.

– Tiens, tes lettres.

Il pose quatre enveloppes sur la toile cirée.

– Merci. Et Monsieur Langin ?

– C’est que... Ça va pas plus fort qu’hier.

– Et vous ?

– Ben, pareil...

Tout bas.

– La Crapaude...

– T’es sûr que c’est elle ? Moi, je crois pas à ces trucs-là.

– N’empêche qu’elles n’ont rien mangé depuis trois jours. Et pas d’œufs non plus !

– Ah, c’est embêtant.

– Je pense bien. On va devoir en acheter au supermarché comme tout le monde. Ma femme avait prévu une omelette pour ce midi.

– Et ben, et ben ! Tu reprendras bien une petite goutte ?

– Ah, c’est pas de refus.

– Allez, santé !

Il avale ça cul-sec.

– J’vais pas vous retenir plus longtemps. Merci pour la goutte. Messieurs dames... Au revoir, gamine.

– Au revoir, monsieur.

Je me retourne vers mon grand-père. Il joue du piano imaginaire sur la toile cirée. Je me lance.

– Dis Pépé, qu’est-ce qu’elles ont leurs poules ?

– Ah...

– Dis Pépé, pourquoi les poules de Monsieur Langin ne donnent plus d’œufs ?

– Peut-être qu’on leur a bouché le trou du cul !

– Tais-toi, vieux cochon ! Tu n’as pas honte de dire des choses comme ça à cette gamine ! Qu’est-ce qu’elle va croire après ?

– Ben, elle croira ce qu’elle voudra.

– Elle est bien assez perturbée comme ça.

– Moi, je trouve pas.

Ma grand-mère lève la main.

– Allez, y a des pluches qui attendent. Et fais ça bien.

– Oui, m’dame.

– T’auras à faire à moi, sinon.

– Bien m’dame. Où c’est qu’il est mon tas ?

– Là, c’est le plus gros. Tu feras le mien pour la peine. Et que je t’y reprenne plus à dire des cochonneries devant la petite. »

Mon grand-père est allé se cacher dans la petite cuisine, le bide callé contre l’évier. On entend le scritch-scratch de l’épluche-légume.

« Mémé...

– Oui ?

– Comment t’as fait pour les poules ?

– Quelles poules ?

– Tu sais l’an dernier, y en avait des blanches dans l’enclos. Pourquoi elles sont rousses maintenant ? Qu’est-ce que t’en as fait, des blanches ?

– Laisse-moi, tu m’ennuies.

– Tu les as fait cuire ?

– Ecoute, va te trouver un jeu. Veux-tu que je te fasse lire ?

– Non. Ou alors une histoire de poule.

– Tu m’ennuies.

– Mais moi aussi, je m’ennuie. Y a rien à faire ici.

– Bon, alors viens voir. Je vais te montrer quelque chose d’intéressant.

– Ah, oui ?

– Je pense bien. »

Elle met sa main bombée, stigmatée d'une ancienne cassure au poignet, sur mon bras. Elle m'emmène dans le salon. On entend toujours le scritch-scratch. Elle ouvre la porte de la chambre et se met à genoux.

« Voilà, c'est là.

Ses dents brillent, sa salive est abondante. Elle éponge la sueur qui lui couvre le visage. Ses yeux rétrécis ont la dureté de la pierre.

– Tu vois, tout ce qu'il y a à voir dans cette maison, c'est ici.

Elle pointe son doigt en direction du tapis.

– Regarde là-dessous. »

Elle soulève le tapis. La cachette est là, creusée dans la terre. Elle dit d'une voix pâteuse :

« Tu vois, c'est là que mon grand-père cachait son or. Il n'a jamais travaillé. Personne ne sait d'où lui venait sa fortune. C'est lui qui a acheté la maison. Quand j'étais petite, cette cachette était pleine de pièces d'or. Il les faisait tinter pour moi. Et pas n'importe lesquelles ! Des louis ! Et puis après sa mort, le bruit a couru qu'il s'était fait enterrer avec. Il ne voulait rien laisser à sa fille. Ils étaient fâchés, je crois. Et puis maintenant... »

Elle passe un doigt sur sa gorge.

« Voilà, fin de la visite. Mais surtout, ne parle pas de ça à ta mère.

Ses yeux n'ont plus rien d'humain.

– Oui.

– Ni à ta tante.

– Oui.

– Je te l'ai montré à toi parce que tu sais tenir ta langue.

– Oui.

– Ces deux-là, elles seraient capables de casser les murs pour voir s'il reste encore de l'or.

– C'est promis juré, Mémé.

– C’est bien, guenon. Tu entends ? C’est onze heures. Va voir si Pépé a fini les pluches ou s’il mérite un coup de torchon. »

Mon grand-père n’a pas entendu la porte s’ouvrir. Son visage ne reflète rien. Il a trouvé le moyen de s’extraire totalement de sa propre vie par moments.

VII

Depuis qu'elle décline, Pépé est plus causant.

Je reviens du verger avec le panier. Elle m'attend dans la cuisine, elle fait comme si de rien n'était. Elle me tend une pleine casserole de haricots avec un signe de tête pour mon grand-père, mais c'est moi qui m'y colle.

« Tu m'as bien aidé. Grâce à toi, je vais pouvoir lire tranquille...

Il fouille dans la poche de son veston.

– Apporte-moi ma bourse. »

Quand il rentre de commissions, il la pose toujours sur le piano près de la porte. Il y laisse sa monnaie, ses clés de voiture, la liste chiffonnée des courses écrite sur des cartons de papier-cul.

Tout ce qui peut alléger.

Il dit :

« C'est pour toi.

– Merci, Pépé.

Il pose une pièce froide dans ma main.

– Et surtout, pas un mot à ta grand-mère.

– Elle dort.

– Pas après non plus !

– Où est-ce que je les mets ?

– Dans l'évier. Elle se débrouillera.

Il passe de la table au fauteuil, déplie son journal. Me lance par-dessus la page des titres :

– Surtout, pas un mot à ta mère !

– Elle n'est pas là.

– Au téléphone !

– Oui.

– Hein ?

– Pépé ?

– Hein ?

– Je peux te demander quelque chose ?

– Ça dépend quoi.

- Raconte-moi encore une fois l’histoire du trésor, j’aimerais l’entendre.
- Ah, faut demander à ta grand-mère ! C’est la spécialiste. »

Il racle un glaire. Une minute plus tard, il ronfle à la manière des titans.

Moi, je vais tirer de l’eau au puits. C’est un gros œil au ras du sol. Il peut tout voir, tout comprendre. J’entends les rires de Jean qui convole avec sa nouvelle compagne, une blonde du nom d’Alexandra. Je l’ai vue deux fois hier. C’est une jeune Russe à robe rouge, assez belle. Quand ils traversent la cour, ses talons hauts s’enfoncent dans l’herbe. Il la soutient par la taille. Je crois qu’il en profite un peu.

VIII

Assise dans la ruelle, j'entends l'agitation qui vient de l'enclos des poules, une nouvelle fournée celle-là pour remplacer l'autre, achetée au marché de Nuits. Il y a des essoufflements, des caquètements. Je glisse un œil. Ma grand-mère, au bord de l'enclos, tient une longue griffe de fer. Les poules tentent de l'éviter mais Mémé n'en est pas à son coup d'essai. Elle les atteint en anticipant leurs déplacements. Du sang jaillit de leurs corps. Ce jour-là, je comprends à quoi servent les poules. Elle leur fait subir ce qu'elle ne peut nous faire à nous.

Mémé est calmée, il faut que les poules cicatrisent, qu'il en reste pour demain et pour les jours suivants. Quand la colère est trop forte et qu'elle monte, qu'elle monte...

Je décide de l'affronter.

« Dis, Mémé, à quoi il sert le puits ?

– Et toi, à quoi que tu sers ?

– À rien.

– Ben, alors ?

– Mais le puits, tu dis toujours qu'il est utile. Alors je voudrais savoir, il est utile à quoi ?

– Regarde. C'est mon père qui l'a creusé de ses mains. Il a arrosé ses légumes avec, toute sa vie.

– Celui qui a fait l'eau de vie ?

– Non, lui c'était avant.

– Encore avant ?

– La goutte, c'est son père, il vivait ici. Il est enterré dans le verger, il détestait les curés et moi aussi je les déteste.

– C'est quoi un curé ?

– Tu vois ce puits ? L'eau est pure ici.

– Ah ?

– Ce puits, il va avec la maison. Moi vivante, jamais vous le boucherez. C'est encore une idée de ta mère ça, tu lui diras de ma part. »

Elle s'en va. Finalement, elle n'est pas bien méchante, puisque je la fais reculer.

Midi sonne au carillon de la petite église, puis une heure, puis deux. Le thermomètre affiche trente-quatre degrés. Les guêpes tournent, ils s'endorment. Ma sœur lit quelque part.

On se rapproche de la date du drame.

Son œil est sur moi.

Je préfère fuir, lui parler le moins possible.

Demain, c'est dimanche, on ne pourra pas se voir. Je pense à ce qu'il m'a dit, à ses projets qui se mettent en place. Ses rêves sont aussi les miens, mais ce ne sont que des rêves. Il faut tenir bon jusqu'à mes seize ans, il me l'a dit.

Être très vite à lundi.

Je suis arrivée dans notre cachette. Nous l'avons aménagée au fil des étés. À travers les murs qui n'en sont pas, on voit l'eau de la rivière. On a posé de la mousse pour faire un sol. Elle n'a pas pris, arrachée à son biotope. On a déroulé une natte, ajouté quelques pierres. Notre foyer est en perpétuelle transformation.

En venant, j'ai cru voir un linge au bout d'une branche. Un pêcheur a installé son camp. Quand j'ai tourné la tête, je n'ai pas vu distinctement le linge mais j'ai cru voir un bouquet de feuilles scintiller. C'est tout. J'ai continué mon chemin. On ne sait jamais qui peut épier ou dénoncer.

Allongée dans l'attente, dans notre nid d'amour, des images me reviennent en boucle sans trouver d'issue. Ma grand-mère appuyée au bord du trou, son expression de terreur quand elle découvre que le trésor n'est plus là. Les ailes des poules clairsemées. Le coin de sa chemise reconnaissable entre toutes, qui pend là-bas sur le fil à linge. Je ne lui en ai jamais parlé.

Il arrive. Il se penche sur moi. Il est essoufflé, il a changé de chemise. Il parle le premier. Il a tout raconté à son grand-père. Il dit qu'on peut lui faire confiance, que ce n'est pas comme avec sa mère. Il lui a dit qu'il voulait partir, qu'il n'en pouvait plus de cette vie. Il lui a répondu que ça pouvait se faire, qu'il fallait juste être prudent car il connaissait sa bru et puis qu'on verrait pour l'année prochaine quand j'aurais seize ans. Il l'aiderait.

Ils partent dans trois jours pour préparer la rentrée. Il sera interne au lycée d'Auxerre. Il se prépare, pour qu'un jour notre projet de vie à deux aboutisse. On se quitte, on tombe dans les bras l'un de l'autre. Il me dit : « Encore un an et je t'emmènerai. »

Grosse engueulade entre Mémé et mon grand-père. Je perçois le bruit de leurs voix, l'accueille comme un épisode banal, un de plus dans la vie de ces gens qui se haïssent puis vivent ensemble, indéfiniment.

Je n'ai pas faim, je n'aime pas le lapin. Elle le fait exprès, c'est pour me tuer. C'est la veille de l'anniversaire de la disparition de mon frère. Le dernier repas qu'on ait pris ensemble.

L'après-midi, Mémé a invité à prendre le thé notre cousin Charrier. C'est une branche éloignée de la famille avec laquelle nous partageons le nom d'un village miteux. Elle l'invite pour trois heures. Il apporte des gâteaux et du miel, il tient la ficelle avec le petit doigt en l'air. J'ai peur sans pouvoir dire pourquoi. Je n'ai plus quinze ans, j'ai cent ans. Je ne vis plus.

Au début, il ne se passe rien. Pépé nous retrouve, il sort des cabinets. Il descend les verres dans un panier, le cassis et la prune, celle du grand-père. Mémé sort le chocolat, les raisins secs et les petits Lu du panier.

Ils discutent. Le ton est animé, ponctué de silences, de sourires faux. Assise sur le perron, je me balance. Mémé m'oblige à être présente quand on reçoit. Je serre mes cartes, c'est le jeu de tarots d'Emmanuel. Je les pose sur le ciment du perron chaud, à côté du guéridon où l'on met les paquets de thé que le neveu de Mme Charrier a apportés. J'arrive à les oublier.

« Tiens, viens nous voir... »

Ma grand-mère a dû répéter, ça me rend nerveuse. Son ton est moqueur :

– Viens un peu par là.

– Oui, Mémé ?

– Regardez, comment vous la trouvez ?

– Plutôt jolie.

– Ah ! J'avoue qu'elle a pas l'air comme ça.

Elle me prend le menton, elle montre mon profil au neveu de Mme Charrier. Sa bouche s'étire comme un rasoir.

– Vous voyez ?

– Oui.

– Eh ben, attendez que je vous raconte.

Elle prend ses aises dans la chaise longue.

– ‘Savez de quoi elle est capable ?

Quand elle sourit, elle montre ses dents. Lui, ses mains se cajolent l’une l’autre, ses joues se teintent de rose.

– Y a trois ans déjà... Je vous jure, Christophe, ce que j’ai pu souffrir !

– Depuis trois ans !

– Voyez comme ça remonte mais y a des choses qui ne s’oublent pas. Elle m’l’a fait crever, ça s’invente pas, hein ? Qu’est-ce que t’en as fait de ton frère ? Tu peux nous le dire à nous, maintenant que la police t’a laissé filer et qu’y a pas tes parents ?

– Voyons...

Il dit ça pour la calmer. Il jubile et ça se voit. Elle continue.

– Ah les aînés, c’est coriace quand c’est jaloux ! Vous auriez vu la tête des parents quand ils l’ont cherché, et le soir après la battue des gendarmes, qu’i’ sont rentrés bredouille. Elle, là – elle me montrait du doigt – elle pleurait pas. Mais vous auriez vu la tête de ma fille, elle avait le visage déformé. On était dans de beaux draps.

– Ah !

– Regardez-moi ça.

Elle prend mon menton et serre.

– Pas l’ombre d’un remords, elle vit bien la gamine !

– Oui, elle pousse bien, c’est une jolie fille.

– Avec ça, je pense bien ! À la voir, on devinerait jamais de quoi elle est capable ! T’entends ? T’en as fait quoi ? Tu l’as jeté à la rivière ? Salope !

Elle se penche sur moi :

– Tu l’as enterré ou tu l’as balancé !! Guenon ! Tu l’emporteras pas au paradis.

Elle se tourne vers lui.

– Vous l’avez connu le gamin, vous ?

– Je l’ai vu dans ses langes, j’habitais Auxerre à l’époque.

– Vous vous rappelez pas ? Un beau gamin, tout blond, des cheveux bouclés comme des nids d’hirondelles, avec une fossette au menton. Il faisait ba ba ba. Je lui avais cousu une petite chemise, il était beau ! J’vous jure, Christophe – elle lui prend le bras – que j’en ai eu le cœur crevé !

– Ah...

Elle hurle.

– Tu pourrais répondre ! Qu'est-ce que t'en as fait de ton frère ? Bon dieu de salope ! Tu l'as crevé ?

– Trois ans ...

– Trois ans ! M'est avis que tu l'as foutu dans le canal ! Que ce sont les brochets qui l'ont fini !

Il regarde mes seins.

– Dès le matin, elle était chafouine, toujours à se chamailler pour un jouet ou je ne sais plus quoi... Après le déjeuner, elle l'a emmené à la sieste. Et c'est la dernière fois qu'on l'a vu.

Il porte sa main à sa bouche.

– Après plus rien. Fini, disparu, 'restait qu'le train.

Il se frotte les mains.

– Vous vous rendez compte ? On devait fêter ses deux ans le lendemain, le gâteau était au frigidaire. Encore un truc qu'a fini aux ordures.

– Oh !

Il décroise ses jambes.

– Mais vous ne croyez pas... ?

– Nan, elle ressent rien, regardez-là ! Avec ses grands yeux effrontés ! Et pas une larme ! Tout le portrait de sa mère. Pour ce qui est du père...

Elle ne termine pas sa phrase. Regard en coin. Ils prennent l'air entendu.

– Nan, elle tient de ma fille. C'est sûr, parce qu'à mon avis, le père doit avoir des soupçons. Mais bon, il avait qu'à suivre sa femme de près... Qu'ils se démerdent maintenant.

Rictus du neveu de Mme Charrier, rythme accéléré des mains qui se frottent.

– Moi, remarquez, je veux bien la prendre pour dépanner, mais c'est que la grande fait des siennes à cause qu'elle veut plus passer ses vacances avec sa sœur, et qu'elle a peur que mademoiselle lui torde le cou ou que'que chose dans le genre...

– Vous êtes si bonne !

– Remarquez, moi ça me dérange pas. Et puis elle me fait pas peur.

Il regarde mes seins. Ses joues rosissent.

– C'est plutôt qu'elle est menteuse comme ma fille, vous voyez ?

Leurs regards convergent sur moi.

– Elle dira rien. Cochonnerie, va !

Je baisse le regard.

– Allez va, retourne jouer, tu sais faire que ça. Ça nous a tués, je vous jure. On n’a plus été les mêmes après, plus jamais. Ma fille a maigri. Et mon gendre qui ne dit rien. Dieu sait s’ils l’avaient attendu, le gamin. Quand j’y repense ! Elle lui avait acheté des petites sandales en daim. Il les a portées trois fois et crac !

Il décroise les jambes. Elle se signe.

– Avec une fossette à son menton...

Elle agite les mains.

– Enfin les bébés quand ça naît, c’est toujours beau, c’est après que ça se gâte...

Légère écume au coin des lèvres.

– Vous reprendrez bien du thé ? Tiens, ou même un doigt de cognac. Finissez-moi ces petits-beurres, Christophe, pas de chichis entre nous ! »

J'entends le liquide couler dans les tasses. Mes joues brûlent et mes yeux piquent, le reste de mon corps s'anéantit. Je ne perçois plus leurs confidences. Je suis tout entière revenue dans mon cœur qui bat anormalement, lent, rapide, lent lent, rapide... et peu à peu je meurs. Je disparaissais de la surface de la terre. Mais ce sol dur m'empêche d'y entrer. Je suis condamnée à rester là, plus morte que vive.

Mes pas m'ont portée dans la chambre à four, où nous jouions mon frère et moi, car c'était par les jours de grosse chaleur la pièce la plus fraîche. Ma mère avait installé un coffre à jouets. On était assis par terre quand ils faisaient la sieste. J'apprenais à être mère et on se parlait avec les yeux. Moi je n'avais jamais joué comme ça avant. Sa main poussait le train, il passait un carrefour, il faisait encore le tour. Il me cognait le doigt en riant. Je suçais mon pouce parce que ça le faisait rire. On collait nos pieds en sueur et on s'échangeait les petites voitures. Ses dents étaient écartées et le carrelage était glacé.

C'est dans cette pièce que j'ai commencé à lui parler, le visage tourné vers le coin du mur, trois jours après sa disparition et j'ai recommencé. Chaque été, depuis cinq longues années. Lui parler autrement que dans mon cœur. Ça soulage. Je lui dis que je souffre, que ma vie n'est plus comme avant, que ça me tue, petit à petit. Je touche la pierre et je lui parle. Je reste longtemps. William ne répond pas. À la fin, j'essuie mes yeux et sors.

Avant qu'il naisse, je m'échappais déjà. Je devais faire ça, pour dépasser leur folie, pour survivre à leur immobilisme. C'était au mois d'août, j'avais dix ans et je vivais dans le secret de sa naissance qui allait changer ma vie. Pour l'heure, mon frère dormait dans d'autres entrailles, c'était bientôt le terme.

Cela faisait plusieurs années que nous venions, ma sœur et moi, passer nos étés à Nuits sans nos parents. Ils nous déposaient, puis filaient après un timide baiser sur la joue. On avait juste le temps de voir l'arrière de leur voiture et le pot d'échappement. Certaines années, nos grands-parents venaient nous prendre à la gare. Là aussi, les retrouvailles comme la séparation se passaient de sentiment.

Cet été-là, tout était différent, mon frère allait naître et cette attente mettait du mystère dans toutes les choses que je voyais. Dès qu'ils faisaient la sieste, je m'enfuyais par la ruelle et je montais dans le verger. Après, je gagnais la Vrille. Je m'échappais par les champs, parcourais la voie romaine. Ensuite il y avait l'errance et les promenades longues. Sans le savoir, Emmanuel, j'allais aussi de ton côté, même si je ne te connaissais pas encore.

Au retour, je m'arrêtais dans le verger. Cette terre, défendue à cause des serpents, était le lieu de toutes mes peurs, de tous mes désirs. Quiconque osait s'y aventurer risquait de tomber raide, voilà comment j'interprétais la bouche anxieuse de mon grand-père quand il fallait tondre. Mais les serpents m'effrayaient moins qu'une vie entière à passer en leur compagnie. Quand j'y allais avec Mémé, je marchais à dessein sur ses talons. La première vipère serait pour elle.

Là se succédaient des heures d'expérience olfactive, des heures passées à humer le foin chaud, à êtreindre seule à profusion iris, chardons, tulipes, pivoines grises, géraniums en pots, à toucher la mousse épaisse, le sol mou quand il avait plu et que le pied s'enfonçait. C'est que cette mousse avait pris ses aises, respirait, ruisselait et ce sol allait jusqu'à l'affaissement quand le pied portait sur l'endroit fragile d'une tombe. Il y en avait une plus haut, je la cherchais. C'était la butte de l'aïeul enterré là, paraît-il, avec ses sous. Moi, je m'en fichais, les trésors étaient ici sous mes yeux, dans mon nez.

Je roulais sur le dos et respirais le parfum des arbres qui venait jusqu'à moi et celui des étamines se mêlait au vieux pollen, au pollen, aux branches torsées des poiriers fendus. Des pommiers éventrés, cognassiers séculaires, noisetiers, pruniers m'entouraient. Plus haut poussaient de chétifs sapins que la terre fatiguait, quelques charmes, des ifs, beaucoup de ronces. Encore plus haut commençait la Vrille, mais les premières années le verger s'arrêtait à ces splendeurs qui me suffisaient, c'était un monde clos à l'abri du vent et il m'apaisait. Je me cachais tout entière dans le foin et je chantais. J'ouvrais la bouche et mon souffle s'en allait rejoindre l'air qui était d'or et qui me faisait éternuer.

Les chardons faisaient l'objet de ma curiosité. Je regardais de près cette boule hérissée prête à mordre, au parfum rappelant le miel. Je la touchais de la langue, je reculais. Souvent, après avoir fait un faux somme et un petit pipi, je m'accroupissais au-dessus des tulipes. Leurs larges feuilles étaient pourvues d'un vert mat, et les tulipes apparaissaient, toujours roses, mauves, jaunes et doubles, ébouriffées, défraîchies, dont un pétale s'était écroulé au centre de la corolle. Quand je me relevais, j'avais des graines pleins les cheveux, je me secouais. Il fallait refermer, traverser. Il fallait vivre après.

Ces escapades berçaient le rythme des étés passés à Nuits, pendant lesquels je goûtai chaque fleur et chaque arbre qui peuplaient le verger, chaque tige nouvelle. J'étais passée maître dans l'art de la fuite. Ma grand-mère déclinait. Il n'y avait rien à craindre, sauf quand ses gaz l'empêchaient de dormir ou qu'elle souffrait du mal de dents. Là il fallait attendre, attendre... Et prier pour que la douleur cesse.

Ce soir-là, je rentrai et rien n'était comme d'habitude. Mémé était assise dans la cuisine, le repas n'était pas prêt. Pépé faisait de grands gestes. Je sus qu'il se passait quelque chose.

Je me précipitai, cinq heures vingt-six au coucou du salon. Mon frère était né. Je me penchai par la fenêtre, les murs de la cour étaient nimbés de rose. Je levai la tête. C'était pour lui ce ciel vainqueur. Il était là, incarné et nous allions nous voir. William était son nom.

À table, Pépé se racla la gorge. Mémé le laissa parler, elle, ça ne l'intéressait pas. Il plia sa serviette et dit « Les filles, j'ai une nouvelle à vous annoncer ». Ma sœur finit son dessert, il proclama « On est le vingt-trois août, la famille s'est agrandie. »

Je dis : « On pourra le voir ? ». Il répondit : « Tu verras ça avec ta mère. »

Cette nuit-là, sur le petit balcon, je baptisai une étoile en hommage à mon frère. Je l'appelai William. C'était la troisième à gauche au-dessus du toit, une étoile pâle, qui ressemblait à un enfant en train de naître. Je cherchais à me souvenir, c'était quoi naître ?

Quand je le vis, il avait dix jours. Il s'était modifié. Ses yeux étaient bleu-nuit. Il me rappelait l'étoile. Nous vivions maintenant loin de Nuits, dans notre appartement parisien. Je souffrais de la grisaille et du rétrécissement des jours. Je pensais à ma chère eau, aux frênes, aux oiseaux de la rive. Et aussi au garçon que j'avais rencontré.

Le soir, le matin, le jour, je regardais mon frère dormir, tantôt un poing sous le menton, tantôt le visage enfoui dans les rêves. Il avait l'air d'un bouddha.

XII

Le vingt-trois est passé. Mémé nous a fait du lapin à la moutarde, pour me le faire payer encore et encore. On doit partir demain, nos parents viennent nous chercher. Je le lui ai dit et j'ai pleuré. Il relève mes cheveux.

« Tu es trop triste, ça ne me plaît pas. L'année prochaine, tu auras seize ans, rappelle-toi ce que je t'ai promis. »

Il me prend par les épaules. « Prépare ta carte d'identité, des bijoux si tu en as, de l'argent et des objets que tu aimerais garder avec toi, et viens me retrouver l'été prochain. On peut en faire des choses quand on a seize ans. Et puis maintenant, parce que je n'aime pas te voir pleurer, je vais t'écrire. Chez toi, à Paris. Si, je vais t'écrire. Tu récupéreras mes lettres et tu les cacheras. Ou mieux, tu les apprendras par cœur. Toi, tu m'écriras chez mon grand-père. Voici l'adresse. »

Le lendemain, la voiture nous ramène à Paris. La route est triste, il pleut. Mon père conduit. Je m'endors et je revis le drame encore une fois.

« Non, maman, je ne veux pas.

– Occupe-toi de ton frère. Va le coucher.

– Mais je veux être seule...

– Ce sont mes vacances. Tu t'occupes de ton frère. C'est trop te demander ?

– Oui ! S'il te plaît !

– Oh, et puis fais comme tu veux. Allez, fous le camp ! »

Je boude dans la cour, les yeux rivés sur une tige de roses, je voudrais sortir... Nous allons bientôt fêter l'anniversaire de William. Il aura deux ans. Il préfère les gâteaux à la framboise. J'ai économisé pour lui acheter un petit camion de travaux au supermarché. Il a deux bandes rouges, un gyrophare et ses portes arrière s'ouvrent pour libérer deux minuscules plots de travaux orange vif. Il va adorer.

Mon petit frère est beau comme un cœur, avec ses joues fraîches et ses yeux noisette. Il trotte d'un bout à l'autre de la cour, il cherche une issue, lui aussi. Non, pas par là ! Je te déconseille les poules. Un jour, petit frère, quand tu sauras parler, je t'apprendrai des choses sur les poules et ce qu'on peut en tirer, quand personne ne nous surveille...

Allez petit frère, ne m'en veux pas. Le verger n'est pas pour toi. C'est à cause des serpents et d'autres choses dans le genre. Pour l'instant, il est rien qu'à moi. Je t'emmènerai quand tu seras grand... Je marche vers lui et le chatouille, je l'attrape et le mets au lit. Il essaie, il filoute mais j'ai le dernier mot... il dort et je m'en vais à reculons comme une ombre.

Quand je revins, des cris épouvantables emplissaient l'air. Ma première réaction fut de faire demi-tour et de rester terrée jusqu'à la nuit. Mais mieux valait affronter leur colère. Je savais comment ma mère me punissait et les marques qu'elle me laissait.

Je glissai sans bruit dans la cour, montai les escaliers. Je poussai la porte et vis ma mère assise de face, la tête à droite, le cou à gauche. Ses talons aiguilles étaient tournés en dedans. Ses bras ramenés sur sa poitrine tenaient une sandalette en cuir bleu. Ma sœur tenait un pan de sa jupe en se rongant un ongle. À sa droite, mon père se cachait le visage. Pépé et Mémé se tenaient non loin. Mon grand-père se frottait les pouces et ma grand-mère resserrait les nœuds de son tablier. Je me demandais si j'avais laissé passer l'heure. Mais cette mise en scène n'était pas pour moi. Lorsqu'elle ouvrit un œil, ma mère sanglota :

« Oui... Oui... Oui... »

Et son index fixa la sandalette bleue. Ces bribes d'acquiescement étaient le début du prénom balbutié de mon petit frère, William, William... William...

« Il n'est pas avec vous ? »

Ma mère se rua sur moi. Quatre bras se refermèrent sur les siens pour l'empêcher d'avancer. Elle retomba sur sa chaise et sanglota de plus belle. J'interrogeais du regard mon grand-père.

« William a disparu.

Il se racla la gorge.

– Ta mère dit qu'il t'a suivie.

– Mais non...

– Elle dit que si.

– Mais Pépé, tu sais que je ferme toujours la porte derrière moi. Je mets la ficelle et la cale quand je sors, personne ne peut ouvrir de l’intérieur. Pépé, tu le sais...

– Ta mère dit le contraire... »

Mémé avait fini de faire son nœud. Aux cris redoublés de ma mère s’ajoutèrent le bruit de la sirène de la gendarmerie :

Nom

Prénom

Âge

Une photo heureuse provenant de son téléphone, un pied nu à mentionner puisque l’autre sandale avait été retrouvée à proximité du lit. Tout y passa, le gendarme se grattait au-dessus de l’oreille, c’était de l’eczéma.

Heure présumée de la disparition. Il lançait des coups d’œil en direction de ma mère et murmurait à l’oreille de sa collègue. C’était lui qui parlait à ma grand-mère et elle répondit avec moi aux questions qu’il posait. Que j’étais sortie sur le coup de trois heures, que j’étais partie seule, que sa petite-fille mettait la ficelle en partant, qu’elle était placée haut. Elle avait dix ans.

L’été traîna en longueur. Mes parents prirent un mois de congé supplémentaire pour attendre une simple nouvelle, un mince espoir. Ma mère allumait des bougies, essayait d’être gentille... Mais rien ne fit revenir William. La sandale trouva sa place sur un autel improvisé, sur le buffet du salon, au milieu des photos floues, de son petit camion de travaux, avec son lapin rose, sa dernière tétine. Nous avons bel et bien perdu notre bébé.

Dans la voiture qui nous ramenait à Paris, les épaules de ma mère se soulevaient. Et un long silence enveloppa cette nouvelle année. Avec le regard changeant de ma mère posé sur moi. Je devinais qu’elle me tenait responsable de sa disparition. Mais qu’y pouvais-je ? Aurais-je dû moi aussi disparaître pour effacer ma faute ? Et si j’avouais pour me faire pardonner, cela ferait-il revenir mon frère ?

Pendant les longs mois d’hiver, la nuit, dans notre appartement, je pensais à l’été qui recommencerait, au verger, à la poussière d’or venant des arbres, et à Emmanuel qui était

devenu le centre de mon existence. Là-bas, je renaîtrais comme les tiges des pivoines qui sortent de terre après de longs mois d'absence.

XIII

J'ai seize ans, je suis brune, j'ai les cheveux mi-longs. Lorsque je les attache, mon front paraît plus blanc. Le bas de mon visage a forci. Mes yeux, je ne sais pas. On dit qu'ils sont beaux. Des grains de beauté parsèment mon corps. Finalement, mes seins n'ont pas trop poussé.

Je sais jouer la comédie, sourire et faire l'enfant gâtée, mais ce n'est pas mon vrai visage. Au fond, tout au fond, je suis tiraillée par le remords. Même l'amour d'Emmanuel n'arrive pas à m'apaiser. Ici, loin de nos rives, je ne peux croire qu'une vie meilleure nous attend.

Ici personne n'est heureux. Ma sœur ne parle pas. Ma mère se maquille et prend des antidépresseurs. Mon père la trompe. Je sais avec qui mais je ne dis rien. C'est que je l'excuse, mon père. Ils ne sont plus heureux, surtout depuis l'accident.

Cette année, j'ai appris à me rendre utile et à filer comme une ombre. Je vais à la pharmacie pour ma mère et au supermarché pour le reste de la famille. Je fais tout en étant une autre...

Au lycée, je ne me confie pas. Les autres filles ne peuvent pas comprendre. La nuit, le jour, le matin, j'attends de ses nouvelles. J'ai fait un double pour la boîte aux lettres, emprunté au trousseau de mon père. Une petite clé toute neuve, argentée comme le métal lunaire. Le stratagème a marché. Au début, j'avais peur. Mais ma mère est dans les choux, elle délègue. J'en profite. Je crois qu'elle a perdu deux enfants en même temps. Ma sœur ne dit rien. Elle se réfugie dans les livres. Elle passe son bac. L'année prochaine, elle part en internat. Cette vie, je n'en veux pas. Elle ne ressemble à rien. À rien.

Il est avec moi trois fois par semaine. Il ne me quitte pas. Dans ses lettres, je le retrouve tel qu'on se parle sur les bords de la rivière. Pendant les vacances scolaires, je lui ai écrit à la cadence d'une lettre par jour. Je ne me rappelle que de ça. De ses lettres et des miennes, de notre vie en préparation. Du reste de l'année, je n'ai rien retenu. J'ai vécu les cours en rêves, j'ai écrit en rêve, parlé en rêve.

Début mai, j'ai préparé ma valise. Elle est cachée sous le lit. Ma mère est à la masse, elle a changé d'antidépresseur, se lève un jour sur deux. J'ai imité son écriture pour demander mon dossier scolaire. Ils n'y ont vu que du feu.

Mon extrait de naissance et ma carte d'identité sont prêts. J'emporte une gourmette en or que ma grand-mère m'a offerte et cent soixante euros en petites coupures. Ses lettres aussi. Je ne prends aucun objet. Je pense à ce qu'il m'a dit. De leur monde, je ne veux rien conserver.

XIV

On est venues par le train. Mon grand-père devient trop vieux pour venir nous chercher à Paris, ma grand-mère n'a jamais passé le permis. J'ai pressé ma sœur dans le métro. Gare de Lyon, on y était avec une heure d'avance. On a mangé face au tableau d'affichage pour être sûres de ne pas le rater.

Pendant le voyage, j'ai le nez collé contre la vitre. La campagne défile, s'amplifie, se mythifie. Le train s'arrête en gare de Nuits-sous-Ravières. Je prends mon sac à dos et je descends. Ils sont sur le quai comme deux potiches. Dans la voiture personne ne parle, Mémé s'est assoupie. Mon grand-père conduit. Il reprend du poil de la bête depuis qu'elle décline, qu'elle lâche un peu de son empreinte colossale. À lui, ça lui réussit.

On arrive dans la cuisine, ça sent bon. Pépé parle un peu, Mémé s'enferme dans sa chambre. Je pars inspecter la maison, voir si rien n'a changé. Les lits sont à leur place, les armoires sont à leur place. Il n'y a que moi qui n'aie pas trouvé la mienne. La glycine embaume, elle a monté d'au moins un mètre cette année. Il a beaucoup plu au printemps.

L'enclos des poules est vide. Je demande à Pépé. Il prend l'air étonné : « Ah bon, elles sont plus là » ? Il part en courses. J'aide ma grand-mère en pensant à demain, à nos retrouvailles, à nous qui ne nous sommes pas quittés.

Je mets ma robe, pas de culotte. J'ai du temps à tuer. Pépé est rentré des courses. Il se met aux pluches pour le repas du soir. Je m'assois à côté de lui. Il est vieux.

« Pépé, dis-moi ce que sont devenues les poules.

– Hein ?

– Dis-moi pour les poules, vous les avez mangées ?

– N'sais pas moi, demande à ta grand-mère ! »

« Dis, Pépé.

– Hein ?

– Raconte-moi l'histoire du trésor...

– Ah, va demander à ta grand-mère. Elle s'y connaît en histoires, moi j'aime les lire. »

Sept heures. Ma grand-mère bat le rappel. Il y a du riz complet et des tomates farcies. C'est très chaud. La vapeur monte et s'écrase sous le plafond blanc. Puis viennent les pruneaux au thé, les pêches plates. Mémé nous jette un sale œil, cela fait longtemps qu'elle ne nous a pas vues. La cuisine se vide. Elle fait la vaisselle. Mon grand-père s'assoit sous l'abat-jour du salon, ma sœur va dans la grande chambre, moi je me promène.

Le dos de ma grand-mère se soulève, sa bosse me fascine. À travers elle, je contemple l'effondrement progressif de tout un monde. Et cette finitude me serre le cœur. J'aurais pu finir comme eux, leur ressembler.

Le lendemain, je vais à la rivière. Je passe sur le pont, sans grand détour. Un arbre est tombé en travers du courant. L'eau le contourne. Je descends sur la rive. Je me faufile sur trois cent mètres jusqu'à notre foyer. Dans la cachette, dans le mur, je trouve la boîte en métal. Elle contient un message écrit sur du papier bleu. Il me l'a dit dans ses lettres. Je le serre sur mon cœur et l'emporte.

Le temps est chaud et tourne à l'orage. Ils ne mettent pas longtemps à s'endormir. Chacun dans une chaise longue, à l'ombre de la vigne vierge. Depuis la disparition de William, c'est fini la ruelle. Je passe entre les barreaux de la fenêtre, dans la chambre à four. Maintenant ça me serre aux hanches. Je fais le grand tour. Je scrute la rivière à cause des pêcheurs. Rien, je marche à découvert. Est-ce une bêtise ? Je suis trop impatiente.

J'arrive avant lui dans notre foyer. C'est comme dans mon souvenir, comme si je n'étais jamais partie. C'est peut-être encore mieux, il y a de la mousse verte, deux petites planches de bois. Quelques pierres ont été amassées pour faire du feu. Je déplie sa lettre. Je la lis, la relis, jusqu'à ce qu'il arrive.

Il a changé. Ses yeux sont plus noirs, même à l'ombre ça se voit. Ses cheveux sont courts. Il est beau, beau. L'odeur dans son cou est la même. C'est l'odeur du pain chaud et du miel, l'odeur de la terre aussi. Il me dit tous les mots qu'il ne m'a pas dits pendant un an. Et il y a ce trouble en moi d'être serrée par ce garçon que je sais être le même et qui est différent.

Nous nous allongeons sur la mousse au bord de l'eau qui coule. Il me dit quantité de « Je t'aime ». On rattrape le temps perdu. Il dit :

« Tu te souviens de ma promesse ?

– De vivre ensemble ?

– Oui.

– De fuir ensemble ?

– Oui.

– On y est. Le dernier vendredi du mois, mon grand-père nous conduira. »

À l'annonce de cette victoire, mes pensées dérivent...

S'échapper, monter plus haut que la clôture du verger, voir après, basculer devant l'immensité. Ces collines, cette campagne, tous les chemins sont possibles, il suffit de les tracer. Je fais un pas dans la terre, je regarde le ciel, et puis le vent me saisit. Je fais encore quelques pas et

l'immense courbe apparaît. Elle est là, je m'imprègne de cette vision, sans en percer le mystère. Et même les oiseaux arrondissent la terre en la parcourant. Eux en bas, ils font la sieste. Moi je vis plus fort qu'eux.

Cacher, dissimuler, feindre, mentir... Tout cela fait partie du passé. Nous allons vivre en pleine lumière.

« On part pour de vrai ?

– Je suis inscrit en première année de fac. Je te signale que j'ai eu mon bac avec mention. On a une chambre, une bourse. Un job trois soirs par semaine.

– Comme tu as l'air pressé...

– Je suis pressé, pas toi ?

– Si. Tu as déjà tout préparé ?

– On se mariera là-bas, tu as bien fait suivre ton dossier scolaire ?

– Oui.

– Tu as ton extrait de naissance ?

– Oui. Et tes lettres.

– Tu en fais une drôle de tête. Allez, viens... »

Le jour de mon anniversaire, j'avais subtilisé dans notre boîte-à-lettres parisienne son courrier, une carte d'anniversaire non signée – il ne signait jamais –, avec un point d'interrogation. À l'intérieur, il avait tracé au stylo noir « Maintenant, tu sais ce que je peux te demander ? ». Nous allions nous émanciper, fuir, les oublier tout à fait.

Il ne dit plus un mot. Nous contemplons la rivière, un martin-pêcheur plonge à deux reprises, sans bruit, comme nous. Nous demeurons face à l'eau, imperturbable, insondable.

Je reviens à la nuit tombée, je baisse ma garde et reviens par le pont. C'est trop long. Rien ne peut plus nous arriver.

XVI

Le lendemain, nous mangeons dans la cuisine. Mémé a changé de blouse. L'ancienne flottait sur ses épaules qui ont maigri. Je détourne le regard. J'ai mal. Le parfum de la glycine arrive... Sur le petit balcon, je veux assister au lever des étoiles. Je veux tout voir depuis le début. Le ciel est neuf. Aldébaran, Altaïr, Cassiopée et l'étoile William dont j'ai refusé de connaître le nom scientifique.

Ce ciel est le premier d'une longue série de ciels libres. Assise sur le balcon, je pense à cette rentrée scolaire qui va débiter, si différente de ce que j'ai toujours vécu, si proche de ce que je désirais. Je nous imagine, dans notre chambre à la cité universitaire, que ferons-nous l'été ?

On ronfle. Ma sœur lit quelque part. C'est drôlement utile d'être invisible. On entend tout un tas de choses que les adultes ne pensent pas cacher. La chaleur est forte, les guêpes vont bon train. Je passe par la fenêtre et je traverse.

La grille cède. Je prends un bâton et me mets à taper. Je monte l'escalier de pierres, ça sent le lilas, l'humus, le fenugrec. Si je m'arrête comme les autres fois, je vais mourir, la pente est raide. Pour les chardons, mes petits chéris, j'irai les voir au retour.

J'ai la tombe du vieux dans le dos. Ça me glace le sang ! Qu'il soit riche ou pas ! M'en fous du magot, ils sont tous obsédés. Encore des ronces, tiens ! Les cailloux me font mal aux pieds. Surtout en tonges. Passé le verger, les collines s'étendent à perte de vue. Là je peux lever les yeux. Le ciel, la terre. Une ligne d'horizon bombée, terminée par sa propre courbure. Deux buses cherchent leur déjeuner.

Ça fait long tout ce chemin. La prochaine fois, je cacherai mes baskets dans un coin du verger. Le ciel est immense. Il n'y a que lui. D'autres buses planent. De longues traînées blanches s'enroulent dans le ciel. Comment sont-elles arrivées ? Je n'ai rien vu venir. Je marche sur le chemin pierreux. Silence. À nouveau ces oiseaux...

En haut, on voit les collines et les champs cultivés. On voit aussi le petit bois où je veux aller. J'emprunte l'ancienne voie romaine sur trois cent mètres, puis le chemin tourne à droite et je m'enfonce dans le bois.

Accroupie dans les ronces, je la vois par intermittence. Ma main tâtonne et porte les mûres à ma bouche, une à une, comme des cadeaux. Une porte claque. La Crapaupe vient de rentrer. À quoi leur sert cet enclos ridicule alors qu'ils sont en pleine forêt ?

Les ronces s'accrochent, tant pis je tire. Tiens, des champignons à écraser. Mes tongs font un massacre. Il y a du mouvement du côté de leur baraque. Il y a les poulettes, une blanche volète sur un vieux bidon. Elle aimerait bien aller dans la forêt. Elle a de la fiente collée au cul. Elle n'est pas si blanche que ça... Chut... Ma poulette, surtout ne dis pas que je suis ici... Je n'entends rien. Peut-être les garçons sont-ils sortis ? Quelle poisse, je voulais les voir, surtout celui à la chemise déchirée et au sourire doux, il me rappelle quelqu'un mais je dois en être sûre. Et voilà que la Crapaupe est là et pas eux. Accroupie comme je suis, je peux rester des heures. Peut-être que je vais me rapprocher, histoire de voir si je suis ou non une poule mouillée.

T'es qui toi ? Une morveuse me regarde. Les yeux ronds et bruns, les cheveux bouclés. Qu'est-ce qu'elle fait ! Elle mâche ses crottes de nez. Elle est plus petite que moi. Où sont tes frères ? Tu ne dis rien. Tu mâches et puis quoi ? Elle attend que je parle la première. La Crapaupe gueule.

Je déguerpis. Pas le temps de remettre mes tongs, les glands me massent les pieds. Je cours comme ça jusqu'à la voie romaine. J'ai un point de côté. Je crache pliée en deux. Enfin, j'ai le temps de me rechausser.

Je passe mes nerfs dans le verger. Je me déchaîne sur les branches basses d'un noisetier, à trois mètres au-dessus du tumulus. Plus je tape et plus la colère monte ! J'aurais juré qu'elle n'y serait pas. La prochaine fois, je me payerai de culot, je rentrerai et je le verrai.

Je sais plier les genoux et fixer ma proie. Quand tu l'attaques, elle ne t'a pas vu venir, elle ne sent rien. Là sur les pierres, se chauffe une vipère de quarante centimètres, un beau modèle. Je suis à deux mètres, on va bientôt savoir qui de nous deux est la plus forte. Je lève ma baguette et frappe vite, comme la flèche qui transperce. Elle saute en l'air et retombe. Je frappe encore pour me défouler, son corps répond à chacun de mes coups. À la fin, sa jolie peau est déchiquetée.

J'enroule son corps autour de ma baguette. Je la plante dans le sol. Je descends voir mes chardons.

Je tenais à retourner dans le verger. Lui aussi, je dois l'abandonner. On traversait la route et Mémé m'emmenait dans son verger. Il fallait monter pour finalement s'apercevoir que le verger avait un second souffle, un monde à lui.

La terre s'étendait à perte de vue s'étendait jusqu'à toucher un bois et les yeux se lassaient de cette ascension qui continuait sous les poiriers tordus. Je m'imaginai meurtrie au pied d'une croix qui marquait la tombe de l'aïeul.

Faste époque où nous ramassions comme des crottes les petits fruits perdus dans l'herbe noire, au choix pommes, poires, noisettes ou prunes, avec un peu de pissenlit, ou ceux plus colorés sur la branche que les oiseaux avaient laissés.

Quand le panier était rempli, nous nous engageons sur le chemin de la descente. Mais cette fois, nous marchions plus lentement comme si chacune de nous deux, sans l'avoir dit, avait voulu s'éterniser. Avant de refermer la grille, ma grand-mère arrachait quelques tiges de monnaie du pape, ça ferait bien sur la cheminée.

De ces automnes sans feu, de ces étés finissants, Mémé, combien de fois comptas-tu le retour ? La table bancale posée à l'ombre dans le bourdonnement des guêpes. Le vieux lilas et le chat sous le buis. L'ombre croissante du petit arbre vert planté depuis des décennies. Mémé dans la cour étendue sur une chaise longue, silencieuse. Occupée à rendre le passé immuable. Occupée à le sentir, à le palper avec ses paumes creusées. Ses pieds chaussés, sa mise en plis.

Une fois encore, je me gorge de ce monde clos dont je fus le centre, suspendue loin de ce monde de l'eau qui recèle des trésors. Très loin de la peau brune des vairons et de l'entaille du brochet qui fend l'eau. Ici le vent cesse de souffler, il s'exprime. Il fertilise les arbres et fait grossir les pierres.

Le sol est couvert de mousses, de pâquerettes, de fausses fraises et de la calidoine. Je m'allonge parmi les pierres. Quelques ficelles pour retenir les arbres. Certains pommiers malgré leur âge restent à hauteur d'enfant. Trois carrés de terre retournée, bordés de pierres blanches. Tomates, branches de céleri, concombres. Melons gonflant le sol, rhubarbe et ortie. Et l'on entend à peine le bruit cotonneux que fait le pigeon quand il prend son envol.

XVIII

Bouchée à la reine, poisson froid mayonnaise, asperges, menthe et persil, on se voit tout à l'heure. Je suis prête, d'ailleurs je n'ai besoin de rien, une robe, un élastique à cheveux. Le mercure monte, les corps s'affaissent. Le bourdonnement des guêpes sonne, c'est le signal. Je pars.

Le long de la rive, je jette un coup d'œil. Un tissu blanc est accroché à une branche de l'autre côté de la rivière. C'est le signal qu'un pêcheur a établi son camp. Courbée je longe le chemin, dans l'ombre je passe. Raclement de la glycine sur un mur, je serai en retard.

Je lui apporte une poignée de cerises, le chapeau de ma bouchée à la reine. Je lui donne la béquée. Il dit :

« Ça se concrétise, je t'en dirai plus mercredi. Reviens ce soir, je veux qu'on passe une nuit ensemble. »

J'ai connu Emmanuel sans le savoir, avant la disparition de William. Au début, il y a un sentier. On ne sait pas où il mène. On passe par les champs, par le bois. On arrive à une retenue d'eau, une mare qui alimente un cours d'eau. Il y a des branches de bouleau et des œufs de têtards, beaucoup. De là, je peux observer sans danger, bien que ma vision soit gênée par les panneaux d'aluminium qui constituent l'unique clôture. Il y a un fatras incroyable dans la cour.

C'est une baraque plutôt qu'une maison. Il y a une pièce commune et une cuisine. Le toit est fait de plaques de tôle posées les unes sur les autres. Deux roses trémières amenées par le vent encadrent l'entrée. L'été, la porte reste ouverte et un store en perles pend, même par les temps orageux. Le long des murs, il y a des lits superposés, une télé, des canapés affaissés. La Crapaudie dort dans une pièce à part, un cagibi, qui laisse juste assez de place pour un lit en fer. Il y a un départ d'escalier dans la cuisine, des marches en ciment vont jusqu'au toit et s'arrêtent. Ils voulaient faire un étage.

Cette fois, je l'ai dans ma ligne de mire. Tu ne me fais pas peur. Alors c'est toi qui les effrayes ? Toi devant qui ils tremblent, détournent les yeux, changent de conversation ? Mais quel est ton secret ? J'ai vu ta tronche entière et ton profil, rien qu'un quart de seconde, avant que tu ne tournes le dos. Ton visage est barré par de grosses lunettes, je l'ai trouvé banal. Ton nez est assez fort, tes lèvres épaisses. Tes dents carrées brillent.

Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Le vent me rabat la fumée, ça pue le métal brûlé. Ne dites pas que Pépé avait raison... La fumée s'échappe du brasero, il y a dessus un œuf et des morceaux de viande. L'œuf est rouge comme un minuscule cratère et ses bords sont calcinés. Elle verse de la cire noire dessus, elle le recouvre totalement. Ses lèvres bougent mais je suis trop loin pour comprendre. Elle agite une poignée d'herbes au-dessus du feu, le vent m'apporte le goût de la fumée. Elle baisse la tête. Mon grand-père dit que son regard est celui du serpent quand il va mordre. Ses lèvres se tordent dans tous les sens. L'œuf maintenant est complètement noir. Elle crache par trois fois et touche son front. Elle remue les herbes qui s'embrasent. Ça fume, on ne voit plus l'œuf. L'odeur me parvient. Peut-être de la coriandre ou du serpolet. La marjolaine aussi sent bon mais Mémé dit que ça ne passe pas l'hiver. Elle s'est un peu calmée. Je sais bien ce qu'elle est en train de faire. J'ai tout entendu l'autre jour, les sorts qu'elle jette aux gens, les maladies qu'elle provoque sur les volatiles. Ceux de madame Langin ont crevé le mois dernier. Sans crier gare, elle attrape une poule et lui tranche la gorge. Son sang s'égoutte sur le brasero. Elle secoue l'animal comme pour mimer les derniers instants de sa vie.

C'est fini, elle rentre dans la maison. La porte claque deux fois. Le brasero rougeoit. La poule est étalée là, sans vie. Ça commence à fumer. Ça pue la poule grillée morte.

J'ai vu la chemise d'Emmanuel tendue sur la corde à linge. Celle qui n'a pas de col.

XIX

Vers cinq heures, je rentre à Nuits. Même les lauriers déposent les armes, il a fait trop chaud. Je mets la table. Les entrelacs bleus de l'assiette carrée, je les fixe.

On mange, ils baillent. Ils vont dormir et moi je pars. Je passe par la fenêtre de la chambre à four et descends à la rivière. Comme les ombres sont toutes là, je passe par la grande rue. Je l'entends. Il suffit que l'onde coule, je suis sauvée. J'emmenais parfois mon petit frère à la l'Armençon. Vers le soir. Après sa longue sieste. Quand il avait fait chaud. Cet été-là, les marronniers manquaient d'eau. Et quelques pierres faisaient obstacle au courant qui les contournait. Une église résonnait dans un lointain village et l'on tirait comme ça jusqu'à huit heures, peut-être neuf.

Je l'attends les mains sur les genoux. Sage au dehors, brûlante au-dedans. Le pont se mire dans l'eau, dans son propre double. Et la lumière rasante fait naître sous les cinq arches de fascinantes zébrures. En dansant, elles atteignent l'autre rive. Là-bas, l'ombre donne naissance à un bosquet d'ifs.

Il n'est pas long à arriver, triomphant. Il s'agenouille près de moi :

« Ne sois pas si tendue.

Je vacille. C'est son baiser sur mon front, sa main fraîche sur ma nuque...

– Donne-moi tes lèvres ! »

Nous faisons l'amour pour la première fois. Cela ne nous rapproche pas, nous nous connaissons déjà par cœur. Nous restons à discuter et à mâcher du chewing-gum. Je ne suis pas sûre de la position d'Aldébaran et Cassiopée disparaît derrière une cime sombre.

Dans la cendre de nos feux vivent encore mille images. Cette fois, je grimpe sur lui. C'est différent de la première fois. Ses yeux se révulsent et les veines de son cou se durcissent. Le silence retombe. L'eau coule. Même dans le noir, je vois le blanc de ses yeux.

Longtemps après :

« Nos vies vont devenir les mêmes. On est à quelques jours de réussir... »

Il trempe sa chemise dans la rivière et me lave. Il retourne plusieurs fois chercher de l'eau. Il goûte mon sexe, il dit :

« Je fais tout dans le désordre ce soir ! »

Il trouve mes seins qui pointent, passe de l'un à l'autre, atteint mon cou, empoigne mes cheveux. Il prononce des paroles dans ma nuque. Il les dit avec ferveur, en répétant certains mots. Dans mon corps arrive une vague immense.

« C'était bien ?

Je dis oui avec les yeux.

Les merles chantent dès quatre heures.

Ses pupilles sont dilatées.

« On se revoit demain comme d'habitude ?

– Oui. »

Dix-huit jours nous séparent de notre projet d'évasion. Le matin, je vais récupérer sa lettre au bord de la rivière, dans notre boîte. Ses mots, je les apprends par cœur, ils résonnent dans mon cœur. Certaines nuits nous nous donnons rendez-vous.

Onze jours puis neuf. Gigot d'agneau, poulet frit, tomates farcies, soupe à l'ortie. Cinq jours, je n'ose y croire. Je passe du temps avec Mémé. Je fixe son visage pour me souvenir d'elle, non pas que je ressente de la peine à l'idée de la quitter, mais parce qu'elle fait partie de mon corps et de ma mémoire.

Nous partons vendredi. Mon sac sera posé la veille dans notre foyer. Il m'emmènera chez son grand-père qui habite dans la Vrille. Il nous conduira jusqu'à Auxerre. On aura une semaine pour préparer la rentrée. J'ai fait suivre mon dossier scolaire en imitant les signatures. Il nous donnera de l'argent pour commencer.

Trois jours. Je suis allée l'attendre. J'aime y être avant lui et me réjouir simplement. Cinq heures sonnent, Emmanuel n'est pas venu. Je rentre par le pont, sans faire attention aux pêcheurs. A la nuit tombée, j'y retourne. Je veux savoir même si je dois avoir peur.

Deux jours. Je me réfugie dans le verger, dans notre foyer. Je cherche son odeur sur la mousse et sur les planches de bois. Il a disparu de la surface de la terre, comme si elle ne l'avait jamais portée. Ma mémoire dit le contraire.

Un jour. Je fais mon sac, le porte là, dans notre foyer. J'attends. Il ne vient pas. La nuit tombe, je rentre. Le lendemain, je vais faire un tour dans la Vrille. Leur baraque est calme. J'aperçois la Crapaude. Gestes lents, courtes pattes, rien n'a changé.

Vendredi. Mémé me regarde durement, je crois qu'elle se doute de quelque chose. Je vais dans notre foyer. J'attends mais seule je demeure, dans cette grande nature qui nous a abrités, nourris, choyés. C'est le point et la chute, Emmanuel ne viendra pas. Comme une feuille qui tombe et se détache, ma conscience reste là, à l'état léthal. Emmanuel, le mot est dit pour la dernière fois, le son sortant par la bouche s'estompe et meurt. Il a peut-être changé d'avis. Il ne voulait plus me voir, il aurait dû le dire. J'aurais compris.

Et cette plaie ouverte ne cesse de grandir.

Je glisse entre les barreaux de la fenêtre. Le pavé est froid. Je m'agenouille devant le petit coin de mur et appelle mon frère. J'attends et j'écoute. Je ne sais plus comment vivre et je ne sais pas comment mourir. Je ne sais pas non plus comment nommer mon désespoir.

Tendre vers et ne jamais gagner l'autre rive.

Mon frère m'apparaît brièvement. Il me console comme il peut. Il sait tout, là où il demeure. Car je sais mon frère mort depuis longtemps. Je le sais à la sève qui coule dans mes veines, moi, amputée depuis sa disparition. Et cette mort je la prends pour moi. Nous sommes deux, le matin et le soir. Quand je sors sur le petit balcon, c'est pour lui, pour le voir encore une fois, à travers l'étoile. Et ce rituel dure depuis six ans.

Le mur est gris. Il faudra que je le nettoie. Je ferme les yeux. C'est cette marche, la dernière qui me revient.

Les lauriers déposent les armes, il a fait trop chaud

Sur le chemin à l'ombre, un papillon

Le jaune citron de ses ailes, sa volupté

Un seul oiseau

Et c'est l'espace qui chante

Une église résonne dans un lointain village

Raclement de la glycine sur le mur

La note haute des guêpes qui tient

Quand le vent apporte le son d'une cloche qui ouvre un portail

Il y a longtemps que je l'attends

À manger des cerises, nos ventres s'affament

Il y a les noyaux pris dans la fente, dans la jointure des pierres

Et l'on coule, on disparaît de son vivant.

Emmanuel m'a oubliée, trahie. Il fallait me le dire, cela aurait été moins cruel. Mes mains tremblent, l'eau coule par mes yeux, par mes mains, par ma peau. Déjà je ne suis plus qu'une ombre, déjà elle s'efface.

Les corps s'éloignent les uns des autres. Certains saignent, d'autres pas. Un souvenir se crée mollement hors du temps. Nous y survivons quand d'autres se couchent.

Je touche du doigt le petit coin de mur. Je parle à mon frère. Un creux, un vide, un peu de plâtre, c'est tout. Je reste à attendre, à espérer le retour de l'être cher, guettant un signe, noyée dans cet amour qui me submerge, allant jusqu'à me priver de moi-même.

J'ai survécu comme un feu qui couve sans s'éteindre. J'ai grandi avec ce sentiment d'étouffement, ces disparitions successives. La douleur ressurgit certains soirs. L'amour et la peine sont immenses, intacts. Il est vingt-trois heures. Je remonte le boulevard de Tolbiac, en longeant la ligne du métro. Je suis un peu ailleurs.

Je me suis mariée, j'ai eu un fils. J'ai trente-huit ans déjà. Une partie de moi est restée sur la rive, à l'endroit exact où il m'avait dit « On partira. » L'autre s'est essayée à une vie ordinaire mais la vie avec Emmanuel n'avait rien d'ordinaire.

Je pense à lui plusieurs fois par jour, malgré moi. C'est une respiration malade. Je formule des hypothèses, je sais de quoi je souffre. J'ai tenté d'oublier, de tourner la page, je n'ai pas réussi. Je vis dans l'attente d'un événement qui me sortirait du cauchemar.

Il commence à pleuvoir. Je me revois dans le studio de mon amant, dans cette chambre que je viens de quitter. Je dominais son torse nu et il me laissait faire. La violence de l'orgasme a provoqué un complet relâchement dont je commence à peine à émerger.

Je rentre dans une épicerie, la seule encore ouverte à cette heure-ci. Bouffée d'air chaud, rouge aux joues. J'achète un petit pain aux raisins et un autre au sésame. Trois euros vingt, au revoir monsieur. Cet échange de menue monnaie ressemble à un jeu très ancien, pratiqué dans la cour de la maison de Nuits, dans un autre monde, entre le connu et l'inconnu.

Les cynorhodons volés aux tiges étaient nos pièces, les trèfles à trois feuilles notre monnaie et nous vendions à tour de rôle des morceaux de calcaire et autres brins de mousse tandis que les roses au parfum de métal faisaient monter leur haleine jusqu'à mes narines. Il fallait bien un super trèfle à quatre feuilles – l'équivalent du million humain – pour se les offrir.

Cernées par ces murs de pierres restituant la chaleur du mois d'août, nos corps étaient de petites éponges un peu phosphorescentes. Elles finissaient d'absorber l'énergie du jour finissant.

Les roses palissées sur les murs de calcaire attendaient d'être cueillies pour délivrer leur parfum, leur errance. D'autres tiraient sur le rouge, elles étaient de simples joues, attendant qu'on les embrasse. J'aimais tapoter leur chair rose, taquiner leurs étamines et faire pleuvoir sur moi un peu de leur semence au doux parfum d'encens.

L'ombre du lierre s'étirait jusqu'au toit, ma grand-mère nous appelait par la fenêtre et sa voix faisait cesser nos jeux. Un peu lasses, ma sœur et moi, nous quittions notre balance et la cuvette qui contenait notre nectar. L'obscurité se posait sur les trèfles d'un beau vert que la douceur de la nuit garderaient intacts jusqu'au lendemain.

Un rayon jaune embrasait l'espace, c'était la fin.

Nous mangions dans la cuisine. Combien de ciels s'étaient posés sur la terre avant notre naissance, combien nous survivraient. Je me plaisais à imaginer, à concevoir cette grandeur, cette immensité allant jusqu'au vertige. À force de compter, je basculais.

Ma grand-mère nous servait tandis que mon grand-père, le nez dans le bol avait déjà fini. Il s'essuyait d'un revers et mordait le pain. L'odeur fade de la soupe n'était pas à mon goût. Je préférais un bon bleu en tartine sur un pain de seigle, ensuite je ne me lavais pas les mains pour emporter dans mon sommeil l'odeur des champignons bleutés.

J'ouvrais les yeux dans ma chambre obscure. La respiration de ma sœur augmentait ma solitude. Pourquoi n'étais-je pas de ces bienheureux qui s'endorment en dévorant leurs rêves ? J'allais sur le balcon surplombant la cour. Je regardais les étoiles, je les fixais jusqu'à ce qu'elles se mettent à parler. Ce n'était pas un langage d'homme mais les murmures de langues anciennes que je percevais.

À la fin toutes les voix des mondes vibraient, leur chanson lointaine caressaient mon visage, donnaient un sens à ma solitude, à mon attente. Je restais un long moment à les percevoir, à entendre leur concert... Elles atteignaient l'unisson et je m'endormais.

Ensuite j'allais poser mon corps endolori sur le matelas de laine et cela durait jusqu'au matin.

Ma grand-mère me réveillait. Sa chambre était au rez-de-chaussée dans la partie la plus froide. Elle enfilait une blouse et montait l'escalier. Dans la cuisine, elle faisait bouillir le lait et le passait. Elle moulinait le café, le noyait sous l'eau chaude avec un doigt de chicorée. Des bols ébréchés trouvaient leur place sur la toile cirée, à un juste écartement les uns des autres. Elle coupait les tranches épaisses d'un pain sombre.

Quelques minutes avant neuf heures, elle me prenait par le bras et m'emmenait sous le coucou. Elle était sûre d'elle. Le temps se figeait... Mais quand allait-il sonner ? Je filais vers la grande ourse, la petite et le report cinq fois visuel qui pointait l'étoile polaire... J'avais le temps

d'embrasser Altaïr et Véga... la brillante Deneb... Et puis, n'y tenant plus, comme un artiste qui a besoin de se faire attendre ou d'être encouragé, le coucou sonnait.

Le petit oiseau avait un œil rond souligné de blanc. Ses ailes étaient grossièrement taillées dans le bois. Je montais sur une chaise pour le détailler, mais voilà l'artiste parti pour une heure entière. Mon petit doigt tournait l'aiguille bien huilée des heures, le temps n'existait pas, il était dix heures... Le petit oiseau apparaissait.

Ma grand-mère se précipitait armée d'un torchon. « Que je ne t'y reprenne pas ! » J'avais déjà filé, je sautais sur le lit de ma sœur pour l'éveiller. Comme elle ignorait mes appels de détresse, j'allais pisser dans le seau de toilette. Pas de papier pour s'essuyer. La manche de Pépé faisait l'affaire. Elle était bien repassée.

Elle pestait contre ma sœur calée dans un fauteuil en train de lire. Elle donnait le départ d'un coup de menton. C'était vrai qu'il était dix heures. On serait de retour pour préparer le déjeuner. Elle montait le sentier envahi par les herbes et ça sentait déjà le lilas bleu. Je portais le panier, qu'allait-on récolter de bon, de doux, de sucré ? Elle ramassait une poignée de noisettes encore fraîches. Je l'imitais. C'était au tour des poires, légèrement piquées, des noix dans leur bogue. Je me salirais les mains pour les éplucher.

Je me gorgeais de mûres, m'éloignais pour ne pas partager. Il y avait un beau chat qui avait pris ses quartiers sous le buis et que j'essayais d'attraper. Il passait derrière moi, je me retournais. Les mûres ou le chat ? Ma grand-mère le mettait en fuite avec un « Sale bête ! Va crotter ailleurs. »

Je me promenais dans le verger et en comprenais les limites. Le terrain montait jusqu'à la Vrille, perpendiculaire à la route que nous traversions. Plus haut s'étendaient les champs. On me l'avait dit car je n'y étais jamais allée. Trop petite qu'ils disaient. Mais l'envie était là, très forte.

Je m'imaginai cette ascension un peu folle, les sens en alerte, les yeux baissés à cause des vipères. Ecartant quelques ronces, j'arrivais en haut de la côte et soupirais... L'air sentait la terre... Le ciel était vaste, il recouvrait plus de la moitié du territoire.

Ma grand-mère donnait le départ. Elle partait, son panier sous le bras, emportant ses pommes, poires et quelques coings particulièrement piqués, quatre noix dans leur bogue et une tige de rhubarbe. Ça suffirait bien, une fois les fruits taillés, à faire une compote.

Elle traversait la route sans se retourner, elle m'avait oubliée. Elle rentrait dans la cuisine comme une furie, claquait les portes, maugréait entre ses dents une langue inconnue. Il s'était

produit dans le verger une sorte de fracture dont je ne comprenais pas la cause. Je la laissais dans sa cuisine, parler avec fureur à ses petits fruits, ratatinés et luisants. Peut-être un excès de souffrance lui apporterait la délivrance que je lui souhaitais.

Je faisais lentement le tour de la table de la salle à manger. Je comptais les chaises en les additionnant à chaque tour. Je butais contre le chausson de ma sœur, le nez dans l'Iliade, et sombrais dans une forme d'autisme, proche de la monomanie.

Mon grand-père déplaçait son journal. Il se retirait dans l'alcôve, de sorte que pour un visiteur un peu pressé, sa présence était improbable.

Le papier le trahissait cependant, faisait entendre sa texture craquante. Un léger déplacement d'air apportait à mes narines les odeurs de la rue, celles de sa voiture et de son cabas, enfin celle l'encre sèche.

Je passais derrière le dos de ma grand-mère qui taillait, battait, lavait, équeutait, ébouillantait dans la cuisine. Je me coulais comme une ombre en bas de l'escalier.

Quatre éclairs traversaient la cour, c'étaient les chats des voisins qui se carapataient. La faim me tenaillait. Le soleil montait haut. Je suivais une mouche, une coccinelle puis, déjà lasse, je ramenais mon regard tantôt sur mes pieds tantôt vers le ciel. N'y avait-il rien à faire ? Je levais la tête. Les nuages s'étiraient dans le ciel. Ils dansaient une valse lente avec le vent dont ils subissaient la caresse, la torsion. Ils étaient libres tandis que moi...

Mes pieds foulaient le trèfle sombre et généreux. Soudain, il me semblait apercevoir, noyé dans la masse, la silhouette d'un trèfle à quatre feuilles. Il ferait pâlir ma sœur. Je m'accroupissais dans l'espoir de le trouver. Hélas, ils étaient tous semblables. Alors mes mains s'enfouissaient dans l'herbe fraîche et opéraient dans ses rangs un véritable carnage. Les paumes encore tournées vers la terre, je m'allongeais calmée, un rayon touchait mes pieds nus. La rosée me parlait encore et ça sentait bon la nuit. C'était à vous rendre fou cette vie.

Je sors progressivement de ma torpeur. Je me rends compte que je suis affamée. Je porte un pain à ma bouche. La pluie tombe de plus en plus fort. L'humidité fait ressortir les lumières citadines. C'est comme un feu d'artifice en automne. Sans étoile et glacé. C'est beau.

Je sens encore son étreinte. Ma nuque est douloureuse. Je la masse en faisant de petits cercles. Et le pain est bon comme le massage est bon. Je suis exténuée et je mâche le pain. Je pense à l'homme que je viens de quitter, ensuite c'est le même rituel, je pense à Emmanuel. Je marche sur une étendue d'un vert intense, sous une atmosphère proche du parfum.

Les repas se déroulaient dans un silence que ni ma grand-mère ni mon grand-père ne nous avait imposé. Il s'était installé comme une couverture sur un jukebox. Les regards noirs de la grand-mère, les bruits de langue du grand-père suffisaient.

À Nuits, nous nous accordions au diapason de la campagne où le silence et la lenteur imprégnaient le corps, l'air, la vie en général, la pensée de chacun jusqu'à l'abrutissement. Chacun vivait retranché dans sa bulle et tissait un rêve qui lui était propre. Les contacts entre les êtres – les mots qui réchauffent – étaient rares et distants.

Cet été, ma mère attendait la venue d'un petit frère. Mes grands-parents avaient l'ordre de nous garder jusqu'à la délivrance et au-delà si nos caractères pouvaient cohabiter avec celui chafouin de ma grand-mère. Pour l'instant, mon grand-père se taillait une belle part de chaource et portait son couteau à la bouche. Ma grand-mère grondait : « Pas devant les gamines ! ».

Le riz au lait était accompagné d'une compote de coing, pêche, rhubarbe avec un doigt de sucre roux parce que le blanc « c'est poison pour la santé », parfois une tarte aux cerises dont le parfum d'amande relevait pour moi de la sorcellerie, ou bien un simple baba, arrosé à la prune du grand-père. Ces jours-là, ma grand-mère frottait une allumette et flambait nos parts qui devenaient de petits maléfices, « pour pas que les yeux papillotent ». Mais les dimanches c'était encore autre chose.

Ma grand-mère, qui mêlait toujours une cuiller de chicorée à son café, trempait un sucre et nous le tendait. Chaque grain éclatait tout contre ma langue et piquait mon palais jusqu'à me faire mal. C'était le signal qui déclenchait chez elle trois ou quatre phrases, toute une conversation, un torrent de mots frôlant la débauche. Ses yeux s'allumaient, elle se redressait et commençait.

Les tasses et leurs soucoupes, c'était sa mère, ancienne cuisinière avertie, qui les avait achetées lors d'une brocante, brocante qui avait eu lieu dans un château dépossédé de ses héritiers. La commode, le buffet et la tête-de-lit de la grande chambre venaient de cet héritage, vendu aux plus offrants. Le service et les tasses à café en faisaient partie comme le broc et la bassine en porcelaine à ramages bleus. Sa mère était douée pour dénicher les bonnes affaires et pour faire les placements. Le service était incomplet, il manquait une soucoupe, le couvercle du sucrier était ébréché.

Après le mot « sucrier », ma grand-mère ne décollerait plus de tout l'après-midi.

Lorsqu'elle avait fini la vaisselle, certains soirs, elle émettait un grognement. C'était l'heure d'y aller. Je sautais sur mes jambes. Elle allait au pays d'en bas, d'un pas saccadé et grognon. Parfois elle me tendait la main. Je la prenais au vol et nous marchions côte à côte pendant un long moment.

Quelques chats se carapataient, certains avaient connu mes étirements, et nos pas martelaient le pavé par endroit manquant. Des granges restaient debout, tandis que d'autres montraient leurs ventres aux cassures énormes. Il y avait les pierres, nous et l'approche de l'eau.

Ma grand-mère s'arrêtait le nez au vent. Elle touchait ses cheveux, humait l'air, cherchait son chemin. Ce geste qu'elle faisait souvent provoquait chez moi de petits pics d'inquiétude. Il n'y avait pas de chemin hormis celui que nous empruntions. Le monde connu s'arrêtait là. L'eau, la terre, il était difficile d'aller plus loin.

Au bord du canal poussait la saponaire sous un mirabellier. Ma grand-mère se baissait, les jambes raides. C'est qu'elle palpait les tiges, cherchant une prise. Elle les tournait, renonçait, attaquait par l'autre côté. Les tiges venaient mollement sans dire non, les racines humides comme des langues. Elle les portait au visage, fripait les fleurs entre ses mains. Elle disait « C'est du savon doux, sens ! »

On dépassait la maison de l'éclusier que ma grand-mère trouvait laide. On s'arrêtait sur le pont. La fraîcheur montait, l'odeur de la vase m'écœurant. Je m'accotais à la balustrade, l'eau était plus brillante que le ciel. C'était cuit, la nuit tombait. Les hérons se posaient sur la berge. Leur couleur grise et claire se détachait du rivage, par-delà les cimes sombres.

Ma grand-mère s'arrêtait, cherchait son mouchoir. Ses poches étaient vides, ses mains palpaient un objet qu'elle aurait aimé saisir... Elle s'essuyait le front, plein d'une sueur imaginaire. Elle

se mouchait comme une bête, frottait ses paumes l'une contre l'autre, ensuite elle posait ses mains sur ses yeux. Ça lui faisait du bien. On aurait dit qu'elle voyait.

L'ombre gagnait le rivage et l'eau resplendissait de cet éclat que renvoient les miroirs. Elle me montrait la clarté d'un ciel qui existait ailleurs, sur une autre rive.

Et les grands oiseaux noirs, avec leurs grandes ailes noires, sillonnant le ciel en le marbrant d'azur, faisaient apparaître une multitude de voiles. Et comme de grands cerfs, seuls ils criaient.

XXIII

Mes cheveux sont trempés, je m'abrite sous une porte cochère. Je mange le dernier pain en regardant les gens qui ne me voient pas. Ils passent... La nuit les rend tous pareils. Je pourrais être eux, ils pourraient être moi. La pluie leur fait baisser les yeux, ils n'ont pas de visage, pas d'identité. Un type se rapproche de moi et me fait un geste obscène, comment peut-il savoir ?

Je progressais le long de la rive et rentrais en moi comme dans un chant paisible. Depuis mes seize ans, une force nouvelle me donnait le courage de supporter l'attente.

Des ombres mouvantes jouaient sur mes mains que je croisais, décroisais. L'ombre était toujours là, elle atteignait le genou, montait le long du corps.

Parfois un bruit de vaisselle, derrière un rideau d'arbres, trahissait une présence humaine. Un ancien moulin tournait plus bas sur la rivière.

Il apparaissait. Alors la vie s'enracinait de nouveau et dans nos mains coulait la même sève.

Parfois le vent nous rabattait l'odeur d'un feu, elle nous piquait les yeux et nous devions cacher nos visages dans le creux de nos bras pour éternuer.

Et l'eau certains soirs nous atteignait en plein visage. Les algues noires sortaient de leurs sillons, de leur boue, elles sortaient comme des doigts et nous les chérissions.

Et de ces longues soirées avortées par faute de pouvoir faire mieux, il me restait l'odeur d'un feu accroché dans mes cheveux. Ce feu, je l'emportais pour qu'il vive éternellement dans la maison de Nuits d'où par sa naissance il était banni.

À la fin de notre saison, la rive nous contenait. Nous étions la fin et le commencement, le doux et l'amer...

Je dois rentrer chez moi, reprendre le cours de mes occupations habituelles. Avant de quitter l'intimité de la porte cochère, je cherche à tâtons mon stick à lèvres et l'étale sur ma bouche. Je prends le métro. Les gens me dévisagent. D'autres sourient. Je crois que la vie que je mène, l'adultère, la disparition, l'attente, le manque commencent à se voir. Peut-être suis-je en train de disparaître, de mourir à mon tour, sans explication ?

Je m'assois dans la rame, la personne qui me fait face pouffe de rire. J'aimerais fuir mais je ne peux pas quitter cette vie dans laquelle je ne me reconnais pas. À la faveur d'un tunnel, j'aperçois mon visage dans la vitre. Deux gros traits me barrent la joue. J'ai confondu le stick à lèvres avec mon tube de rouge.

J'ai hâte de gagner ma chambre pour dormir. J'essaie aussi cette forme de fuite qui ne m'apaise pas. Je me retourne sans cesse. Je me lève, allume la cuisine. Je repense à nos ébats qui font déjà partie d'hier. Le plaisir s'est émoussé même si mon poignet conserve sa légère odeur.

Tant d'années se sont écoulées depuis notre projet de fuite comme une vie engloutie par d'autres, submergée par d'autres. Je n'ai rien vu venir, rien su maîtriser. Je remplis ma tasse en silence. Je regroupe les miettes du repas servi en hâte à mon fils. Tout l'art de partir consiste à trouver une excuse.

XXIV

« Putain de bordel de merde ! J'en peux plus, Josette ! S'y a un magot, trouvons-le et arrêtons de nous masturber avec des peut-être ! J'en peux plus ! Ça fait vingt ans que tu me bassines avec tes « attends » ! Soit tu fais quelque chose, soit je me barre d'ci. Je tire un trait, t'entends, et je remets plus les pieds dans cette baraque de mes deux !

– Attends chéri, c'est pas ce que je voulais dire. Écoute, hier au dîner, chez Pierre et Maryline, il y avait cette voyante. Elle dit qu'elle a des dons. Elle pourrait nous aider. On en a déjà parlé.

– Ouais. Je la pêterais bien à coup de masse la baraque de ta mère. J'en ai plein de dos de ton soi-disant tas d'or, j'veux palper moi, t'entends ?

– Surtout ne t'énerve pas, chéri. On n'est pas restés les bras croisés sans rien faire depuis deux ans qu'on lui a racheté la maison. On a entièrement fouillé la cave, ça en fait des tonnes de terre...

– Ouais, c'est moi qui me les suis coltinées. Je suis bien placé pour savoir qu'on n'a rien trouvé ! À part que j'avais le pif plein de merde et un bon lumbago.

– Avoue que c'était malin de commencer par là. Si t'avais un trésor à cacher, où est-ce que tu le mettrais, dans ta baraque à la portée du premier venu ou dans ta cave bien au chaud sous la terre ?

– Ben, si c'est tellement logique, pourquoi on n'a rien trouvé ? Pourquoi il y était pas, si un connard d'ancêtre l'a mis là ? Y en a ou y en a pas de trésor ?

– Tu sais, dans ces situations, faut garder la tête froide et être méthodique. On a une maison rien qu'à nous, avec du fric qui dort quelque part. On finira bien par le trouver. Allez chéri, je comprends que tu sois énervé...

– Ch'suis pas énervé.

– Bon, admettons que tu sois pressé de tomber sur le fric.

– Ouais, je suis pressé, c'est moi qui creuse. T'en branle pas une, je te rappelle.

– Bien sûr, bon admettons, heu non, je voulais dire... Plutôt que d'attaquer les murs à coup de masse, eu égard aux mètres cube de gravats qu'on va devoir charrier...

- Ouais ?
- Et puisqu'on n'est même pas sûrs de taper pile dessus, je me disais qu'on pouvait faire venir la voyante pour qu'elle nous donne un coup de main.
- Qu'est-ce qu'on va foutre de cette bonne femme dans nos pattes, hein ? Parce que tu trouves pas que c'est déjà assez compliqué ? Tu me les broies à la fin avec tes trucs de bonne femme !
- Ecoute, t'es énervé, je peux comprendre. Moi aussi, je pourrais être énervée. Je te rappelle que j'ai racheté la maison à cette ratée, cette petite dinde, avec mes économies et qu'on était d'accord pour le faire tous les deux. Moi aussi, ça me remue ce tas d'or et je sais qu'il existe, d'accord ?
- Et puis combien ça va nous coûter, cette bonne femme ? C'est que c'est malin ces gens-là, ils flairent le pigeon et tac !
- Ecoute, Maryline dit que c'est une sainte, cette femme, que c'est pas l'argent qui l'intéresse.
- Si c'est pas l'argent, c'est quoi alors ?
- Mais je ne sais pas moi, le bonheur de rendre service aux gens. Chéri, l'altruisme, ça existe.
- La quoi ?
- Laisse tomber, ils disent qu'elle n'est pas intéressée par l'argent. Écoute, l'autre jour, le chat de Mme Racine s'était échappé. Tu sais, ça a fait tout un foin parce que le chat, c'est le dernier souvenir vivant de son mari. Ils sont allés la voir et tu sais ce qu'elle a fait ?
- Non, dis voir.
- C'est Maryline qui m'a tout raconté. Elle s'est avachie dans son fauteuil.
- Parce que c'est une grosse en plus ?
- C'est un thon mais franchement, je vois pas ce que ça vient faire là-dedans. Fais un effort, c'est pour toi que je raconte tout ça !
- Admettons.
- Et arrête de m'interrompre, je ne sais plus où j'en suis.
- Ouais, tu patauges.
- Ah oui, ça me revient. Elle a fermé les yeux. Il paraît qu'elle était impressionnante.

- Pas possible...
- Elle a demandé à Mme Racine de prendre une carte au hasard et de la retourner.
- Et alors ? Moi aussi je sais le faire.
- Sa tête est partie en arrière.
- Arrête, tu me fous les jetons.
- Elle est restée cinq minutes sans bouger. Mme Racine m'a dit qu'elle respirait même pas !
- Et alors qu'est-ce qui s'est passé, y en a un qui lui a fait du bouche-à-bouche ?
- Après elle a ouvert les yeux, elle a souri à Mme Racine qui s'est sentie toute chose, même qu'elle était prête à défaillir sur le moment. Il paraît qu'elle avait le regard imprégné du regard des anges. Tu vois, tout bleu...
- Ah.
- Et après, elle a dit à Mme Racine de dormir sur ses deux oreilles. Enfin c'est l'expression qui dit ça, parce que si tu veux mon avis, c'est impossible. Que Saint-Éloi veillait sur son chat et que demain matin, elle le trouverait devant sa porte.
- Dans la chanson, c'est pas la mère Michel ?
- Je te le donne en mille !
- Le chat est revenu.
- Oui ! Oui ! Le lendemain après une nuit blanche, parce que cette sainte femme avait dit à Madame Racine que si elle voulait que son chat revienne, elle devait aider Saint-Michel à le protéger, et que pour ça elle devait passer la nuit entière en prière, étendue sur le tapis du salon, nue et que seulement, seulement si elle n'arrêtait pas de prier et de demander pardon, Saint Michel aurait pitié d'elle et qu'il le ferait revenir...
- T'as pas dit Saint-Éloi tout à l'heure ?
- Et alors ? Tu ne devineras jamais ! Vers six heures, Mme Racine a entendu un grattement à la porte de sa cuisine. Elle s'est levée pour voir. Bon, je te dis pas, ça a pris un certain temps vu qu'elle était toujours sur le tapis et qu'elle a quatre-vingt-deux ans bien tassés. Elle est allée ouvrir et devine qui s'est frotté contre ses jambes ?

- Le chat.
- Non... Pas le chat. Son chat ! Tu ne trouves pas ça fantastique ?
- Non, Pépère était juste aller courir la gueuse.
- Ce que tu peux être terre à terre ! Ça me dépasse.
- Moi, il m'en faut plus pour applaudir les gens. Faudrait qu'elle trouve le paquet de fric qu'est ici.
- Ça veut dire que tu es d'accord pour qu'elle vienne ?
- Combien elle lui a pris pour son sac à puces ?
- Mais rien du tout, chéri, c'est gratuit. C'est un ange je te dis, une sainte !
- Alors c'est ok, mais je te préviens. Hors de question que je passe la nuit avec la raie du cul à l'air pour faire plaisir à Saint-Machin.
- D'accord chéri, c'est moi qui le ferai.
- Si t'es d'accord, alors moi ça me va. »

Le dimanche personne ne travaille. On vit au ralenti. Je regarde mon mari assis de profil sur le canapé. Il lit le journal, il fume un peu. Je déteste quand il fume à la maison. Aujourd'hui, c'est l'exception. Il pleut dehors. Je sais qu'il couche ailleurs. Il fume et expire en silence. Mon fils est allé se brosser les dents, il perçoit cette distance entre nous et ça lui fait peur. Mon mari me parle, il tourne la tête vers moi. Je mets du temps à lui répondre. L'autre jour, j'ai fouillé dans sa sacoche. Il y avait un paquet contenant de la lingerie mais ce n'était pas ma taille. Il me demande si je veux regarder un film ou aller me promener. Il sauve encore les apparences, mais pour combien de temps. Il peut bien partir, s'enfoncer dans le brouillard, reprendre son indépendance. Je m'en fous. Depuis la rive mon cœur s'est figé. Et les années n'y ont rien changé. Mon cœur véritable est resté là-bas, malgré moi. Il y avait en son centre un battement, une pulsation qui me rendait vivante.

Mon fils a dix ans. J'ai rencontré son père dans une bibliothèque ou sur le quai d'une gare. On s'est arrêtés, on s'est dit des mots. Nos volontés mêlées à de l'indifférence ont fait le reste. Maintenant il est là, enfant unique, il ne parle pas beaucoup. Je crois qu'il en veut à son père. Il devine qu'il ne m'aime plus. Tiens le voilà qui revient, il m'embrasse. Il dit qu'il va chercher du pain.

La pluie ruisselle au carreau, ce carreau vide et froid que seul le chauffage réchauffe. La vie tourne en boucle et cherche une issue. Nous subissons cet écrasement, cet empilement, jusqu'à ce que nos épaules n'en puissent plus.

Un jour, devenue adulte, je fus assise dans l'église de Nuits. Les peupliers s'étaient couchés et pour mon corps qui avait grandi, les paysages étaient devenus indéchiffrables. Ma mère était à l'autre bout du monde avec l'homme de sa vie. Sa présence se matérialisait par une couronne moyenne surmontée d'une banderole « À mon cher ami ». Ma sœur n'était pas venue et n'avait pas envoyé de fleurs. Mes grands-parents déjà sous terre suçaient leur pouce. Mon père avait un frère qui avait fait le déplacement et que je n'avais vu qu'une seule fois. Il y avait tante Josette et son mari Roger qui n'avait pas été le premier, ni celui qui l'avait fait glousser au téléphone, elle à qui je devais mon salut et mon enfermement. Quelques collègues avaient fait le déplacement de Paris, très peu, mon père n'avait pas d'amis. Des voisins de Nuits se tenaient

droits sur leurs chaises, endimanchés, et toute la misère du monde se lisait sur leurs figures. On avait oublié de prévenir Jean. Il faisait figure d'olibrius dans le village, et alimentait certaines rumeurs.

Il m'arrivait de penser à lui et à ces étés que nous venions passer, là où coulait une rivière. Lors de nos séjours la vie se déroulait à plat, dans le sens de l'eau. Et lorsqu'il me prenait la main, lorsque les pierres étaient chaudes et qu'il fumait sa cigarette, je voyais l'ombre de mes pieds sur le trottoir brûlant. La main qu'il me donnait était moite et tout imprégnée de sa légère odeur.

Nous déambulions jusqu'à l'ombre du porche puis jusqu'à l'autel de cette même église qui devait encore contenir quelque chose de nous. Il y avait bien cette lumière blanche qui se matérialisait au centre de la nef et qui était dûe aux petits grains de poussière qui tournaient, voltigeaient sans jamais s'agglomérer. Mais de nos passages répétés, rien ne subsistait. Tout avait disparu, jusqu'à nos traces les plus profondes. Marcher, se retourner et ne pas trouver trace de soi.

L'histoire s'écrivait dans le cimetière de Nuits sous la lumière d'hiver. C'est là que le cercueil de mon père avait été emmené, là qu'il descendrait dans la fosse. Le trou serait bouché. On boirait une orangeade, on serrerait des mains. Un nom sur une plaque, inscrit sur le côté parce que c'était moins cher, voilà ce qui resterait de l'homme, de ce corps dont j'étais issue.

Son cercueil avait maintenant disparu, avec lui mon père, sa main. On y devinait la vie de l'Armançon, l'ombre des arbres. Et tandis que l'on scellait la tombe, j'entendais ce son venu d'ailleurs qui s'amplifiait, cette clameur faite d'oiseaux, de mousse, de gestes frais et chauds, de paroles tues, de bouches closes.

XXVI

Elle ferme les yeux. Sa bouche est molle. Il s'en échappe une plainte qui ressemble à un chuintement.

« Je vois de vieux fusils et quelque chose qui tourne.

– Oui, oui ! Il y avait un rouet à cet endroit du temps de ma mère.

– Je sens une cheminée. Il y a une onde !

Elle est prise de tremblements.

– Oui, ça pourrait être là. Il faudrait que j'amène mon pendule.

Elle ouvre les yeux.

– Y a-t-il une autre cheminée ? Je sens quelque chose. Je sais ce que je dis. »

Elles descendent en file indienne, entrent à pas lents dans la chambre à four. Trois minutes de silence infinies passées au chevet de la cheminée, noire de suie.

« Du chou gras, des navets... non. Il n'y a pas d'argent ici. »

« Laissez-moi vous montrer la dernière salle. Ce n'est pas la plus ancienne mais elle a son charme.

Elles pénètrent dans l'ancienne chambre, celle de Mémé.

– Alors, qu'en dites-vous ?

– Je me concentre.

Elle ferme ses yeux mous, se balance d'un pied sur l'autre.

– Je vois de l'eau... de l'eau.

– Ici ?

– Il y a de l'eau. Permettez.

Elle se concentre.

– Y a-t-il un puits ou quelque chose de ce genre ?

– Et bien... laissez-moi réfléchir... oui...

– Allons-y.

Elles traversent la cour, vont dans la ruelle, s'arrêtent devant la trace de l'ancien puits. Il n'est pas visible. Un tas de bois en recouvre l'emplacement. Le jour de la disparition de William, Pépé avait déménagé la totalité des bûches qui se trouvaient sous l'escalier, transpirant à grosses gouttes sous la chaleur, jusqu'à ce que Mémé lui dise d'arrêter. La dalle aussi, c'était lui. Ordre de Mémé.

– Enlevez-moi ça.

– Je vais appeler Roger.

Elle pousse un contre-ut.

– Tu peux nous aider, chéri ?

– Vous avez trouvé le fric ?

– Ça avance.

La voyante fixe le tas de bois.

– Enlevez-moi ça !

Ensuite, il y a une dalle.

– Roger chéri, pourrais-tu enlever cette dalle pour nous ?

– Ça se peut.

Il arrive avec la bêche, il gratte autour. Il fait sauter la dalle qui se fend en deux.

– Putain, c'est de la camelote.

– Ça y est ! Tu l'as !

Il y a un puits étroit creusé dans le sol, sans margelle, sans rien.

– Alors c'était là pendant tout ce temps ? Bougez pas, j'veis chercher l'épuisette.

Le puits est sombre, il y a de la boue noire, on ne voit rien.

– C'est profond ?

– Faut voir.

Il plonge l'épuisette.

– Faudrait une rallonge pour le manche. Toi là, passe-moi la bêche.

– Tout de suite, chéri.

– Et une grosse ficelle et puis le scotch noir sur l'étagère ! Voilà, on va voir ce que t'as dans le ventre.

Il plonge, remue méthodiquement.

– Tu sens quelque chose ?

– Ouais, ça sent la merde.

– Mes parents n'ont bouché ce trou que tardivement. Nous étions fâchés et nous ne venions plus à Nuits mais c'est surtout ma sœur qui insistait...

– Pourquoi tu racontes ta vie à la dame ?

– Laissez.

– Tu crois que ça va changer que quelque chose maintenant que tes vieux sont morts ?

Elles se taisent, elles regardent le puits.

– On va bientôt être fixés.

Elle essuie une larme. Après une minute :

– Tu as trouvé quelque chose ?

– Sais pas. À force de remuer la merde, j'sens plus rien.

Il remonte l'épuisette. La boue dégouline, laisse apparaître un paquet de tissu, des fibres disjointes.

– Qui veut se salir les mains ?

Aucune réponse.

– Bon, faut que je fasse tout ici, hein ? Je connais pas beaucoup de femmes qui pourraient se passer des services d'un homme, n'est-ce pas madame ?

– C'est mademoiselle.

– Ah, je vois. Voyons ce que cache cette merde. C’est quoi ça ? Du papier pourri ?

– On dirait du tissu éponge.

– J’suis pas aveugle.

Josette se raidit.

– Roger, tu veux faire quelque chose pour moi, tu veux bien ?

– Ça dépend.

– Tu veux bien encore sonder ce puits ?

– Allez, on y retourne.

Le manche rallongé de l’épuisette est enfoncé à son maximum.

– C’est profond, cette connerie.

– Essaie de ratisser large, chéri.

Elle blêmit.

– Ratisser large, ratisser large. Tu te fous de moi ? Y a pas cinquante centimètres carrés d’ouverture. Je ratisse ce que je peux, c’est tout.

– Fais-le pour moi.

– Ben, pourquoi tu voudrais que je fasse ça pour toi ? Je te rappelle qu’on cherche le fric.

– Pour dissiper un malaise, j’ai peur.

– Quoi, t’as tes règles maintenant ? Quel est le rapport ? Ben, j’suis perdu.

Après une minute :

– Tu sens quelque chose ?

– Euh, non. Ça pue de plus en plus. On peut arrêter ?

– Encore un peu.

– En tout cas, c’est pas aujourd’hui que j’aurai mon fric.

– Monsieur met mes paroles en doute !

– Nan, ce que je veux dire...

– Quoi !

– Y a que'que chose ! Josette, y a que'que chose qui gêne !

La voyante s'agite, sa chair tremble.

– Elle nous fait quoi, ta copine ? Va pas falloir que j'y mette une claque ?

– Non, laisse, elle sent.

– Ah ben, elle est pas la seule et cette fois c'est du lourd ! Tiens !

Il remonte l'épuisette, taché jusqu'au cou. Quelque chose de sombre est pris dans les mailles du filet. Ils se penchent, la boue dégouline lentement.

– Là, regarde.

– Tu as de l'eau propre ?

– T'as qu'à aller chercher l'arrosoir.

La boue ne veut pas partir. Après vingt litres versés sur le paquet, Josette va chercher un bâton dans la cour.

– Quelle merde ! C'est bien collant !

– Ça va être quoi cette fois ? J'en ai ma claque, c'est pas de l'or !

Le petit tas, lavé et relavé se révèle : un peu de bleu décoloré. Josette continue à gratter et le bleu s'agrandit.

– Nan, c'est pas mon fric...

La dernière eau révèle des piqûres faites à la machine. Sa bouche s'ouvre toute grande pour vomir un cri.

– C'est quoi, juste une boucle en métal ?

– Tais-toi Roger, tais-toi.

Ils sont là, accroupis, ridicules.

– Il faut appeler la police, madame.

– Y a plus le feu, apparemment.

– Ferme-la, Roger.

– Oh ça va ! Qui s’est tapé tout le boulot, hein ?

– Ferme-la, par pitié.

Il rit à gorge déployée.

– C’est pas un bout de tibia qui va me foutre la trouille.

Il marque un temps d’arrêt.

– Nan, c’est un tibia avec un pied. Et pas un petit calibre. C’est pas du chat ! C’est plus gros.

– Ferme-la, pauvre con.

– Tu fais vraiment dans la dentelle. Ça glande rien et ça se permet de faire des réflexions aux autres...

– Cinq métatarses.

– J’m’en fous ! C’est le fric que je voulais ! Le fric !

– Roger, voici ton neveu, voici William.

– Tu déconnes ?

– Non.

– Allez ! Tu me charries...

– Non.

– Putain, ça m’en bouche un coin. Et merde, putain. Ce petit tas bleu...

– Pas « tas ». Sandalette bleue avec boucle en métal. On l’a lu cent fois sur l’avis de recherche.

– Ben, nous au moins, on l’a trouvé.

– ...

– C’est vrai quoi ? Les flics l’ont cherché pendant deux ans mais c’est quand même nous qui l’avons trouvé, le gamin.

– Ferme-la.

– Tu dis ça parce que t’es sous le choc. Remarque, je peux comprendre. Mais à moi aussi ça m’en fout un coup, à moi aussi.

Il s'assoit.

– Quand je pense qu'on a accusé la petite, et ma sœur qui répétait tout le temps « Regarde ma fille, elle a pas l'air catholique ! ». Pas étonnant qu'elle ait raté sa vie... parce que... vivre avec ça sur la conscience. Au moins, nous on a trouvé. On sait de quoi sont mortes les poules.

– Ben, ça m'en fout un coup...

– Les imbéciles... ils croyaient aux pouvoirs de cette toquée qui habitaient dans la Vrille, cette sorcière, la Crapaude qu'ils l'appelaient.

– Moi, c'est le fric que je voulais.

– Madame, voulez-vous que j'appelle la police ?

– Eh, je crois que ça presse pas. Y a tout le temps pour appeler les flics. Moi, ce que je voudrais savoir, c'est là-haut, quand je vous ai vu tiquer près du poêle, vous aviez senti quelque chose. Je voudrais tirer cette affaire au clair, voyez-vous ? Le gosse peut attendre, mais pas moi. »

XXVII

Le divorce a été prononcé. J'ai vécu cette période douloureuse comme une perte sèche, un point de non-retour inéluctable. Je ne m'étais pas seulement séparée, les événements majeurs qui remplissaient une vie étaient désormais derrière moi. Ensuite nous avons déménagé, Asram et moi. L'appartement est petit avec de grandes fenêtres. Le sentiment d'être chez moi, comme celui de toute appartenance, me quitte peu à peu.

Quand je rentre le soir, je refais surface, je me colore, je parle à mon fils. Je vois les oiseaux, les derniers oiseaux. La cime du cyprès s'agite, je les devine. Je suis avec eux, je fais corps avec cette vie animale. Ce vol, cet échappement, ... Cette apesanteur obéit à ce grand parfum de vide qui enfle mes narines et entre dans mon cerveau. Ce vide monocorde qui vient taper contre la paroi de mon cœur. Pourquoi est-il parti ?

Certains soirs, le questionnement revient. Où demeure-t-il ? Je vis dans le présent de l'attente sans l'avoir véritablement choisi. Sur les larges fenêtres, je vois le ruissellement de l'eau et sa figure lorsqu'il était enfant, et le goût de sa langue grossie venant sur ma joue. Je force ma mémoire pour ressusciter les chairs, pour entendre à nouveau nos voix. Je retarde cette idée du noir, du film qui se coupe parce qu'il n'y a rien derrière.

Je me suis mise à écrire. J'ai pris une feuille, j'ai noté ce qui est venu et puis j'ai caché le papier. Je croyais ne pas pouvoir accéder à l'écriture. J'étais une femme incomplète, seulement une moitié d'être et aucune guérison n'était envisageable. Mon fils, lorsqu'il rentrait du lycée, me trouvait assise devant la fenêtre, des pages noircies étalées sur le parquet. Souvent, après, je les entassais et n'y touchais plus pendant des mois.

XXVIII

J'ai aussi quitté mon amant. On se voyait la nuit. Les cinq étages me coupaient le souffle. J'entrais. Il faisait noir, les rideaux n'étaient pas tirés. J'apercevais le ciel. Le carillon d'une église. Je pensais au hasard qui m'avait jetée là. Un thé, une parole, une bouche. Très vite il m'étreignait.

Les rendez-vous se sont succédés mois après mois, ça me plaisait. Sa peau était douce comme l'ambre et son sein légèrement gonflé. Je posai une main sur son ventre et à force de bonheur, je lévitis. Car c'était bien l'oubli, même éphémère, que j'étais venue chercher.

Je l'ai rencontré à la terrasse d'un café, dans un train, dans un parc, sur un banc. J'ai laissé faire. C'était bien, c'était comme dans une autre vie où rien n'est abîmé.

Il aurait pu être cet autre avec qui je m'étais mariée. Qu'est-ce qui nous séparait de cet ordre sain auquel nous aspirions ? Une heure, un décalage, nous ne vivions pas sur le même temps.

Un jour, nous nous sommes éloignés. Un jour, nous avons cessé.

C'est lorsque le froid m'a prise que je me suis remémoré la chaleur de ses dents. On était en hiver, je regardais la pluie tomber. Je cherchais un souvenir qui produise de la chaleur et j'ai pensé à lui.

XXIX

« Sentez-vous quelque chose ?

– Oui, l'énergie est forte.

– Forte comment ?

– Elle me transporte ! Elle me prend !

– Heureusement que Roger n'est pas là.

– C'est ici !

– Vous croyez ?

– C'est bien ici !

– Attendez. Je vais appeler Roger.

Par la fenêtre :

– Chéri ? Peux-tu venir une minute ?

– Ça dépend. J'pensais aller faire un tour.

– Ben... pssst... c'est... tu sais !

– Okay, je monte.

– Alors ça avance ?

– Ça y est, elle est sûre que c'est là.

– Ah bon ?

– Oui.

– C'est où cette fois ?

– Là, au pied du poêle, elle dit que l'énergie est très forte.

– Ah bon ? Mais quelle énergie ?

– On s'en fiche. L'énergie, Roger, tu sais...

– Ah ouais... Et madame continue à renoncer à sa part, si toutefois on trouve le magot ?

– Mademoiselle. Une parole est une parole.

– Okay, montrez-moi.

– Devant le poêle, c'est là qu'il faut creuser. Ici !

Elle tape du pied devant la porte, celle qui sépare la salle à manger de la grande chambre.

– Sûre ?

– Sûre !

– Parce que ça m'ennuierait de tout défoncer pour rien trouver. Vous comprenez ?

– Roger, si la dame te dit que c'est là...

– Oh moi, je sens pas l'énergie comme madame !

Ils se taisent.

– Alors j'y vais ?

– Ecoute, comme ça on sera fixés, non ? C'est toi qui disais toujours : « Attendre, attendre, y en a marre. »

– Ce que je veux dire, c'est que quand y aura le trou, y aura le trou.

– Y aura peut-être l'argent avec.

– Alors t'es sûre, c'est ici que je creuse ?

– Roger, cette fois, c'est du solide, va chercher tes outils.

– Okay, ma petite dame. »

La pioche s'abat sur les lattes du plancher. Ça fait scouic quand il les tire avec sa grosse paluche.

« Je voudrais pas dire, mais c'est pas là non plus.

– Mine de rien, ça commence à faire un sacré trou.

– Continuez. L'énergie est toujours là.

- Allez, j’y retourne !
  - Non, attends !
  - Ben, accouche !
  - Ce trou, combien tu dirais qu’il mesure ?
  - Ben, i’ doit faire dans les un mètre carré, à vue de nez ?
  - Madame, vous monsieur, je vous le dis ! Le trésor est là tout près ! Je sens sa force, c’est du métal précieux... Si vous renoncez maintenant...
  - Moi, je dirais plus d’un mètre.
  - Ouais plus d’un mètre, dans les un mètre trente à tout casser.
  - Quand même...
  - Ben si je continue de creuser, où c’est que je vais dormir ? Y a que c’est la chambre là. T’en penses quoi, Josette ?
  - On continue. Un peu. Sous les tomettes.
  - Ouais. Encore cinquante centimètres et après on arrête. T’es d’accord avec moi ?
  - Oui.
  - Sonde la terre, ça va nous avancer.
  - Ouais. »

  - « Alors ?
  - Rien.
  - Allez, j’vais creuser encore un peu sur le côté, comme ça on sera fixés.
  - Et là, elle est comment, l’énergie ?
- Roger abat son large pied trente centimètres au nord, quatre tomettes s’enfoncent dans la terre noire.
- Attends, chéri.

- Quoi ?
- Vu comme ça, ça fait un sacré trou.
- C’est maintenant que tu remarques ?
- Non ! Non !
- Alors t’es plus avec moi ou quoi ?
- Non... c’est juste que... Il faut se rendre à l’évidence, ce n’est pas là non plus.
- Mais c’était ton idée de creuser avec cette grosse vache. J’commence à en avoir ras le bol ! Avant fallait que je creuse et maintenant c’est trop ? Tiens voilà ce que j’en fais de ta baraque de merde ! De toute façon je l’ai jamais aimée ! Sans ce pognon caché que’que part, y a longtemps qu’on l’aurait revendue à ta nièce !
- Calme-toi, chéri. C’est pas si grave !
- Pas si grave ? Pas si grave ? Parce que c’est peut-être toi qui vas m’aider à reboucher ? Et puis je voulais dire aussi que madame prend peut-être pas cher mais on comprend pourquoi !
- Oh !
- Roger, je t’en supplie.
- Et puis merde à la fin. J’en ai plein le cul. J’mé barre. »

XXX

La peur est là. Elle demeure. Longtemps je me suis dit : « Ne peux-tu tourner la page ? ». La réponse qui émergeait était une autre question. Incapable de clore cette histoire, incapable de la raconter aussi, condamnée au secret. J'avais perdu Emmanuel et je ne savais pas pourquoi. Cette peine immense faisait appel à une peine plus ancienne, un déchirement.

Dans mes cauchemars, la voix de mon frère hurlait des profondeurs, il m'appelait à son secours, je ne pouvais le sauver car il faisait noir. Sa voix était forte, animale, disproportionnée pour son corps d'enfant. Et ce hurlement se mêlait à la terreur d'avoir perdu mon double, à cette angoisse profonde qui m'avait coupée en deux.

Parfois le rire se mêlait aux larmes de l'imaginer heureux. Il m'avait quitté pour une fille. Il avait toujours su qu'il ne partirait pas. Par lâcheté, par indulgence pour moi, il n'avait pas osé. Peut-être un jour le recroiserai-je, à Nuits ou sur le quai d'une gare ? Il hésiterait à m'aborder. J'aurais déjà pardonné.

Ma mémoire, comme une trahison ou le début de la folie, inventait par moment des histoires et même des souvenirs que je savais ne pas avoir vécus avec lui. Parfois ils revenaient en boucle toute une après-midi. J'en cherchais la cause. Cet attachement profond dont je ne pouvais me défaire était lié à d'autres souvenirs antérieurs à notre rencontre, et même à nos vies, car je ne pouvais m'expliquer être si entièrement liée à lui. Il me vint l'idée que j'étais sous le coup d'un ensorcellement, sous le joug d'une conscience plus ancienne. Qu'elle m'animait, me manipulait au point de me dicter ma vie. Qu'elle vivait à travers moi.

Dans ces moments, mes chaînes m'apparaissaient trop clairement pour être le fruit du hasard, et cette idée m'effrayait à tel point qu'elle me faisait battre le cœur et ranimait un sentiment d'angoisse. Oui, je vivais moi-même le rappel d'un ancêtre. J'en faisais l'expérience. Lors de ces moments d'intime évidence, cette révélation m'étreignait et je prenais conscience que toute ma vie n'était que répétition inconsciente et continuité d'un même supplice.

Il range ses outils.

« Bon au fait, pour le gamin, je pensais... Si on appelle les flics, ça va faire un tas d'histoires. Ils vont foutre leur nez partout... Ils pourraient nous demander les papiers de la maison, alors comme c'est pas en règle, tout ça, on sait jamais... Je me disais, pour le môme, qu'est-ce que ça change ? Ses parents sont morts de toute façon... Enfin, tu vois ce que je veux dire...

– Tais-toi.

– Bon, alors je remets la dalle et on n'en parle plus. Bon débarras. Une corvée de moins. »

XXXII

Le téléphone sonne, cela concerne la succession de ma mère. Le notaire me donne rendez-vous. Elle est morte dans un pays chaud. Elle n'a pas souffert, crise cardiaque. La maison de Nuits revient en copropriété à Josette – déjà propriétaire et venant y passer de courts week-ends –, à ma sœur et à moi. Je souris. Tous ces gens, ces bourreaux dont je partage le nom, où sont-ils vraiment partis ?

On s'est déplacés, on a signé les papiers. J'ai vu Josette, elle m'a dit « Pauvre petite. ».

Comme Asram est parti, j'ai pris un studio au premier étage. De temps en temps je vais en face dans le jardin public. Il est assez joli et saturé de pigeons. Je m'assois avec une tasse de thé et je regarde. Je passe mes journées à ne rien faire. À horaires réguliers, on entend les rires des enfants qui jouent. Moi aussi, j'ai fait partie d'un tout et puis le rythme s'est ralenti. La dernière rentrée, le dernier au revoir.

La conseillère de Pôle Emploi me fait des sourires, je vois bien qu'elle essaie d'être gentille. Je ne lui en veux pas, à quarante-neuf ans mes chances sont limitées.

Asram reste en dehors de tout ça, j'ai sauvé les apparences. Il me croit encore dans le circuit, surtout quand à Noël, je lui fais un chèque, plus petit. Il n'a rien dit. C'est mieux comme ça.

On passe de rive en rive... Et quand on se retourne, on se retourne toujours, on se rend compte que l'on est très loin de la dernière et pas encore en vue de la suivante. Perdue entre deux mondes inconnus, deux infinis se dérobent à notre regard...

Ils finissent d'examiner les gouttières. Josette la hèle sur le trottoir.

« Ma pauvre amie, arrêtez-vous !

– Hein ?

– Vous avez une tête !

– Ah ?

– Une vraie tête d'enterrement !

– Je vous le fais pas dire !

– Comme si vous veniez d'enterrer un mort.

Voilà qu'elle se dandine prise par une soudaine envie de pisser.

– M'enfin voyons, Pauline, d'où sortez-vous comme ça ? On dirait que vous avez vu le diable.

– Ah, si vous saviez !

– Pour ça, il faut me dire ce qui vous est arrivé.

– Je n'peux pas.

– Pourquoi ?

– C'est le secret de la confession.

– M'enfin Pauline, ça ne tourne pas rond chez vous ?

Elle se dit qu'elle y est peut-être allé fort. Ça marche sur Roger mais peut-être pas sur les cul-terreux d'ici.

– Voyons, chérie, vous n'êtes pas dans votre état normal !

– Mais c'est pas moi, c'est lui qui veut !

– Qui donc ?

– C'est le Père Macé qui nous interdit, celui- là j'aimerais bien l'y voir avec les horreurs que l'autre cochon m'a débitées !

– Pauline, ma chère, vous n’allez pas vous rendre malade pour une histoire de curé. Ressaisissez-vous !

– Vous croyez ?

– Puisque je vous le dis, vous n’êtes pas rentrée dans les ordres que je sache.

Elle marque un temps d’arrêt.

– Vous avez raison, après tout. Et puis je n’peux pas garder une horreur pareille.

– Puisque je vous le dis.

– Ah vous avez raison, ma chère Josette.

– Entrez. Il doit rester une bonne vieille prune.

Elle se laisse tomber dans le fauteuil Voltaire. L’eau de vie arrive, un verre puis deux.

– Faut que je vous dise, Josette, les gens, ils sont comme des bêtes, des bêtes méchantes...

Josette hoche la tête.

– Et moches avec ça, vous voyez ? Moi quand j’ai dit oui au père Macé, c’était pour dépanner. Mais depuis Noël, c’est le quatrième que je veille, quatre fois – elle montre sur ses doigts – qu’il me fait le coup, qu’il m’envoie au chevet des pauvres malheureux qui rendent l’âme devant moi. Ça me gêne et puis j’y peux rien moi. Au début j’y allais pour les distraire, mais qu’est-ce que je peux bien leur raconter, je crois même pas au paradis...

– Ça doit être gênant. Vous n’avez qu’à leur parler de la pluie et du beau temps.

– Gênant, non, quand ça va vite, c’est quand ça traîne comme l’autre cochon, que ça prend deux semaines, entendez-vous ? Deux semaines, ah, je suis vidée... Je lui ai fermé les yeux cette nuit.

– Non !

– Deux semaines sans manger sans boire, il essayait de mourir, il y arrivait pas !

Une eau de vie.

– Moi je vous le dis, j’y croyais plus. Dimanche, je me voyais repartie pour une troisième semaine et puis v’là qu’i se met à causer, à causer qu’on pouvait plus l’arrêter. Il bavait, il puait, c’était horrible !

Josette tend le cou.

– Un type répugnant avec la peau sur les os. On sait même pas de quoi il est mort.

– Mais c'est qui votre bonhomme ?

– Là, plus haut, le vieux. Le pêcheur. Le copain des Langin.

– Ça me dit vaguement quelque chose, un voisin des Charrier peut-être ?

– Les Langin.

– Ça ne me dit rien.

– C'était horrible !

Elle porte ses mains à son visage, sa chair tremblote un peu.

– Mais accouchez, ça ira mieux après.

Elle vide son verre.

– Il a craché et puis sa respiration s'est arrêtée d'un coup, je croyais qu'il allait partir. Je me suis penchée pour voir, il a craché le sang. J'ai levé les yeux au ciel, dieu sait combien ce type était dégoûtant. Il a dit « Viens-là toi » et il a agrippé mon bras. C'était pas croyable la force qu'il avait encore à quatre-vingt-dix piges. Il m'a regardée sans me voir, il s'adressait plutôt au Père Macé. Il gueulait : « c'est bien fait pour lui, sale petit con ». Il a sorti le glaire qui le gênait et l'a essuyé sur sa manche, il levait les yeux au ciel toutes les cinq secondes. Ils étaient blancs. Et il est reparti de plus belle « Faut que je vous dise à vous qui ne jugez pas... Mon âme est noire comme l'enfer, noire comme de la glaise puante, nan c'est pas ça, elle n'est pas noire parce que je lui ai réglé son compte à ce petit salaud, il voulait me la prendre et ça je pouvais pas laisser faire. J'ai attendu qu'elle parte, elle était belle comme une rose il l'avait encore salie, ça se voyait, au rouge sur ses joues, à son dos plein de terre, moi aussi j'aurais voulu ! La colère est montée, d'un coup j'ai senti mon corps se durcir, moi qui les regardais depuis des heures. Y a des années que ça lui pendait au nez, il aurait dû s'arrêter mais il ne l'a pas fait. Tout ça c'est de sa faute. » Il a encore sorti un glaire, sa main était comme une serre, il me tenait toujours, il commençait à me faire peur, sa bouche était une gueule noire sans dents, « J'ai attendu qu'elle s'en aille, ça a été leur dernier baiser à ces deux-là. Elle c'était pas une salope, c'était un ange, ses joues étaient deux roses comme ceux de l'ange Gabriel. Elle portait une robe blanche à petites fleurs ce jour-là. Je ne l'ai jamais revue. Finie, envolée. Ce qu'elle a pu me manquer... »

Il a fermé les yeux. « Quand elle a été partie, j'ai compté jusqu'à dix et j'ai fait un peu de bruit. Il s'est retourné pour chercher d'où ça venait. Il était méfiant, élevé par la garce des garces, le salaud. Il était malin ce petit con mais j'étais plus malin que lui. Je l'ai laissé chercher, j'ai ramassé une pierre et je lui ai porté un coup. Il est tombé. Elle était partie, y avait que lui et moi. J'l'ai chargé sur mes épaules et l'ai foutu dans la camionnette. Y avait que mon matériel de pêche et j'avais rien pris ce jour-là, trop occupé à me tripoter. Il bougeait plus le con. J'l'ai descendu à la cave, j'l'ai ligoté avec du fil de pêche face contre terre et j'l'ai laissé là deux semaines. Les murs étaient assez épais, j'entendais rien, je l'ai même jamais entendu gueuler ou qq'chose de ce genre. J'évitais juste de descendre. Pendant quinze jours, j'ai acheté mon pinard au supermarché. C'est tout. J'ai rien fait, c'est lui qu'est mort tout seul. Fallait bien. C'était comme ça que ça devait se finir. Elle, je l'aurais jamais laissé filer. Au bout de deux semaines, ça sentait. C'est comme ça que j'ai su. J'ai pris ma bêche et je suis descendu. Il était face contre terre. Il était devenu moche. J'ai creusé et je l'ai fait rouler. Putain, le sol était dur. Après j'ai entièrement dallé la cave. Comme j'en parlais depuis longtemps, ça n'a choqué personne. J'ai mesuré et je suis allé à Weldom acheter ce qu'il faut. Que du premier prix. Après ça sentait plus. C'était propre chez moi, y a jamais eu de mouches. C'était fini. Mais elle, je l'ai jamais oubliée, c'qu'elle était belle et fraîche comme une truite qu'on sort du torrent. » Et puis il s'est mis à pleurer comme une madeleine. Il délirait même, disait que les poissons lui mangeaient les pieds, que ce n'était pas de sa faute. Il me postillonnait à la figure alors j'ai reculé ma chaise d'un bon mètre. Je l'ai entendu marmonner un « Bénissez-moi mon père, cette gamine, j'y ai toujours pensé ». Après il s'est tu, mais ça a duré encore longtemps, heureusement que je l'avais sur moi parce que sans elle, j'aurais pas tenu le coup – elle montre une flasque vide – jusque tard dans la nuit, c'était long. Il pleurnichait, il voulait pas partir. J'ai cru vingt fois que ça y était et puis vers les quatre heures, je me suis approchée, il regardait le plafond. Ah, ma pauvre Josette, quel soulagement ! Je suis aussitôt partie me coucher. J'ai oublié de lui fermer les yeux comme le padre l'a dit. Je me suis endormie aussi sec mais la nuit a été agitée. Voyez mes cernes ! »

Depuis longtemps, Josette s'agite sur sa chaise, elle a compris qu'elle ne tirerait rien de Pauline. Elle se demande comment la faire partir.

« Ce qu'il vous faut, c'est beaucoup de repos.

– Faut-y être dérangé pour raconter des histoires pareilles... Et ce qu'il était moche ! Moche ! D'un jaune pisseux !

Elle se met à pleurer.

– Josette, dans tout ça, vous êtes une vraie amie. Tenez, je vous embrasse. Sans vous, j'aurais noyé mon chagrin dans l'alcool et ça n'aurait pas été bon. Après ce que je viens de vivre, vous savez, y a des soirs où je vais me sentir seule...

Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.

– Tenez, là, on voudrait que je rentre chez moi, que je me fasse couler un bain. Et bien non, ce cochon est mort et moi, faut que j'appelle les pompes funèbres pour les formalités. En plus, ils n'décrochent jamais, faut toujours s'y reprendre à trois fois.

– Tenez, c'est pour vous remettre. »

Elle lui donne l'eau de vie.

Sur le pas de la porte, Josette fait un signe à Roger qui part en voiture pour sa partie de pêche.

« Ah, mais je suis grossière, je ne parle que de moi ! Vous restez pour de bon cette fois ?

– Nous partons dès lundi.

La vieille ouvre la bouche.

– Vous nous quittez !

– Oui et non, nous avons à faire à la capitale. Vous savez, je suis une vraie parisienne dans l'âme, éloignez un poisson de son étang et il dépérit.

– Mais vous reviendrez ?

– Sans le moindre doute. »

Le téléphone sonne, je sors de la douche. C'est encore Josette. Elle m'avait laissé filer au bord de l'eau autrefois, pour être plus à son aise. Ainsi avait eu lieu ma rencontre avec Emmanuel, par un lâcher prise, une absence de leur regard sur nous.

J'ai décroché.

« Allo ?

– Bonjour ! C'est ta tante !

– Ah.

– Comment vas-tu ?

– Ça va.

– Et ton fils ? Tu as retrouvé du boulot ?

– Ça va.

– Bon... C'est pas facile à dire comme ça.

– Quoi ?

– Écoute, le passé, c'est le passé. Avec Roger on voudrait faire quelque chose pour toi. Depuis que tu vis seule, on sait que tu es juste, alors...

– Ouais.

– Tu as toujours aimé la maison de Nuits. Peut-être que ça te ferait plaisir d'y aller quand tu veux, tu serais chez toi. Tu serais propriétaire !

– Ouais.

– Nous finalement, à la campagne, on s'ennuie. On se disait avec Roger, autant que la maison profite à quelqu'un...

– Ouais.

– C'est oui, tu serais d'accord ?

– Euh... Ouais.

– Bon ! Très bien ! Ma chérie ! Écoute, pour la forme, tu sais, avec tous ces papiers barbants chez le notaire... On voulait te dire qu'on s'occupe de tout.

– Ouais.

– T'es contente ? On règlera nous-mêmes le notaire. Ah oui, pour la forme, tu sais, sur les papiers, ça s'appelle une donation anticipée... Et j'aurais besoin de joindre ta sœur puisque vous serez copropriétaires... Enfin n'entrons pas dans les détails... Vous verrez ça comme deux grandes filles, c'est pas pressé. Non, je voulais dire, ta sœur, t'as un numéro pour la joindre ? Une adresse ? Quelque chose ?

– Non.

– Le notaire doit pouvoir la retrouver. Enfin c'est son boulot. Et puis on voulait te dire, on essaiera de baisser le prix, tu vois, on te fera un prix d'ami.

– Ouais.

– Sinon, tu t'en sors financièrement ?

– Ouais.

– Je me disais, t'as peut-être pas dépensé tout l'héritage de ta mère ? Il doit te rester quelque chose ?

– Ouais.

– Bon, ma chérie, je ne veux pas te déranger plus longtemps. Le notaire t'enverra le mandat, tu me diras ce que tu en penses. D'accord ?

– Ouais.

– À bientôt, ma chérie.

– À bientôt.

– Eh, t'as pas oublié quand je t'emmenais faire du vélo ?

– Non.

– Pendant que ta mère se faisait les ongles. C'est moi qui t'emmenais, hein ? Je me suis sacrément occupée de toi ! Je suis sûre que tu ne les as pas oubliés, ces moments de complicité !

– Non.

– Je le savais. Tu seras toujours ma nièce, tu sais, même si on était souvent fâchées ta mère et moi.

– Ouais.

– Bon, allez, ça fait mal au cœur. Mais tu sais, dans la vie, on fait rarement ce qu'on veut. T'es pas d'accord ?

– Ouais.

– Enfin, t'es bien placée pour le savoir.

– Ouais.

– Allez, on ne va pas ressasser.

– Non.

– À bientôt, ma chérie. »

Vue de la route, la maison fait grise mine. Un cri rauque au-dessus de ma tête. Les grues survolent la Vrille. C'est l'heure du grand départ. Leur masse ordonnée se déploie sur l'horizon et le tapisse de petits points noirs. Je tourne la clé dans la serrure et combats l'envie de faire demi-tour. Je vais quand même enclencher le compteur.

Le salon n'est qu'un amas de poussière, il y en a vraiment partout. Un tournevis abandonné sur une table, des papiers. Les mêmes fauteuils, le même poêle sans les gens qui les ont façonnés.

Il y a un trou béant entre les deux pièces, le salon et la chambre, partiellement vidé de sa terre noire. Je lève les yeux, en haut des toiles d'araignée, par terre une couche de blanc, du plâtre peut-être, là une entaille dans le mur. Je la touche du doigt. On dirait que la maison finit de saigner, après une longue agonie.

Je ne sais pas si je tiendrai le coup. J'ai vécu ici autrefois, j'ai cru pouvoir m'échapper. Le bonheur de ces jours vécus en douce à la barbe des autres, moments bénis que nous goûtions malgré leur morbide attente, est révolu. Il vit dans mon cœur par saccades, certains soirs, quand la pluie fait sortir du sol une odeur de tourbe et de pierre.

Après une visite sommaire de la maison, l'alcôve et la salle à manger qui tient office de salon, la grande chambre et le petit balcon, le cabinet de toilette, je traverse la cuisine et décide de sortir. Je tâtonne avant de trouver l'escalier. Vraiment ici je n'ai plus mes marques. C'est moi qui ai beaucoup changé et la maison n'aide pas. Elle ne parle plus comme avant. Les escaliers sont maculés de boue, le portail n'est pas fermé. En bas, les herbes ont poussé, les granges tombent en ruine. Même les chats ont dû mourir, personne ne les a remplacés.

Ce soir-là, dans la cuisine, je mange le pain que j'ai apporté et deux petites boîtes de thon. Une clémentine. J'en aurai deux pour demain, après on verra. Je pourrais m'acheter une télévision et faire poser une antenne.

La maison s'enfonce dans la nuit. Il est l'heure de se coucher mais mes yeux sont grand ouverts. J'ai enjambé ce trou immonde, me suis glissée dans ce lit aux draps sales. Je regarde le petit balcon. Tant de drames se sont joués ici. Que vais-je faire dans ce village à bout de souffle, chercher du travail ?

Je n'ai pas vraiment dormi, je me suis plutôt tournée et retournée. J'ai revu la rive par intermittences. Le soleil jouait avec le pied d'Emmanuel, sa chair brillait laiteuse. Elle fut engloutie par l'ombre du frêne qui déposait sa marque sur la chair. Lorsque son pied toucha terre, je vis que son visage en était couvert. Je frissonnai et m'éveillai.

Il fait clair.

Je me fais un thé.

Une clémentine mangée lentement.

Je vais chercher le reste de mes affaires dans la voiture. Froid glacial, je souffle du givre. Les armoires sont pleines, où vais-je mettre ça ? J'ai dégagé une planchette ça suffira, je n'ai pas grand-chose.

J'ai passé le reste de la journée à faire le tour des pièces, à écarquiller les yeux. Ne ressens plus la maison hostile. C'est comme si elle pleurait. Suis restée longtemps dans la cuisine à regarder passer ces corps qui s'animaient autrefois. À me souvenir du dos de ma grand-mère penché sur la gazinière, au-dessus des volutes de fumée. Une fenêtre ouverte donnait dans la ruelle, le vieux puits, les chats, l'ortie, la soupe fumante. Les bouchées à la reine, le bleu, l'odeur sur les doigts. Je les fourrais sous le nez du chat qui ne s'en allait pas. Je lui tirais la queue. Il s'appelait Ulysse à cause des rayures. Pourquoi un W.C. sans chasse d'eau était-il caché dans le placard ? Il terminait la pièce. William criait fort, il voulait du papier, je me précipitais.

Glace au rhum île flottante pruneaux gonflés de thé effluves de vanille. Rhubarbes en fleur, verger piquant. Îlot gonflé, lianes occultes.

Trouver une solution pour le sol devant ma chambre. Ne peux pas enjamber plusieurs fois par jour.

Vais fouiller les granges. Trouverai bien une planche à mettre dessus.

XXXVII

Le matin du troisième jour, je reste au lit. Tout m'inquiète. Le contact du drap nouveau sur ma peau, le froid qui me gèle le nez. Je ferme les yeux, inspire à nouveau. Après la mort des êtres, nous sommes à chaque fois amputés de nos corps respectifs.

Je mets mes pantoufles, m'enroule dans mon peignoir. Je fais du café. Il faudrait que j'achète du miel, des citrons. Un pain suffira.

Ai été faire les courses, ai trouvé un Lidl. Ai pris des avocats dont je raffole. Ai pris de l'essence. Au retour, ai parlé avec le voisin d'en face, ai appris que Jean était toujours vivant. N'entends pourtant aucun bruit.

Suis allée le voir. Ai toqué à la porte, celle qui donne sur la route. Aucune réponse. Irai par la ruelle ce soir ou demain.

Me suis fait une purée sans beurre – déteste le beurre. Ai rangé un peu mes papiers, ai dormi. À mon réveil, suis allée me faire du café. Froid glacial, les oiseaux cassent des graines. C'est leur seule occupation en hiver quand il ne neige pas.

Ai fouillé un peu dans la maison, ai ouvert le grand buffet. Ai retrouvé l'odeur imprégnée dans le bois des portes, une bouffée du café en grain que ma grand-mère moulait chaque matin. À la place des pots de confitures, des vieux quarante-cinq tours, un projecteur sans diapo. Les assiettes carrées ont disparu, le coucou est cassé.

En fin d'après-midi, suis allée voir Jean par la ruelle. Ai toqué, suis entrée. Lui ai apporté le reste de purée.

Ai pleuré quand je l'ai vu. N'étais pas préparée. Il a gueulé, m'a appelée Katoucha, a touché son sexe. M'a traitée de putain. Ai posé l'assiette et suis sortie. Il n'a plus toute sa tête ou suis tombée sur un mauvais jour.

XXXVIII

L'hiver revient, un an que je suis ici.

Ai redonné vie au jardin, ai sorti les fauteuils rouillés d'une grange. Lis beaucoup dans l'herbe. Ai planté deux pieds de tomates trouvés à Lidl, une clématite. Ai beaucoup taillé et brûlé sur place. Suis mieux dehors que dedans, me sens plus chez moi.

Je descends tous les jours au canal, je me promène sur ses rives. Je vais aussi sur le pont pour écouter. Regarder l'Armançon, pousser jusqu'à la barrière.

Je me suis mise à écrire. J'ai repris mes notes. J'ai trouvé un fil, je l'ai tiré. Cette histoire, elle venait vraiment de moi.

Ai posté quatre manuscrits aux éditeurs parisiens. Ai gardé un exemplaire pour un éditeur régional.

La vie réduite à son plus simple appareil. Le matin je me lève, je branche le radio-réveil pour faire comme avant. Je déjeune, me force à sortir, à faire un tour de deux heures. J'aime sentir la plante de mes pieds en contact avec le sol, sentir le vent. Je ne pense pas à avant, je me force à ne pas penser.

Un jour, guidée par la lumière, je descends sur la rive. Les herbes humides y vivent les pieds dans l'eau et tracent des chemins. L'endroit tout entier a été couvert par la mousse. Notre chambre est un lit d'eau sous les étoiles, elle a disparu. Nos pierres ont été emportées par les crues de l'hiver. Notre foyer n'est plus. Une couche de feuilles recouvre le sol. La fin de l'été est proche. Je retournais vivre à Paris, dans notre petit appartement, où les voisins criaient fort, où les murs étaient interminables, où les ciels toujours obscurs m'empêchaient de voir, de me projeter ici sur les bords de l'Armançon, vers cet ailleurs et sur la peau d'Emmanuel qui ne vivait que pour moi.

Le petit pan de mur est toujours là. Je m'agenouille, je touche la pierre froide. Ma main se fraye un chemin. Elle contourne une pierre, en pousse une autre, passe derrière. Sous la terre, un angle en métal. Notre boîte est là. On lit « Biscuits Pont Aven ». Ma grand-mère avait une cousine dont la fille vivait en Bretagne.

Le papier a jauni. Ce sont ses mots écrits au stylo bille. Sa phrase, sa caresse compliquée, c'est lui. Vais-je enfin savoir ? Sa lettre, je la lis, je la porte à mes lèvres. Elle est le dernier baiser, une bouche qui se clôt. Sa lettre était un acte d'amour.

Je la glisse dans mon lainage, lance un dernier regard à la rive. Le feu qui m'habitait, je le sens s'éteindre. C'est comme de vivre sa mort de son vivant, on sent qu'on ne sera plus jamais la même. Et quand je tourne mes yeux vers l'intérieur, je revois une cour brillante et verte, saupoudrée de trèfles. L'herbe était tout imprégnée de la glycine quand elle tombait le soir en phéromones goulus. Et au matin je me précipitais, me vautrais dedans pour sentir cette étrange odeur venue d'en haut qui ne disait plus rien.

Emmanuel, je te l'ai dit souvent, je te parlais en rêve devant le coin de mur comme je parlais à mon frère. C'était une grande douleur, insoutenable et stupide, car tu n'étais pas dans le mur, tu étais dans le grand ciel porteur d'espoir. M'as-tu oubliée dans les bras d'une fille ? As-tu jamais pensé à moi ? Jamais je ne saurai ce qui t'a séparé de moi.

J'ai taillé une dernière fois les rosiers en croyant au printemps. J'ai paillé leurs pieds noirs et griffus, rangé les outils avec lenteur. La lettre ne me quitte plus, je l'ai contre mon cœur.

Ai pitié de Jean. Lui porte une soupe deux fois par jour. Il ne se rend compte de rien. Il a beaucoup souffert mais il ne se le rappelle pas.

Pas reçu de réponse des éditeurs, ça prend toujours un temps fou.

La maison est très froide, ai tout le temps froid. Vis enroulée dans ma couverture devant le poêle ami. Il rougeoie quand la vie me quitte, il est plein de tisons ardents. Les fantômes se sont estompés. Je ne pense plus à rien. Ma grand-mère revit certains jours. William vit enfoui dans le creux de mon cœur. Je suis bien, sauf quand je pense à Emmanuel. Picotements. Je mourrai sans savoir. Que lui est-il arrivé ? Je penchais pour une autre fille. Depuis la lettre, la vision s'est assombrie. Son grand-père nous a-t-il vendus ? Sa mère a-t-elle eu vent de nos escapades ? Repose-t'il à jamais sous la terre, dans une tombe inconnue, près de moi dans un cimetière de la Vrille ? Y a-t'il son nom ? Certains jours j'ai envie d'aller faire un tour mais ne trouve pas le courage. Je préfère le penser vivant. La réalité est plus difficile à accepter, elle se frotte aux rêves et les ébrèche. Elle les ternit.

Beaucoup de mal à respirer. Suis restée allongée sur le dos. Pensais à la rive et à notre foyer. Il me semblait y être. Entendre les bergeronnettes. Ce devait être une hallucination. Dehors il fait froid. Aucun oiseau ne chante. On est aux portes de l'hiver. Quand je me suis réveillée, j'étais sur mon lit, enveloppée dans la couverture orange. Ne sais pas qui l'a mise là. Elle n'était ni à ma grand-mère, ni à ma mère. Ne sais plus si j'ai mangé, ne sais plus si j'ai des mains, ne sais plus si j'ai parlé. J'ai tout donné, je n'ai plus rien

nuit froide claire étoile

plaisir me rapprocher, ouvrir

couverture serrée

bonheur est là au-dessus des toits

l'étoile William s'est levée, elle est à gauche report de trois doigts
accroupie comme avant connaître Emmanuel
avant connaître vie
suis face à l'étoile
beau
simple vie vraie étoile

Je me suis laissé glisser, c'est tout. Assise sur le balcon, comme au premier jour, j'avais retrouvé Orion et la belle Dénéb. La nuit était humide et dense, pleine de matières stellaires. Quelques nuages s'attardaient. Enfant ils m'impatientaient, je priaïis pour qu'ils s'en aillent mais ils faisaient partie du paysage de nos vies.

Le rêve et la mort m'ont prise. C'étaient des sensations cotonneuses, celles que l'on ressent aux portes du sommeil. Jamais je ne m'étais sentie aussi légère, surtout depuis que l'asthme me plaquait à terre. Ma poitrine se bomba et je sortis de mon corps. Je basculai en avant, montai, avançai sans effort.

C'était ça mourir. J'étais et je n'étais plus. Et cela dura un temps infini, hors de toute conscience. Les fibres qui avaient constitué mon corps commencèrent à se défaire comme de longues mèches de cheveux.

Des images m'apparurent, des images plutôt que des pensées. Je vis le point zéro de ma naissance, une boule de lumière blanche à travers laquelle je m'étais incarnée... Un noir, du flou, le point zéro de la naissance de mon fils. Un éclair me zébra de part en part. C'était une joie mille fois plus puissante que celles ressenties au cours de ma vie.

Puis vinrent les départs, celui de ma grand-mère auquel je n'avais pas assisté. Son visage torturé par la peur m'apparut brièvement. Le rythme de son cœur s'était emballé, moi la mort m'avait tirée à elle...

Le départ de mon père basculant dans le néant, son front bombé sans ride aucune. Je vis ses muscles se détendre et son cœur succomber. Je le vis tomber dans la petite cuisine. Il venait de poster deux cartes dont l'une me parviendrait après sa mort, l'autre était pour ma sœur, elle la mettrait à la poubelle. Sa main agrippa le dossier de la chaise puis lâcha sans effort. Mon père avait entamé ce voyage avant moi, où était-il...

Puis ce fut le noir complet pendant des temps infinis. Je me modifiai, je me dépouillai, bientôt mon propre cœur serait mis à nu. Je vis un petit pied courir sur le carrelage. J'entendis son rire doublé du mien basculant dans le noir. Je voulais crier mais ne le pouvais pas. Si je n'avais pas été morte, la douleur m'aurait tuée... Le temps d'une vie n'avait rien changé, l'amour et le manque étaient aussi forts... Vingt ans, quarante ans... Vivre une vie sans les êtres qu'on aime, était-ce vivre ? Il fallait inventer un autre mot que celui de souffrance.

La dernière lettre d'Emmanuel m'avait accompagnée jusqu'à cette autre rive. Allais-je l'apercevoir, enfin connaître la vérité ? Nouveau noir, je ne maîtrisais rien. Sentiment que j'avais eu toute ma vie et qui même ici me poursuivait. Ce vide interminable puis une main. Son souvenir vécu, sa chaleur connue jadis, son souvenir blotti dans la mémoire amoureuse du corps. Quand il venait près de moi, il y avait un rayon.

Les mois qui avaient suivi sa disparition, je l'avais revu pendant mon sommeil. Ce n'était pas un rêve, c'était une autre réalité qui se déroulait ailleurs, que j'avais vécue avec lui par l'intermédiaire du rêve. Je l'avais vu et aimé, oui, cette certitude coulait dans mes veines. Mon cœur pulsait du sang neuf, j'étais régénérée. Ma guérison durait plusieurs jours, il me manquait, le revoir... Je m'étiolais jusqu'à retomber dans le désespoir. J'attendais ardemment de revivre cette expérience même si je ne savais pas comment l'appeler. Ces rendez-vous nocturnes m'avaient maintenue en vie quelques années. Ils s'étaient espacés puis raréfiés, me laissant en orbite autour d'une terre non habitée. Il me manquait cette chose, le cœur, la sève, l'autre partie de l'arbre.

Sa chaleur gagna mon ventre, monta le long de mon cou, perça mon cœur. Il était là sous la même forme que moi. Nous étions deux amants, réduits à leur forme quantique, contenus quelque part dans ce monde d'après la mort. Lumière orangée, chant de la rive... Particules, mémoire d'eau ruisselante, éclat d'écailles de la rivière... Cet amour-mémoire monta dans mon cerveau, s'insuffla dans mes narines, dans mes ouïes, dans ma langue. Ce furent nos retrouvailles. Sa main passa sur mon front, ses longs doigts sur l'ombre que j'étais. Il m'attira à lui et nous restâmes unis. Nous, esprits, âmes, fantômes. Il s'insuffla en moi et il me dit tout.

Je le perdis encore et encore. Il ne me manquait pas, j'avais peine à me souvenir de son nom. Lorsque j'ouvris les yeux, je m'étais modifiée. Des pouponnières d'étoiles et de gaz brillaient comme des bijoux incrustés dans la paroi d'une montagne. Elles communiquaient entre elles par des échanges de particules lumineuses. Je les contempiais durant des temps infinis.

La mémoire de mes souvenirs cessa comme des couleurs que l'on lave. J'oubliais, je perdais. Je sombrais par moment dans l'inconscience. Je revivais alors par bribes des périodes de ma vie. Souvenirs, paroles. Moments intimes de souffrance. Je passais de l'un à l'autre comme assistant à une projection privée. Lorsqu'un souvenir était trop douloureux, je me réveillais. Je trouvais alors une cartographie nouvelle, je comprenais que du temps avait passé... Et je

m'enfonçais de plus en plus longtemps. Dans le sombre. Je m'abîmais tandis que l'errance devenait ma seule certitude, mon seul maintien.

Au fur et à mesure que je revivais ma propre vie, j'étais de moins en moins capable de contracter une émotion. Son intégralité s'était déroulée sans heurt et dans la passivité la plus totale.

Je me rapprochais des lumières, elles étaient de plus en plus vives. Elles échangeaient avec moi au moyen d'impulsions longues. Elles m'envoyaient un message d'amour, de compréhension. Elles étaient le temps d'après. Comment l'atteindrais-je ? En fermant les yeux, en acceptant encore et encore.

Lovée au centre de ces lumières jaunes, je commençai d'émettre ma propre lumière.

J'étais libérée.

Une lueur brillait en mon centre

Une simple cellule,

Un départ anonyme.

La voix quitta mon corps après l'avoir habité quelques instants. Elle partit sous la forme d'un vertige, comme elle était venue. Par un simple baiser, une souffrance d'amour.

Quand elle me quitta, tout devint noir.

Épilogue

J'émergeais à peine, sa mémoire était encore en moi. Son récit faisait maintenant partie de mien, comme deux arbres nourris à la même sève. Quand j'ouvris les yeux, je vis de la poussière noire qui tombait du plafond en grande quantité. Déjà je manquais d'air. Étais-je resté si longtemps privé de moi-même ? Je pouvais voir l'écran de ma montre où brillaient les deux petites aiguilles phosphorescentes. Cinq minutes s'étaient écoulées depuis que j'étais allé chercher la photo. À présent, piégé dans cette chambre dont je pensais ne pas sortir vivant, je me retrouvais dans la même situation qu'au premier jour de mon arrivée. Je n'en cherchais pas la cause. Je pensai que la vie s'arrêtait là, – j'avais été exaucé pour cette raison –. J'avais revu ma mère avant de mourir à mon tour.

Un bruit sinistre se produisit et le plafond s'ouvrit. Une pluie de terre boucha mes yeux, piqua mes narines. Une cascade de bois pourri se déversa devant moi. Des tomettes s'effondrèrent avec un bruit de fin du monde... Il fallait être courageux pour entrer dans sa propre mort de son vivant.

Je me préparais à être enseveli quand mes yeux perçurent, à travers la terre, un éclat jaune. C'était de l'or qui tombait, mêlé à la terre. Il s'étalait à mes pieds, comme au dernier quart d'heure du jeu télévisé « Fort Boyard ». Malgré ma stupeur, je me baissai. Ma main toucha l'arête fine d'une pièce et la ramassa. C'était un louis. Il y en avait probablement des centaines mélangées à toute cette terre et à ce bois pourri. Je pensai à la vieille légende que ma mère tenait de sa grand-mère qui la tenait de plus loin. Dans chaque maison, il y avait une légende relative à un trésor. Dans chaque histoire, il y avait un trésor... Celui-ci m'était offert... À moi, le plus petit d'entre tous.

Je tombai à genoux. Au-dessus de moi, je voyais la peinture du plafond et le papier de ma chambre qui se craquelait, le tuyau du poêle. J'aurais pu le prendre sur le citron. J'avais eu beaucoup de chance. Ça me rappelait une autre histoire. Une phrase qu'un type m'avait sortie lors d'une de ces fêtes minables où l'on va traîner le samedi soir par peur d'être seul. Imbibé

d'alcool mais empreint d'une grande lucidité, il m'avait dit : « Pour vivre dans la vraie vie, il faut passer beaucoup de temps dans la fausse. »

J'essayai de rassembler mes esprits, je regardai l'or aussi. C'est là que je vis mon chien et que toute l'histoire me revint. Il vint renifler et se mit, tout joyeux, à gratter la terre.

Je me relevai et sortis de la chambre noire sans un bruit. La maison était enveloppée d'un grand silence et j'appréciais que le chien ne jappe pas. Il avait compris que l'instant était solennel. Je goûtais aussi au plaisir d'être seul, il me frôla dans une caresse et alla jouer dehors, la truffe dans la première neige qui commençait à tomber.

Très vite, les événements des derniers mois se mirent à tourner dans ma tête. Ils s'assemblaient, se bouscuaient. Je remontai plusieurs années en arrière, tout faisait sens. Les choses avaient le pouvoir de s'aligner ou pas et là, elles s'alignaient tous azimuts.

Il y avait ce que j'avais vécu, ce que je n'avais pas compris, ce qui m'avait fait souffrir. Il y avait ce temps vierge qui s'offrait à moi, cette autre moitié de vie. Je glissai un œil par la porte entrouverte, le tas était toujours là.

Je me frottai le visage et j'allai voir Jean. Il dormait la cuiller à la main. Alors je remontai dans la cuisine et j'allai me faire un bon café. Jamais encore je n'avais eu l'impression d'être à ma place. Je croyais que je n'avais pas d'avenir, mais avec cette grande paix qui s'installait en moi et qui faisait silence, je sentais que je touchais un point essentiel. J'étais devenu mon propre centre et je commençais moi aussi à émettre ma propre lumière. Ma propre harmonie.

Je versai le café dans une thermos pour avoir de la réserve. Je pris mon paquet de clopes, quelques biscuits et je descendis dans mon bureau. Il fallait que je note des choses sur le papier, et vite. Je mis une bûche dans le feu et m'enroulai dans la couverture. J'étais devant mes notes et commençai à écrire une de ces histoires mystérieuses, faites de mots ordinaires. Au dehors la première neige commençait à tomber, là j'étais au poil.

Fin de la première partie

Marie Saada

46, rue des cottages, 92150 Suresnes

06.63.06.13.43 ; marie.saada@yahoo.fr